

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

EXTRAIT
DES ÉPITRES
DE SENEQUE.

THE

LIBRARY OF THE

MUSEUM OF

EXTRAIT
DES ÉPITRES
DE SENEQUE;

PAR M. SABLIER.



A PARIS,

Chez SAILLANT & NYON, Libraires, rue
Saint Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



THE STATE

OF NEW YORK

IN SENATE

JANUARY 1891





P R É F A C E.

NOTRE siècle est bien frivole j'en conviens ; mais s'il y a des esprits vuides qui n'ont de ressources que dans les futilitez ; il reste encore de ces esprits mâles , à qui la droite raison & la morale ne font point peur : c'est pour ceux-ci que j'entreprends cet ouvrage.

Je n'auray peut-être que peu de lecteurs : j'aurai eu , du moins , le profit de m'être nourri de préceptes bons & utiles en y travaillant.

Malherbe avoit donné une traduction de Seneque , mais on ne la connoît plus.

ij P R E F A C E.

Chaluet en fit paroître une en 1634 *in-4*, aparament que cette édition eut du succès, puisqu'en 1647, il en donna une seconde *in-fol*.

Cette traduction étant trop littérale, & ayant encore toute la bourre du vieux langage, Durier en entreprit une nouvelle.

Son stile montre le bien qu'avoit fait à la langue l'établissement de l'Académie Française, dont il étoit membre.

Mais, en supposant ces deux traductions aussi bonnes qu'elles auroient pû l'être, notre Auteur philosophe ne peut que perdre à être rendu en entier. Il est souvent diffus, sans ordre, il se répète, il s'égare dans des questions, dont les unes sont frivoles & inutiles, les autres ne regardent que des disputes des scolastiques de son temps;

P R E F A C E. *liij*

car il ne faut pas croire que la scolastique n'appartienne qu'à la religion. Cette science, qui apprend à disputer plus sur les mots que sur les choses, avoit prit racine dans les ouvrages d'Aristote. Elle étoit en vogue du temps de Sénèque, qui s'en moque dans différents endroits, & il seroit très-ennuyant pour le lecteur de les lui remettre devant les yeux.

Erasme, qui sans doute a senti tous ces deffauts, a voulu donner un abrégé de la morale de notre Philosophe, sous le titre de *Flores Senecæ*, tiré principalement de ses épîtres; mais cet abrégé paroît être fait à la hâte : il y a un nombre infini de choses essentielles qu'il a passées.

Il a paru encore, un Esprit de Sénèque. Comme ce Philosophe parle souvent par

iv *P R E F A C E.*

sentences, il n'a pas été mal-aisé à un lecteur de les détacher pour en faire un livre : mais un livre de cette façon est maigre & décharné , on ne connoît point bien l'esprit de l'Auteur : c'est par la liaison des idées qui conduisent à ces sentences qu'on peut y parvenir.

Écoutons Sénèque lui-même sur cette matière : il parle ainsi à Lucilius , au commencement de son Epître 33.

» Vous m'avez demandé des
» extraits de nos Philosophes :
» n'espérez point connoître par
» ce moyen l'esprit de ces
» grands hommes : il faut les
» lire en entier , les examiner ,
» s'en nourrir. (1)

(1) A la fin de la Préface on trouvera le passage latin , de même que tous les autres qui auront rapport à leur chiffre.

P R E F A C E.

M. de la Baumelle, a pris un autre parti, bien plus raisonnable & bien plus utile. Il a rassemblé tout ce que Sénèque avoit écrit sur chaque matière, sur Dieu, par exemple, sur la philosophie, sur l'homme, sur la vertu &c. Chaque traité fait un corps de morale excellent; mais, s'il m'est permis, de le dire, ce n'est point là Sénèque.

M. de la B. lui donne un système raisonné, suivi & très-orthodoxe. Je ne sache que deux choses, sur lesquelles notre Philosophe ne s'est point démenti, sur la vertu & sur la connoissance d'un être suprême; mais sur l'immortalité de l'ame, on voit malheureusement un doute perpétuel; lorsqu'il la croit, c'est par enthousiasme, plutôt que par conviction qu'il se trouve entraîné. Et que

vj P R E F A C E.

dire de cette morgue stoicienne qui lui fait élever le sage au-dessus de la divinité ?

Pour prouver ce que j'avance , je vais rapporter quelques traits que M. de la B. a supprimés pour conserver l'ortodoxie de son auteur.

Voici le texte d'un passage de l'Epitre 53 , selon M. de la B. page 361 de son livre.

Totam huc converte mentem , huc asside , hanc cole , ingens intervallum inter te & cæteros fiat. Ecce res magna habere imbecillitatem hominis , securitatem Dei.

Dans l'original , il y a à l'endroit que j'ai marqué de points :

Est aliquid quod sapiens antecedit Deum : ille naturæ beneficio , non suo sapiens est (2).

Voilà donc un point où le sage surpasse la divinité : c'est

lui-même qui se rend sage : la Divinité ne l'est que par le bien-fait de la nature : il n'est pas en elle de ne pouvoir pas être sage.

C'est si bien là le sentiment de Sénèque, que dans l'Epitre 95 il dit.

» La nature est la première
» cause qui fait que les Dieux
» sont bienfaisants. *Quæ causa*
» *est diis benefaciendi ! natura.*

A la page 274, sur l'Epitre 95 & à l'article *quomodo dii sint colendi solet præcipi : deum colit qui novit : primus est deorum cultus deos credere.*

M. de la B. passe ici tout ce qui ne lui convient point, & entr'autre *Non quærit Deus ministros.* Cela expliquoit pourtant la fin du passage.

Satis Deos colit quisquis imitatus est. Voyez à la fin ce passage plus étendu (3).

viii *P R E F A C E.*

Cela explique encore cet autre passage que Lactance nous a conservé.

Non templa Deo congestis in altitudinem saxi extruenda sunt, sed in suo cuique consecrandus est pectore. Dont M. de la B. traduit ainsi le commencement (page 19).

Il n'est pas *absolument* nécessaire d'élever des temples, &c.

Même page 274, & Epître 73, *Credamus philosophis.* M. de la B. n'a mis que ce qui est orthodoxe, & a commencé son article par *credamus philosophis*, au lieu de *credamus sextio*, & il a eu ses raisons ; car tout ce qu'il a supprimé de *sextius* qui n'est point impie pour un stoïcien, l'est beaucoup pour nous(4).

On voit par tous ces retranchements, que M. de la B. a respecté la jeunesse pour l'édu-

P R E F A C E. *ix*

cation de laquelle il a entrepris son ouvrage. L'idée est louable & belle; mais ne fera-t'il pas permis aussi de montrer notre Philosophe tel qu'il étoit? Rapporter ses erreurs n'est pas les autoriser : je crois que c'est ainsi qu'il faut faire connoître les grands hommes. Si on ne nous présente que leurs vertus, ce seront des géants montez sur des échâsses : nous serons intimidés à leur aspect : & c'est une des grandes fautes que le zèle imprudent a faites. Les saints ont été des hommes, ils avoient leurs deffauts, on nous les a quelquefois montrez comme des anges, nous ne pouvons plus y atteindre.

Revenons. Si l'on veut bien y prendre garde, les maximes d'un Auteur rassemblées en corps, ne sont pas toujours son esprit; elles peuvent faire croire

x P R E F A C E.

qu'il n'a eu qu'un sentiment uniforme ; si on le lit dans l'original , on ne trouvera plus cela.

Au reste l'ouvrage que j'entreprends n'est point pour dépriser celui de M. de la B. ; mais comme il a tiré ses maximes des différents ouvrages de Sénèque , & qu'il n'a pris tout au plus qu'un cinquième de ses Epitres , le surplus n'entrant point dans son plan , ces mêmes Epitres restent presque entier à donner.

Et de plus, les mêmes choses qui peuvent se rencontrer ici , comme dans le livre de M. de la B. étant éparées , mêlées de raisonnements , de particularités , d'anecdotes & de traits quelquefois très-intéressants , seront , je crois , moins ennuyantes que dans des maximes rassemblées , qui ont un air

P R E F A C E. xj

trop dogmatique , aulieu que la même morale en lettres est plus variée & que l'esprit se repose.

Mon dessein est donc de faire voir Sénèque tel qu'il étoit ; mais je prends un parti qu'on m'objectera que j'ai frondé moi-même ; je ne donne point une traduction entière , exacte & littéraire ; j'ai déjà marqué l'inconvénient qu'il y'auroit, & l'ennuy qui en résulteroit. Je n'ai pris de chaque lettre que le principal sujet : j'en ai écarté toutes les discussions & dissertations qui pouvoient servir de son temps , & seroient fort inutiles dans celui ci. J'ai élagué par la même raison le système des stoiciens ; je crois en avoir assez dit.

J'ai fait plus & j'ai cru le devoir faire. Ses satires contre les vices du temps , sont quelquefois violentes : ses détails

xij *P R E F A C E.*

sur la dépravation de son siècle sont écrits en une langue qui permettoit peut-être les obscénitez dans le discours, la nôtre plus chaste que nos mœurs ne les peut supporter.

Dès qu'on donne un livre en françois tout le monde a droit de le lire, les femmes y peuvent prétendre, il faut les respecter.

J'ai donc cru devoir laisser dans l'obscurité de la langue latine, ce qui scandaliseroit dans la nôtre.

J'ai passé quelques lettres qui m'ont paru indifférentes. Quand le sujet change, ou que ce qui conduit à ce qu'il a à dire est trop long, j'ai coupé, & je l'ai marqué par des points : enfin je suis l'ordre ou plutôt le désordre de chaque lettre. Il n'est pas étonnant au reste : dans ces sortes d'ouvrages la plume court

P R E F A C E *xiiij*

aussi vite que l'imagination. Si ce n'est pas une traduction, c'est son raisonnement, c'est sa morale, c'est sa façon de penser, c'est sa maniere de vivre.

Je ne dirai rien de la vie de Sénèque, M de la B. l'a trop bien détaillée, je me contenterai de parler ici de sa religion & de ses mœurs.

Il distingue fort bien le Jupiter du peuple dont on adore la statue qui tient la foudre dans ses mains, d'avec le Jupiter des philosophes. Celui ci, dit-il, est le maître du monde, celui qui l'a formé (5).

Mais voici d'un autre côté comme il s'explique dans le livre de la consolation, à Helvia sa mere, ch. 8.

» Celui qui a formé cet Uni-
» vers, quel qu'il soit, ou un
» Dieu qui a la Puissance su-

xiv **P R E F A C E.**

» prême sur tout ce qui existe ;
» ou une raison incorporelle ,
» ou un esprit divin qui se
» répand également sur tout ,
» ou un destin , ou un ordre
» immuable des causes enchaî-
» nées les unes aux autres ,
» &c. (6).

Ce dernier trait qui donne la construction du monde à une puissance aveugle , qui sans ordre a formé au hazard une machine où tant d'ordre se fait apercevoir & se fait admirer ; ce dernier trait , dis-je , qui ramène au système de Démocrite , fait bien voir l'incertitude de Sénèque sur la cause première ; mais enfin il en croyoit une ; & selon son système (quelqu'il fut) les Dieux n'étoient que des Dieux secondaires , chargés du soin de ce monde , & à qui nous devons nos adorations.

Plus on veut rapprocher les

P R E F A C E. xv

différents passages de notre Auteur , plus on y trouve du louche. Platon avoit plus aproché du but que les Stoiciens.

On auroit de la peine à deviner son véritable sentiment , sur l'immortalité de l'ame. Dans ses lettres & dans ses autres ouvrages , tantôt il la croit , tantôt il doute , quelquefois il affirme qu'il ne reste rien de nous après cette vie.

Voici comme il s'exprime dans sa consolation à Polibe , ch. 27.

Si les morts n'ont aucun sentiment , votre frere est délivré de tous les malheurs qui suivent le cours de notre vie , il est retourné au même lieu où il étoit avant qu'il parut sur la terre : il est afranchi de tous maux , il ne craint rien , il ne desire rien , il ne souffre rien (7).

Dans sa consolation à Mar-

xvj **P R E F A C E.**

cia, ch. 24, il dit au contraire.

L'image, le portrait de votre fils n'existe plus, son esprit reste, il est éternel : il est dans un état bien meilleur, dépouillé d'un fardeau étranger ; enfin il est rendu maintenant tout entier à lui-même (8).

Et ch. 25, il a dépouillé tous les vices de la mortalité ; il est enlevé dans les cieux, il est uni à la troupe sacrée des Catons, des Scipions, de tous ceux qui ont méprisé la vie, & à qui la mort a rendu le service de les remettre en liberté (9).

Il avoit dit ch. 23.

Votre fils est mort jeune : le chemin pour aller aux cieux est bien plus facile aux ames qui ont quitté de bonne heure le commerce de ce bas monde : elles sont moins empêtrées dans la lie qui nous environne : elles revolent plus légères aux

lieux de leur origine (10).

Sénèque a beau douter , il revient toujours à l'immortalité de l'ame.

Il se disoit , pourquoi la vie n'est elle qu'un moment , pendant que nos desirs se portent dans une étendue immense ?

Pourquoi cherchons nous sans cesse le bonheur , sans jamais le trouver ?

Pourquoi la jouissance des biens d'ici bas n'est elle plus un bien lorsqu'on les possède ?

La brute ne raisonne point , & ne perd rien en mourant. L'homme qui raisonne , qui est doué de perfections , qui le conduisent à examiner , à admirer , aura-t'il envain cette supériorité sur l'animal , pour mourir tout entier comme lui.

Il éprouvoit ce desir insatiable qu'a l'homme de s'instruire : il se sentoît borné ; mais il sen-

xviii P R E F A C E.

toit en même-temps que ses connoissances pouvoient s'étendre ; il s'essayoit ; son esprit s'élevoit jusqu'aux cieux , il y voyoit les Etres supérieurs , il fouhaitoit de s'unir à eux.

Quel épanouissement lorsqu'il s' imagine qu'il verra les Dieux , qu'il jouira de leur société , qu'il deviendra Dieu comme eux ! La vie future devenoit alors pour lui l'ame de sa vie actuelle.

Enfin son amour pour la vertu & pour les Dieux , n'avoit rien que de pur , n'avoit rien d'intéressé ; car s'il croyoit aux Dieux , il ne croyoit point aux Enfers.

Voici ce qu'il dit dans sa consolation à Marcia , ch. 19.

Croyez qu'il n'y a plus de maux après la mort , que tout ce qu'on a imaginé de terrible & d'affreux dans les enfers , n'est

qu'une fable... Les Poètes se sont amusez à feindre tout cela, pour nous épouvanter par de vaines terreurs (11).

Il parle aussi affirmativement dans son Epître 82.

On voit dans tout cela un stoicien qui voudroit nous faire croire que ce n'est point la crainte des peines qui lui fait fuir le vice, & courir après la vertu, que c'est la vertu seule qu'il aime pour elle-même.

Mais si l'on y veut bien prendre garde, l'Etre qui penseroit ainsi, ne seroit plus un homme, ce seroit un Etre pur & c'est un Etre imaginaire; l'homme est entre le bien & le mal, il desire & il craint; ces deux choses ne peuvent être séparées: s'il desire le bien, il doit craindre le mal; s'il craint le mal, c'est pour chercher le bien.

Les Philosophes anciens ne

xx *P R E F A C E.*

voyoient que d'un côté : les uns pour s'élever , les autres pour se rabaisser : cependant ce sont ces deux idées réunies qui désignent l'homme.

Et en effet , il est aisé de connoître que Sénèque ne voyoit qu'à moitié.

Tantôt il parle de la vie pure & sainte qui nous conduit à la société des Dieux. Voilà donc une récompense qu'il imagine ? Tantôt il détaille les défordres , les vices , les crimes , mais ce n'est que pour les déplorer. Il ne leur assigne point de peine , cela est-il conséquent ?

Je passe à une matière qui fait un point de notre religion , mais qui n'étoit qu'une question philosophique chez les anciens , je veux dire le péché originel.

Sénèque varie beaucoup sur cet article. Ep. 22 : nous étions bons , nous mourons méchants.

P R E F A C E. xxj

Ce n'est pas le vice de la nature, c'est le nôtre.

Epître 94 : vous êtes dans l'erreur, si vous croyez que les vices naissent avec nous : ils sont survenus, ils nous ont surpris.

Epître 108 : la nature a mis en l'homme, la semence des vertus; nous sommes tous nez pour de grandes choses.

Voyons le contraire.

Epître 11 : les vices du corps & de l'ame, sont naturels en nous : l'art & le travail peuvent les modérer; mais ne les effacent jamais entièrement.

Epître 116 : nos passions sont dans notre nature.

D'où viennent toutes ces variations, toutes ces incertitudes ? Le point d'appui lui manquoit. Archimede avoit dit : *da punctum & terram movebo*. Ce point d'appui manquoit à Archimede dans le physique, il le

xxij *P R E F A C E.*

sentoit ; mais dans les matières métaphisiques , les sages de l'antiquité vouloient raisonner & décider, ils n'étoient point éclairés de la véritable lumière , ils ne sentoient point leur indigence.

Au reste notre Auteur pensoit selon qu'il étoit affecté. Lorsque le zèle de sa secte l'emportoit, que l'austérité de sa vie lui avoit échaufé l'imagination, il croyoit l'homme méchant par sa nature , pour avoir l'honneur de surmonter les vices , seul & sans aucun secours étranger ; & la vanité de se dire au-dessus des Dieux. *Deum antecedit,*

Mais dans les moments où il dépouilloit la dureté du stoïcisme , où il n'écoutoit que son caractère , il croyoit l'homme bon , capable des grandes choses , surtout lorsqu'il étoit aidé par les Dieux.

P R E F A C E. *xxij*

Quant à ses mœurs, la secte à laquelle il s'étoit livré, suffiroit seule pour en décider.

Le stoïcisme, que M. de Montesquieu avoue qu'il eût embrassé, s'il n'y eût point eu de religion chrétienne. (Sentiment qui prouve bien la grande ame de ce célèbre Ecrivain.) Le stoïcisme voyoit la corruption générale, il sentoit les efforts qu'il avoit faits pour arriver à la vertu : La comparaison fit naître l'orgueil, & l'orgueil fut poussé trop loin ; mais la probité exacte & sévère resta toujours attachée à l'ame d'un stoïcien.

Indépendamment de cela Sénèque seroit resté honnête-homme, dans quelque secte qu'il se fût trouvé engagé : son caractère & son éducation avoient pris le dessus. C'est un témoi-

xxiv **P R E F A C E**

gnage que lui a rendu toute l'antiquité (1).

La débauche de son siècle ; le mauvais exemple de la Cour où il vivoit , les richesses immenses dont Néron & Agrippine l'avoient comblé , n'avoient point altéré son cœur : le stoïcisme y avoit jetté de trop profondes racines. Au-dehors il paroissoit avec le faste que sa situation exigeoit : dans l'intérieur il étoit l'anacorete le plus rigide.

Il étoit si bien persuadé du mépris des richesses qu'il prêchoit à tout moment , qu'il conjura plus d'une fois Néron de reprendre celles qu'il tenoit

(1) Il faut excepter Dion Cassius ; mais cet historien qui écrivoit près de 200 ans après Sénèque & qui en a parlé désavantageusement , n'a pas mieux traité Pompée & Cicéron.

de sa libéralité ; mais Néron le refusa toujours.

Il étoit témoin de la vie infâme que ce prince menoit : mais que pouvoit-il faire ? Néron étoit Empereur ; son autorité précaire n'existoit plus : il n'avoit plus que des avis à donner : il en donna , ses avis furent cause de sa mort.

L'exemple de Sénèque nous prouve bien , que quelque honnête-homme qu'on soit , quelques sages conseils qu'on donne à son pupile , on n'est pas capable de changer son caractère : il n'appartient qu'à Dieu de faire un pareil miracle. Un ours sera toujours un ours , même étant muselé.

Je finis en disant qu'on pourra voir dans Sénèque , combien la raison est capable de s'élever , lorsqu'elle traite de matieres

xxij P R E F A C E.

qui font de son ressort , telle qu'est la morale : & combien en même-tems elle est incertaine , & flotante & jusqu'où elle l'égaré , lorsqu'elle croit pouvoir seule décider de ce qui est au-dessus d'elle.

Citations latines qui ont rapport aux chiffres marquez dans la Préface.

(1) Desideras hisquoque epistolis, sicut prioribus , adscribi aliquas voces nostrorum procerum..... Depone istam spem posse te summam degustare ingenia maximorum virorum. Tota tibi inspicienda sunt , tota tractanda.

(2) Voici le passage tout entier.
Totam huc converte mentem, huic asside , hanc cole : ingens intervallum inter te & ceteros fiat. | Omnes mortales multò antecedes : non multò te

PREFACE *xxvij*

Dii antecedent. Quid inter te & illos interfuturum sit quæris? Diutius erunt. At me hercule magni artificis est clausisse totum in exiguo. Tantum sapienti sua, quantum Deo omnis ætas patet. Est aliquid quò sapiens antecedit Deum: ille naturæ beneficio, non suo sapiens est. Ecce res magna habere imbecillitatem hominis, securitatem Dei.

(3) Quomodo dii sint colendi solet præcipi. Accendere aliquem lucernam subbathis prohibeamus: quoniam nec lumine Dii egent, & ne homines quidem delectantur fuligine. Vitemus salutationibus matutinis & foribus assidere templorum. Humana ambitio istis officiis capitur. Deum colit qui novit. Vitemus lintea & strigiles jovi ferre, & speculum tenere junoni. Non quarit ministros Deus.

xxviii P R E F A C E.

Quidni ? Ipse humano generi ministrat. Ubique & omnibus præstò est..... vis Deos propitiare , bonus esto. Satis illos coluit quisquis imitatus est.

(4) On trouvera tout ce qui regarde Sextius dans l'Ep. 73.

(5) Voici le passage en entier. Questions naturelles , L. 2. Ch. 45.

Ne hoc quidem crediderunt , Jovem , qualem in capitolio & in cæteris ædibus colimus , mittere manu fulmina , sed eundem quem nos jovem intelligunt , custodem rectorem que universi , animum ac spiritum , mundani hujus operis dominum & artificem , cui nomen omne convenit. Vis illum fatum vocare , non errabis. Hic est ex quo suspensa sunt omnia , causa causarum. Vis illum providentiam dicere ? Rectè dices : est enim cujus consilio huic mundo pro-

videtur, ut inconcussus eat & actus suos explicet. Vis illum naturam vocare? Non peccabis. Est enim exquo nata sunt omnia, cujus spiritu vivimus. Vis illum vocare mundum? Non falleris: ipse enim est totum quod vides, totus suis partibus inditus, & se sustinens vi suâ. Idem etruscis quoque visum est, & ideo fulmina à jove mitti dixerunt, quia sine illo nihil geritur.

(6) Quisquis formator universi fuit, sive ille Deus, est potens omnium, sive incorporalis ratio ingentium operum artifex, sive divinus spiritus per omnia, maxima, minima æquali intentione diffusus, sive fatum & immutabilis causarum inter se cohærentium series.

(7) Si nullus defunctis sensus est, evasit omnia frater vitæ incommoda; & in eum restitutus est locum in quo fuerat antequam nasceretur, & expers omnis mali

xxx P R E F A C E.

nihil timet , nihil cupit , nihil patitur.

Voici le passage tout entier.

(8) Imago dumtaxat filii tui periit & effigies non simillima : ipse quidem æternus , melioris que nunc status est ; despoliatus oneribus alienis & sibi relictus. Hæc quæ vides ossa circumvoluta nervis , & obductam cutem , vultumque & ministras manus & cœtera quibus involuti sumus , vincula animorum , tenebræ que sunt. Obruitur his animus , offuscatur , inficitur , arcetur à veris & suis , in falsa conjectus : omne illi cum hac carne gravi certamen est ne abstrahatur & fidat. Nititur illò unde dimissus est. Ibi illum æterna requies manet , è confusis crassisque pura & liquida visentem.

(9) Inhærentia vitia situmque omnis mortalis ævi excutit , deinde ad excelsa sublatus inter fe-

P R E F A C E. xxxj

lices currit animas , excipit que illum cœtus sacer , scipiones , catones que , utique contemptores vitæ & mortis beneficio liberi.

(10) Facilius ad superos iter est animis citò ab humanâ conversatione dimissis : minus enim facis , ponderis que traxerunt antequam obducerentur & altius terrena conciperent , liberati , leviores ad originem suam revolant & facilius , quidquid est illud , absoluti transfluunt.

Voici le passage plus étendu.

(11) Cogita nullis defunctum malis affici. Illa quæ nobis inferos faciunt terribiles , fabula est. Nullas scimus imminere mortuis tenebras , nec carcerem , nec flumina flagrantia igne , nec oblivionis amnem , nec tribunalia , nec reos ullos in illâ libertate tam laxâ : nullos iterum tyrannos. Luferunt ista pactæ &

Biv

xxxij P R E F A C E.

vanis nos agitavere terroribus : mors omnium dolorum & solutio est & finis : ultra quam mala nostra non exeunt , quæ nos in illam tranquillitatem in quâ , antequam nasceremur , jacuimus , reponit. Si mortuorum aliquis miseretur , & non natorum misereatur , mors nec bonum nec malum est : id enim potest aut bonum aut malum esse , quod aliquid est ; quod vero ipsum nihil est , & omnia in nihilum redigit , nulli nos fortunæ tradit : mala enim , bonaque circa aliquam versantur materiam. Non potest id fortuna tenere , quod natura dimisit , nec potest miser esse qui nullus est.



E X T R A I T
DES EPITRES
DE SÉNÈQUE.

E P I T R E I.



ON cher Lucilius, où pour-
rons nous trouver quelqu'un
qui connoisse le prix du
temps, qui sache jouir du
jour où il vit, & qui fasse bien ré-
flexion qu'il meurt à chaque instart ?

Ce qui nous trompe tous, est que
nous envisageons la mort dans le loin-
tain. Une partie de ses effets s'est déjà
fait sentir ; le temps qui s'est passé lui
apartient déjà.

Continuez donc, comme vous fai-

tes, à envisager toutes les heures de la journée : vous ne dépendrez point du lendemain , si vous savez vivre aujourd'hui.

Pendant qu'on differe , la vie s'écoule , tout ce qui est sur la terre nous est étranger ; le temps seul est notre bien.

ÉPITRE II.

CE que vous m'écrivez me donne de vous une idée avantageuse, vous ne songez point à voyager, vous ne vous inquiétez point pour changer de demeure. Le mouvement n'appartient qu'à un esprit malade.

Je regarde comme une des grandes preuves d'un ame bien réglée, de pouvoir demeurer avec elle-même.

Vous me parlez des différentes lectures que vous faites : prenez garde qu'il ne vous en arrive, comme aux voyageurs, on n'est nullepart lorsque l'on est partout ; on fait des connoissances, on ne fait point d'amis ; il en est de même de ceux qui ne s'appliquent à rien en particulier, & qui ne font que parcourir. La nourriture

qui se digere trop vite n'est pas capable de soutenir le corps. Un arbre souvent transplanté prend difficilement racine ; trop de lecture ne fait qu'embarrasser l'esprit ; on ne se fixe point, on est détourné sans cesse (1).

Ne pouvant lire tous les livres que vous pourriez avoir , songez plutôt à n'avoir que ceux que vous pouvez & que vous devez lire.

Mais dites vous, la diversité m'amuse ; c'est là la maladie d'un estomach dégouté. On varie ses mets , ils se corrompent l'un l'autre ; ils afoiblissent au lieu de nourrir.

Faites choix d'un petit nombre de livres connus & estimez ; lisez-les l'un après l'autre ; & si la fantaisie vous prend de varier votre lecture , revenez aux premiers.

Cherchez toujours quelque chose dont vous puissiez faire votre profit. Aujourd'hui pour apprendre à supporter la pauvreté ; demain pour vous

(1) Voilà véritablement l'effet que font les journaux & extraits de livres imaginez depuis un siècle.

donner des armes contre la crainte de la mort & les autres accidents de la vie. Enfin tachez de retenir ce qui peut vous servir pour la nourriture du jour.

J'en fais autant , je lis beaucoup , & je m'empare de ce qui me convient.

Aujourd'hui, par exemple , j'ai passé chez Epicure ; car je vais quelquefois dans un camp ennemi , non comme transfuge , mais comme espion.

C'est une chose bien honorable , dit-il , qu'une pauvreté gaye & contente.

Je me dis là-dessus , ce n'est plus une pauvreté si elle est gaye , si elle est contente ; car si l'homme pauvre est content de son état , il est riche. Celui qui est pauvre , est celui qui souhaite au-de-là de ce qu'il possède.

De quoi vous sert d'avoir vos coffres remplis d'argent , vos greniers qui regorgent de grains ; de quoi vous servent vos rentes , si avec cela vous portez moins vos idées sur ce que vous possédez que sur ce que vous voudriez acquérir ?

Si vous me demandez quelles bornes il faut mettre à l'appétit des richesses : les voici.

Souhaiter d'abord le nécessaire :
ensuite ce qui suffit à l'état que nous
sommes obligez de tenir.

É P I T R E III.

SI vous êtes bien persuadé que quel-
qu'un est véritablement votre ami ,
vous avez grand tort de ne vous pas
fier entièrement à lui , & vous ne
connoissez pas le prix de la parfaite
amitié.

C'est un grand malheur à un homme
uniquement occupé de ses affaires &
du loin de sa fortune , que de s'ima-
giner qu'il a des amis , pendant qu'il
n'est ami de personne.

Vous ne devez rien entreprendre sans
l'examiner avec votre ami ; mais au-
paravant il faut l'avoir bien examiné
lui-même.

Pour établir l'amitié , il faut un
examen sévère ; l'amitié établie , il
faut une entière confiance.

Alors , qu'il se repose dans votre
sein , parlez lui , comme vous vous
parleriez à vous-même.

Pourquoi me réserverais-je quelque
secret ? nous ne faisons qu'un ; ne

suis - je pas seul quand je suis avec mon ami.

Il y a des indiscrets qui confient au premier venu , ce qui devrait n'être su que d'un ami intime.

Il y en a d'autres au contraire , qui redoutent la sévérité d'un ami , & qui voudroient se cacher à eux - mêmes certains secrets. C'est un vice des deux côtez de se confier à tout le monde , ou de ne se fier à personne.

É P I T R E V.

JE vous conseille de ne point suivre l'exemple de ces prétendus philosophes , de ces hypocrites , qui songent moins à avancer dans la vertu qu'à se faire remarquer par quelque chose de singulier , soit dans leur démarche , soit dans leur habillement.

Ne vous faites point gloire d'avoir une chevelure malpropre , une barbe négligée ; de marquer du mépris pour les richesses , de coucher sur la dure ; évitez enfin tout ce qu'imagine une ambition mal raisonnée. Le nom de philosophe n'est déjà que trop avili. Soyons différens du peuple , je le

veux , mais que ce soit au-dedans de nous : au-dehors vivons comme le reste des hommes.

Que nos habits ne soient pas d'une élégance trop recherchée , mais aussi qu'ils ne soient pas d'une malpropreté affectée.

N'ayons point la vanité d'avoir des meubles d'argent & à filets d'or massif ; mais ne croyons pas que la modération doive être poussée jusqu'à se priver entièrement d'or & d'argent. Songeons à mener une vie plutôt meilleure que contraire à celle du commun des hommes : autrement ce feroit rebuter ceux que nous voulons corriger.

Le but que nous nous proposons est de suivre les loix de la nature. Or il est contre la nature de tourmenter son corps , de rejeter une propreté simple & facile , de se faire un honneur d'être sale & grossier , de quitter les aliments simples & bons pour n'user que de ceux qui nous répugnent.

De même qu'il y a du dérèglement & de l'excès à ne vouloir que les mets les plus délicats & les plus rares , de

même aussi il y a de la folie à se priver de ceux qui sont à l'usage de tout le monde & les plus aises à préparer.

La bonne philosophie, prêche la tempérance & non les supplices.

É P I T R E VI.

JE m'aperçois, mon cher Lucilius, du changement qui s'est fait en moi : je suis presque transformé en un autre homme : ce n'est pas que je m'assure & que j'ose même espérer qu'il ne reste encore bien des choses à corriger. Il y a des deffauts qu'il faut diminuer peu à-peu : il y a des vertus qu'il faut élever encore d'avantage : c'est toujours une preuve que notre ame est changée en mieux, lorsqu'elle peut apercevoir ses infirmités.

Je voudrois faire passer dans vous-même ce que je fais maintenant ; je me fais gré de m'être instruit pour être en état d'enseigner. Quelque grande, quelque utile que fût une science, je ne m'y plairois pas, si je n'avois pas la satisfaction de la communiquer. On m'offriroit la sagesse même à condition de rester seul sage, j'en ferois

peu de cas. La possession d'un bien ne peut être agréable, quand il n'est pas permis d'en faire part.

Je vous enverrai les livres que vous me demandez avec les remarques que j'ai faites. Je pense cependant que nos entretiens & notre commerce mutuel vous serviroient bien mieux que tous ces livres & toutes mes réflexions.

On se fie encore plus à ses yeux qu'à ses oreilles. Le chemin est bien long pour qui écoute des préceptes : l'exemple le rend bien plus court. Platon , Aristote , & tous les sages de leur temps ont plus profité des mœurs de Socrates que de ses discours.

É P I T R E VII.

VOUS me demandez ce que vous devez éviter avec le plus d'attention ; je vous répondrai , le grand monde , ou pour dire quelque chose de plus , la cohue.

Je vous avouerai ma foiblesse : je n'en sors jamais avec les mœurs que j'y avois apportées ; les bons desseins que j'avois formez , se trouvent qu

troublez , ou presque évanouis ; les deffauts que j'avois chassés reviennent m'attaquer encore.

La conversation de tant de monde est un poison pour moi ; il y a toujours quelque vice qui y domine , qui se glisse dans mon ame.

Plus la compagnie où je me trouve est nombreuse , & plus je la redoute. Il est rare que je n'en sorte ou avare , ou ambitieux , ou libertin , & même quelquefois dur & cruel : & celà parce que je me suis trouvé avec des hommes.

Car enfin , il faut ou les imiter , ou les haïr ; je dois éviter l'un & l'autre : je ne veux point me rendre semblable aux méchan's que j'ai fréquentés : je ne veux pas non-plus me faire des ennemis de tous ceux qui pensent autrement que moi.

Retirez-vous donc en vous-même autant que vous pourrez ; ne pratiquez que ceux qui peuvent vous rendre meilleur. Admettez dans votre société ceux que vous croirez pouvoir remettre dans le bon chemin.

Il y a double profit à faire ; pendant qu'on instruit les autres , on s'instruit soi-même.

E P I T R E VIII.

JE vous ai conseillé de vous séparer du tourbillon du monde & de vous renfermer dans votre propre conscience : vous vous en plaignez & vous dites que c'est vous mettre dans le tombeau long-temps avant votre mort.

Mais ce que j'ai voulu vous persuader , je l'ai pratiqué moi-même ; j'ai fermé mes portes , je ne vois personne pour pouvoir être utile à tout le monde. Je ne laisse passer aucun jour dans l'inaction ; je prends même sur une partie de la nuit pour me livrer à l'étude ; & pour celà je me suis retiré du commerce des hommes , des affaires , & même des miennes propres ; je travaille maintenant pour la postérité.

Je lui montre un chemin que je n'ai connu que bien tard & après m'être long-temps égaré.

Je trace , je mets par écrit des remèdes salutaires qui m'ont servi à moi-même & qui , s'ils ne m'ont pas donné la santé de l'ame en entier , ont diminué du moins la force de la maladie.

Je lui crie, évitez tout ce qui plaît à la multitude ; foyez toujours en garde contre les présents de la fortune : ce sont des embuches qu'elle vous dresse.

Si vous voulez mener une vie sùre & tranquille autant que cela est possible , rejetez ces biens empoisonnez , d'autant plus dangereux que nous nous imaginons les posséder & que ce sont eux qui nous possèdent.

C'est un précipice qui se prépare sous nos pieds. Cette élévation n'est que pour nous faire tomber de plus haut.

N'acordez au corps que ce qui est nécessaire pour le maintenir en santé ; traitez-le durement pour qu'il ne se révolte pas contre l'esprit. Il faut manger pour apaiser la faim ; boire pour éteindre la soif ; avoir des habits pour se garantir du froid ; une maison pour se mettre en garde contre les accidents & les injures de l'air : qu'importe que celle que vous habitez soit construite de terre ou de pierre venue des pays étrangers. Apprenez que l'homme est tout aussi à couvert sous le chaume que sous des plafonds dorez : mépri-

sez tout ce qui n'est que pour l'ornement, & soyez persuadé qu'il n'y a rien dans le monde de beau, de grand, d'admirable qu'un bon esprit.

É P I T R E IX.

LE Philosophe Stilpon ayant perdu sa femme, ses enfants, vû sa patrie ruinée par Demetrius Poliorcètes, trouva le moyen d'échaper seul au malheur commun. Demetrius lui demanda un jour ce qu'il avoit perdu : rien répondit-il : j'ai emporté tout mon bien avec moi.

Voilà ce qu'on peut apeller une ame forte & vigoureuse. La victoire de son ennemi ne lui a point fait de tort : il le met dans le cas d'être en doute, si c'est lui qui est le vainqueur : *j'ai emporté tout mon bien avec moi* : j'entends la justice, la vertu, la tempérance, la prudence : tout ce qu'on a pû m'enlever, je ne le regarde point comme un bien.

En effet, si quelqu'un ne fait pas se contenter de ce qu'il possède, il sera toujours le plus malheureux de tous les hommes, quand même il seroit

le maître du monde entier.

Vous me direz sans doute , il peut se rencontrer quelque homme devenu riche , même par de mauvaises voies , qui se prétendra heureux. Croyez-vous que cet homme qui a bien des esclaves & qui est esclave lui-même de bien des choses , se croie heureux dans le fond de son cœur ? Peut-être il le dit tout haut ; mais il s'agit de savoir s'il sent son bonheur : il s'agit de savoir encore , s'il le sent quelquefois , ou s'il le sent toujours. Ce dernier point n'appartient qu'au sage. La folie est toujours suivie de l'ennui & du dégoût.

E P I T R E X.

CRATES, disciple de Stilpon, voyant un jeune homme qui se promenoit à l'écart , lui demanda ce qu'il faisoit ainsi tout seul : je me parle à moi-même, répondit le jeune homme. Prenez garde , reprit Grates , avec qui vous parlez , & craignez d'être en mauvaise compagnie.

On a coutume de garder les gens tristes ou timides. On appréhende tou-

jours quelque accident de ces sortes de personnes , on n'ose les laisser à elles-mêmes ; elles ne forment que des idées noires , & imaginent sans cesse quelque malheur qui les menace ou qui va arriver à ceux pour qui elles s'intéressent.

Quelquefois elles se laissent emporter à des desirs défordonnez. Tout ce que la crainte ou la honte les empêchoit de faire éclater, se reveille dans la solitude ; un courage insensé s'empare d'elles , il va jusqu'à la fureur.

Si vous vous retirez pour rendre graces aux Dieux , des biens qu'ils ont accordez à vos vœux ; si vous voulez les implorer encore, faites leur une priere plus sage & plus raisonnable que celles que vous leur avez adressées jusqu'à présent. Demandez leur de vous acorder un bon jugement , la santé de l'ame & ensuite celle du corps.

Comptez que vous serez dégagé de vos passions , lorsque vous serez parvenu à ne demander à Dieu que ce que vous pourriez demander en présence des hommes.

L'indécence des prieres qu'on adresse

à Dieu est souvent telle , qu'on s'arrêteroit si quelqu'un venoit nous écouter. Ainsi ce qu'on ne veut pas que les hommes entendent , nous osons le dire à la Divinité.

Vivez avec le genre humain comme si la Divinité y étoit présente ; parlez à Dieu comme si les hommes vous entendoient.

É P I T R E XI.

J'AI eu une conversation avec votre jeune ami : il me paroît d'un excellent caractère. Dès les premières paroles qu'il m'a dites , j'ai connu le fond de son ame , j'ai découvert de l'esprit & du talent.

J'en ai d'autant mieux auguré que , l'ayant saisi d'abord , & l'ayant interrogé sur des choses sur lesquelles il n'étoit point préparé , je lui ai trouvé une honnête modestie ; signe heureux dans un jeune homme. La rougeur étoit peinte sur son front , la crainte même l'empêchoit quelquefois de s'exprimer.

Autant que j'en puis juger , lorsqu'il sera affermi dans ses bons sentiments

timents ; qu'il aura travaillé à chasser les défauts de son âge , il fera bientôt dans le chemin de la sagesse.

Cependant il ne faut pas croire que cette même sagesse déracine les vices du corps & de l'ame ; comme ils sont naturels en nous , l'art & le travail peuvent les modérer , mais ne les effacent jamais entièrement.

Il y a des gens nés fermes & courageux , qui tremblent lorsqu'il faut parler en public : l'usage & les leçons ne les guérissent point ; la nature exerce son empire.

Je vous le répète , la sagesse n'a point droit sur de pareils défauts ; si cela étoit , elle donneroit des loix à toute la nature.

Mais il en est sur lesquels elle peut vous être utile , & pour y parvenir , retenez bien ce que j'écris ici.

Suivez le précepte d'Epicure (1) ,

(1) Il faut prendre garde que Sénèque étoit stoicien , & les stoiciens combattoient vivement les Epicuriens. Cependant lorsque notre Philosophe trouve quelque chose de bon dans un parti ennemi , il le loue , il l'adopte , il en fait usage. En faisons-nous de même dans nos dis-

qui vous conseille de faire choix d'un honnête-homme , qui vous serve de gouverneur & de gardien ; & même en son absence, dans tout ce que vous aurez à faire , imaginez qu'il vous regarde , qu'il vous examine.

Cette leçon me paroît d'autant plus raisonnable, qu'il y a bien des choses que nous ne ferions pas si nous avions des témoins de nos actions.

Cherchons donc quelqu'un que nous puissions respecter assez , pour que sa seule autorité dirige notre conduite.

Heureux celui qui peut assez respecter un sage , pour que la mémoire seule de ce sage soit capable de le retenir ; il deviendra bientôt ce sage lui-même que les autres respecteroient.

Choisissez par exemple , Caton ; si vous le trouvez trop sévère , si vous voulez un caractère plus doux , plus liant , tournez-vous du côté de Lélius.

putes , tant littéraires , que philosophiques & théologiques? Nous rejettons tout ce qui est bon d'un parti contraire , de peur de paroître pencher de son côté. Nous faisons plus quelquefois ; nous attaquons les personnes , au lieu de n'attaquer que les sentimens.

Quand votre choix sera fait , ayez toujours ce sage devant les yeux ; qu'il vous serve de gardien , de modele. Je le répète , nous avons besoin de quelqu'un , sur les mœurs duquel nous puissions nous régler.

Si nous n'avons pas une règle devant nous pour nous conduire , nous ne nous corrigerons jamais de nos vices.

É P I T R E XII.

DE quelque côté que je me retourne , je ne trouve que des avertissements de ma vieillesse.

J'ai été ces jours-ci dans ma petite maison du fauxbourg , j'y ai vu bien des réparations à faire ; je m'en suis plaint à mon concierge ; il m'a répondu qu'il n'y avoit point de faute , que la maison étoit vieille. C'étoit pourtant moi qui l'avois fait bâtir. Que doit-il m'arriver si un bâtiment qui est moins âgé que moi est dans un pareil état ?

C'est ma maison qui m'avertit de ma vieillesse ; prenons le parti de l'aimer.

mer , elle a ses plaisirs pour qui fait en user , ses fruits sont encore bons quoiqu'ils commencent à passer.

Il est désagréable , me direz-vous , d'avoir toujours la mort devant les yeux. Si l'on y fait bien réflexion , un jeune homme doit l'avoir de même qu'un vieillard.

É P I T R E XIII.

UN Athlète qui n'a jamais reçu de blessures , n'est pas en état de se présenter au combat avec toute l'ardeur qui lui est nécessaire : c'est bien plutôt celui qui a vû couler son sang , qui , après s'être battu corps à corps , & s'être vû renversé par son ennemi , s'est relevé avec plus de courage , prêt à recommencer un nouveau combat.

Pour suivre ma comparaison : la fortune mon cher Lucilius , vous a souvent persécuté , elle a cru vous abatre ; vous vous êtes relevé plus fort.

Avouez que la vertu , pour aquérir plus de force , a besoin d'être exercée,

Parmi un nombre infini d'erreurs qui se sont emparées des hommes, ils ont la folie de songer toujours à commencer à vivre.

Pesez bien ces mots, mon cher ami, & vous découvrirez la legereté de l'esprit humain, qui, chaque jour, se fait des idées de fortune, qui porte ses espérances au loin, & enfin qui commence lorsqu'il est prêt à finir.

Examinez, considérez autour de vous; vous ne verrez que des vieux qui forment des projets d'ambition, de voyage, de commerce.

Y a-t'il rien de plus honteux & de plus indécent pour un vieillard que de commencer à vivre?

ÉPITRE XIV. & XV.

J'AVOUE que nous avons un attachement naturel pour notre corps; Je ne condamne pas l'indulgence qu'on a pour lui; mais je ne veux pas qu'on soit son esclave.

On se donne bien des maîtres, lorsqu'on lui obéit, qu'on craint tout pour lui, qu'on rapporte tout à lui.

Il faut nous conduire, non comme devant vivre pour lui ; mais comme ne pouvant vivre sans lui.

Trop d'attachement multiplie nos craintes, nos inquiétudes & nous expose souvent au mépris.

Ajoutez à cela que plus on charge son corps, plus on apesantit son esprit. Donnez donc des entraves au premier, lâchez la bride à l'autre.

Il y a plusieurs inconvéniens qui procèdent du trop d'indulgence qu'on a pour le corps. 1°. Les exercices : ils acoutument l'ame à la dissipation ; elle n'est plus capable d'aucune étude sérieuse. 2°. Le trop de nourriture : il s'oppose à la vivacité de l'esprit.

Quelque chose que vous fassiez, revenez au plus vite de votre corps à votre ame. C'est elle qui a besoin de s'exercer : ce ne sera ni le chaud, ni le froid, ni la vieillesse qui pourront vous en détourner.

Cependant je ne vous conseillerois pas d'être perpétuellement occupé à la lecture ou à écrire. Il faut des intervalles de dissipation, assez pour donner du relâche à l'esprit, non trop pour l'amollir.

É P I T R E XVI.

LA vraie Philosophie n'est point une science du peuple , ni faite pour l'ostentation : elle n'est point dans les paroles , elle est dans les choses même. Elle arrange , elle conduit toutes les actions de la vie. Elle vous montre ce qu'il faut embrasser , ce qu'il faut rejeter ; elle est assise au gouvernail , elle dirige la course du vaisseau.

Chaque jour , chaque moment , voit arriver quelque événement nouveau , sur lequel il faut se consulter ; c'est à elle à qui il faut avoir recours.

Elle vous exhortera de vous résigner entièrement à Dieu , de résister avec courage à la fortune ; elle vous apprendra surtout que , si vous suivez Dieu , vous supporterez aisément tous les accidents de la vie.

Je fais qu'on va me dire : à quoi sert la Philosophie , s'il y a un destin ? A quoi sert la Philosophie , s'il y a un Dieu qui regle tout ? A quoi sert-elle encore , si c'est le hazard qui gouverne toutes les choses d'ici-bas ?

Civ

Peut-on changer l'ordre des destinées ?
 Peut-on se mettre en garde contre ce
 qui est incertain ? Puis-je derranger
 ce que Dieu a déterminé.

Quoi qu'il en soit de tout cela ;
 on ne m'empêchera point de me li-
 vrer à la Philosophie. Si les loix du
 destin sont immuables , si Dieu est
 l'arbitre souverain de tout cet Uni-
 vers , si tout arive à l'avanture , je
 trouverai toujours une ressource dans
 la Philosophie. C'est elle qui m'exhor-
 tera , à obéir à la nécessité , à me
 conformer aux ordres de Dieu , à su-
 porter avec courage l'inconstance de
 la fortune.

Epicure nous a laissé cet axiome.

*Si vous suivez les loix de la natu-
 re , vous ne serez jamais pauvre , si vous
 suivez celles de l'opinion vous ne serez
 jamais riche.*

La nature demande peu ; l'opinion
 est insatiable.

Rassemblez autour de vous tous les
 trésors de la ville ; que la fortune
 vous élève au plus haut degré , soyez
 vêtu d'or & de pourpre ; poussez la
 délicatesse & la magnificence jusqu'à
 habiter des palais de marbre : ajoutez-

y des statues & des peintures , & tout ce que le luxe peut imaginer. Tout cela vous conduira à souhaiter encore d'avantage.

É P I T R E XVII.

POUR continuer , rejetez tout cela loin de vous , si vous êtes sage , ou plutôt si vous voulez le devenir , & faites tous vos efforts pour acquérir un bon esprit.

Si quelque chose vous retient , il faut vous en débarrasser , il faut couper.

Les affaires de ma maison me retiennent ; je veux m'arranger de façon que l'indigence ne vienne point m'acabler , & que je ne sois point à charge à mes amis.

Ainsi vous differez toujours pour vous mettre en garde contre la pauvreté ; mais si je vous disois que c'est cette même pauvreté qu'il faut souhaiter.

Elle est legere & tranquile , aucun soin extérieur ne l'inquiette. Elle n'est point dans l'embarras de nourrir un

nombre prodigieux de valets. Elle est contente : elle ne songe qu'à satisfaire ses besoins pressants.

On ne peut s'appliquer à des études utiles, si l'on ne commence par la frugalité, la tempérance : or la tempérance est une pauvreté volontaire.

Ne dites pas, je n'ai point encore tout ce qui m'est nécessaire : quand j'aurai ce qui me suffit, je me livrerai tout entier à la philosophie.

J'entends, vous voudriez finir par où vous devez commencer.

Ecoutez Epicure que je cite toujours : *acquiescer des richesses, n'est pas secouer sa misère, ce n'est qu'en changer* : le même esprit qui nous avoit rendu la pauvreté difficile à supporter, nous rendra les richesses difficiles à soutenir. Qu'importe qu'un malade soit dans un lit à colonnes de bois ou à colonnes d'or ; partout où on le transportera ce sera toujours un malade,



É P I T R E XVIII.

NOUS voici arrivez au mois de décembre : toute la ville est en mouvement , on se prépare aux saturnales , nous sommes au temps où les plaisirs les plus indécents sont permis.

Pour moi je suis du sentiment de celui qui a dit , que maintenant le mois de décembre dure toute l'année.

Si vous étiez ici , nous délibérerions ensemble sur ce que nous aurions à faire , ou de nous mêler avec le public insensé , ou de nous retirer de la multitude , pour nous égayer à notre façon dans nos repas simples & tranquilles.

Si je vous connois bien vous voudriez prendre un milieu entre la joie turbulente de la populace & la sévérité d'un Philosophe ; à moins que vous ne vouliez choisir exprès ces jours de réjouissance pour commander à votre esprit & être le seul qu vous refusiez aux plaisirs dont le peuple est enivré.

C'est bien la marque d'une ame

Cvj

forte de ne point se trouver à toutes ces fêtes ; mais c'est celle d'une ame encore plus forte d'y assister & d'être sobre de sang-froid au milieu de l'ivresse de tous ceux qui nous environnent.

Je voudrois éprouver la force de votre ame par un précepte que je tiens des grands hommes.

Faites choix de certains jours où vous vous contenterez du repas le plus frugal , & de la nourriture la plus commune , (1) endossez ces jours-là l'habit le plus vil & de l'étoffe la plus grossiere ; dites vous alors à vous-même , voilà la situation où les trois quarts des hommes craignent d'être réduits.

Dans le temps où vous êtes en pleine sécurité , où la fortune vous accorde ses faveurs , préparez-vous à son inconstance.

(a) Pitagore alloit encore plus loin , il faisoit asséoir ses Disciples devant une table magnifiquement servie & après avoir irrité leur apétit par la vue , & par le nombre des mets délicats , il les faisoit retirer afin de leur apprendre une abstinence plus parfaite.

Voulez-vous vous acoutumer à ne point craindre le malheur , faites vous-en une habitude , avant qu'il arrive réellement.

Préparons-nous y donc peu-a-peu ; que la pauvreté nous devienne familière , afin que la fortune ne vienne point nous prendre au dépourvu.

Personne n'est plus digne de Dieu que celui qui méprise les richesses. Cependant je ne vous en interdis point la possession ; mais je voudrois que vous eussiez assez de courage pour les regarder toujours , comme prêtes à vous échaper , & pour être convaincu que pourriez être heureux sans elles.

É P I T R E XIX.

ECOUTEZ cette maxime , c'est de la vieille monnoie d'Epicure.

Il faut plutôt regarder avec qui on mange & avec qui on boit , que ce qu'on mange & ce qu'on boit.

On se trompe fort si on croit trouver un ami parmi ceux qui nous attendent dans l'antichambre , ou si on prend pour tels tous ceux qu'on admet à sa table,

Un des plus grands malheurs des gens riches, est de se persuader qu'on leur est attaché, pendant qu'ils ne le sont pas eux-mêmes, & de s'imaginer que les bienfaits peuvent procurer des amis.

Peu d'argent prêté fait un débiteur ; une grosse somme fait un ennemi.

Comment, direz-vous, les bienfaits ne gagnent point l'amitié ? Non si vous choisissez mal, ils vous la gagneront s'ils ont été bien placés, & non répandus au hasard.

Servez vous de ce conseil des sages ; il faut regarder à qui on donne & non pas ce qu'on donne.

É P I T R E X X.

CE seroit une grande gloire pour moi si je pouvois vous arracher du tourbillon dans lequel vous vous trouvez agité.

Je vous prie & je vous exhorte ; mon cher Lucilius, d'éprouver ce que peut en vous la Philosophie : non en lisant, non en écoutant les philosophes ; mais en cherchant vous-même

à donner de la force & du courage
à votre ame.

La vraie philosophie enseigne non
à bien dire, mais à bien agir. Elle
demande que chacun suive les loix
qu'il s'est prescrites. Elle ne veut point
qu'on parle d'une façon & qu'on
agisse d'une autre ; le parfait accord
des paroles & des actions, est un des
devoirs de la sagesse & en est même
une preuve.

Mais qui est celui qui observe cette
égalité ? Bien peu, quelques uns ce-
pendant, cela est plus difficile qu'on
ne pense : & je ne prétends pas que le
sage marche toujours du même pas ;
mais il doit du moins suivre la même
route.

Par exemple, je demande une es-
pece d'uniformité entre la façon dont
vous vous habillez & celle dont vous
arrangez votre maison : ne soyez point
prodigue pour ce qui vous regarde,
& avare vis-à-vis de ceux qui vous
environnent.

Croiriez-vous bien faire d'affecter
une trop grande économie dans vos
repas & d'outrer en même-temps le
faste & le luxe dans vos bâtimens.

Choisissez une regle de conduite égale & certaine, & agissez toujours en conséquence.

J'en connois qui sont ménagés dans l'intérieur de leur maison & dissipateurs au-dehors. Cette diversité est un vice, & la marque d'un esprit qui n'a point d'assiette.

Personne ne prend une résolution fixe, ou s'il l'a prise il n'y persévère pas long-temps : il change, va, revient, condamne ce qu'il a approuvé, approuve ce qu'il a condamné.

Sans rapporter toutes les définitions anciennes qu'on a faites de la sagesse, je m'en tiendrai à celle cy.

La sagesse consiste à vouloir toujours ce qu'on a voulu une fois, & à rejeter toujours ce qu'on a une fois rejeté. Sous la condition cependant que ce qu'on a voulu est juste; car il n'y a que ce qui est juste qui puisse plaire en tout temps.

C'est beaucoup de ne s'être point laissé corrompre dans la compagnie des richesses. C'est beaucoup de pouvoir être pauvre au sein de l'opulence; mais celui-là est bien plus en sûreté qui a le bonheur d'en être privé.

Vous me direz sans doute , qui fait si cet homme qui est riche maintenant suportera aisément les malheurs qui viendront l'acabler , & si ce pauvre sera assez sage pour mépriser les richesses que la fortune viendra lui offrir ?

Pour lors il faut sonder ces deux sortes de personnes , examiner si l'un pourra soutenir la pauvreté , & si l'autre ne succombera point sous le poids des richesses.

Par exemple , le surprendre à l'instant du réveil , seul dans son lit , sans tous ces accompagnements de l'opulence ; l'avertir alors combien peu la nature demande à l'homme , & qu'en ce moment il est dans le cas d'un enfant nouveau né qui n'a pour tout besoin que d'un peu de lait pour se nourrir , & d'une simple étoffe pour se couvrir.



É P I T R E XXI.

V O U S me faites le dénombrement de tous ceux qui vous importunent & avec lesquels cependant vous avez bien des affaires à régler.

Vous ne songez pas que vous avez une plus grande affaire à arranger qui est avec vous même : vous aprouvez ce qui est bon & honête , & vous ne le suivez pas. Vous savez où demeure la félicité , vous n'osez prendre le chemin qui vous y conduit.

Ecoutez cet excellent précepte d'Epicure.

Si vous voulez devenir riche , n'ajoutez pas à votre argent , ôtez à vos passions , diminuez sur vos fantaisies. Si vous voulez être honorable , ne cherchez point à augmenter vos honneurs , ôtez à vos passions , diminuez sur vos fantaisies. Si vous voulez jouir d'un plaisir durable , n'ajoutez point à vos plaisirs , ôtez à vos passions , diminuez sur vos fantaisies. Si vous voulez vivre long-temps , ne cherchez point à ajouter à vos années ,

otez à vos passions, diminuez sur vos fantaisies.

É P I T R E XXII.

VOUS convenez vous-même qu'il faudroit vous détacher des occupations frivoles & mauvaises, qui prennent tout votre temps, & vous me demandez quels sont les moyens par où vous pourriez y parvenir.

Il y a bien des choses qu'on ne peut décider que sur le moment & selon l'ocasion. Un Médecin n'ordonne point des remèdes sur des lettres qu'on lui écrit : il veut tâter le pouls du malade.

Il y a un vieux proverbe qui dit, le gladiateur ne prend conseil que sur l'arene : en effet il ne se détermine au combat, que lorsqu'il a examiné la physionomie de son adversaire, sa démarche, la position de son corps.

Voici une réflexion d'Epicure : je ne fais si elle a autant de vérité que d'éloquence : je me plais souvent à me parer des dépouilles d'autrui.

Examinez un jeune homme, un

homme fait , un vieillard , vous ne trouverez aucun d'eux qui ne craigne de mourir & qui sache jouir de la vie.

On n'a jamais rien fait , rien arrangé ; on remet toujours à un temps qui n'existera peut-être pas ; enfin on sort de la vie comme on y étoit entré.

Je ne suis point de son sentiment sur ce dernier article.

Nous étions nés bons ; nous mourons méchants. Ce n'est point le vice de la nature , c'est le nôtre. Elle est en droit de se plaindre de nous , & de nous dire , je vous ai mis sur la terre sans passion , sans crainte , sans superstition & sans toutes les pestes qui acablent la race humaine. Pourquoi ne sortez-vous pas de la vie comme vous y êtes entrez (1).

(a) Je ne suis point de l'avis de Sénèque ; sans recourir au christianisme , je crois qu'on peut affirmer qu'il est faux que nous naissions bons. Nous n'avons pas il est vrai , en naissant toutes les grandes passions qui nous agitent dans le courant de la vie , mais nous en apportons la semence. Elles sont foibles quand nous sommes enfans , elles croissent avec nous.

Celui-là seul a acquis la véritable sagesse , qui meurt avec la même tranquillité qu'il est venu au monde.

Mais nous tremblons , lorsque le moment fatal est prêt d'arriver ; nous perdons courage , nous laissons couler des larmes qui ne serviront de rien. En voici la raison ; nous ne nous sommes point fait une provision de bonnes œuvres , & toutes nos idées se conservent pour cette vie que nous allons quitter.

Il ne nous reste rien de ce qui s'est passé. pourquoi ? C'est que nous n'avons pas songés à bien vivre , mais à vivre long-temps.

É P I T R E XXIII.

V O U S vous imaginez , mon cher Lucilius , que je veux vous interdire tous les plaisirs , parce que j'en écarte ceux qui viennent du hazard , & ceux dont se repaît l'espérance , qui nous donnent des idées si agréables & si plaisantes.

Au contraire , je veux que vous soyez dans une gayté perpétuelle. Il

faut d'abord qu'elle soit dans votre maison , & elle naîtra bien-tôt si elle est au-dedans de vous-même.

Toutes ces gaytés qui paroissent au-dehors , sont legeres & ne vont point jusqu'au cœur. Croyez-vous que tous ceux qui rient soient gais : c'est à l'esprit à l'être : la véritable joye est plus sévere que l'on ne pense.

Vous voyez cet homme qui se présente à vous avec un visage ouvert, un air enjoué ; pensez-vous qu'il soit capable de mépriser la mort , d'ouvrir sa maison à la pauvreté , de tenir ses passions en bride , de s'armer de patience contre les douleurs. Celui qui est parvenu à ce point a une joye parfaite au-dedans : il est vrai qu'elle n'a point d'attraits au-dehors , je l'avoue.

Ce qui charme le vulgaire ne lui apporte qu'un plaisir foible & passager.

Toute gayté qui n'est point naturelle n'a aucun principe ; celle où je veux vous conduire est d'autant plus solide qu'elle part de votre ame.

Notre foible machine , sans laquelle malheureusement nous ne pouvons agir , ne nous porte qu'à des plaisirs & qui souvent sont suivis du repentir.

La volupté même finit par la douleur ;
si elle passe les bornes.

Il est difficile , direz-vous , de s'arrêter sur les choses que l'on croit bonnes ; oui , mais il faut savoir ce qui est bon ; & le voici ; une conscience pure , que nous ont acquise des projets honnêtes , des actions droites , le mépris de tout ce qui vient de la fortune , une vie tranquille & toujours égale.

On vit mal , quand on commence toujours à vivre ; ce n'est point là la vie ; c'est une imperfection continuelle.

Celui qui commence toujours sa vie , n'a pas le temps de se préparer à la mort : il faut faire en sorte que nous ayons assez vécu.

Bien des gens songent à vivre lorsqu'il est temps de mourir. Si cela vous étonne , je vais vous étonner encore d'avantage : bien des gens cessent de vivre , avant d'avoir commencé à vivre.

E P I T R E XXIV.

RAPELLEZ bien dans votre mémoire , ce que vous avez entendu , ce que vous avez dit vous-même : & nous verrons par les effets si vous avez bien dit & bien entendu.

Car il est honteux d'entendre le reproche qu'on fait à nous autres Philosophes, sur le peu d'acord qu'il y a entre nos œuvres & nos discours.

Oui , il est honteux qu'on parle d'une façon & qu'on pense de l'autre ; mais il l'est encore d'avantage qu'on écrive des choses que l'on ne pense pas.

Je me souviens d'un sujet que vous avez traité autrefois avec moi ; vous me disiez que la mort ne vient point nous surprendre tout d'un coup , mais qu'elle vient à nous par degrés.

En effet , nous mourons tous les jours , & le temps de notre vie diminue même à mesure que nous croissons.

Notre enfance est passée : notre adolescence n'est plus ; tout le temps qui s'est écoulé jusqu'au jour d'hier est

est perdu pour nous : & ce jour même où nous vivons , nous le partageons avec la mort.

Il est bon de raffermir son esprit sur ces deux idées , de façon que nous ne nous attachions pas trop à la vie , & que nous ne la haïssions pas au point de rechercher la mort. Et lorsque la raison nous avertit de notre dernière heure , il ne faut point se précipiter témérairement, ni avec fureur. L'homme sage ne doit point s'enfuir de la vie , mais en sortir.

Il faut éviter surtout cette affectation que marquent quelques-uns de se faire un honneur de souhaiter leur destruction.

E P I T R E XXVI.

POUR moi je m'observe chaque jour , comme si j'étois à ma dernière heure ; je me rapelle toute ma vie passée , & je me dis.

Qu'ai je fait voir jusqu'à présent ?
Mes paroles , mes actions sont-elles
des assurances certaines de l'intérieur
de mon ame ?

D

Je dois rendre compte à la mort de tout ce que j'ai fait ; aussi je me prépare pour ce jour , en écartant tous les subterfuges & les déguisements dont on use vis à vis de soi-même. Je prononcerai mon arrêt , je déciderai si tout ce que j'ai écrit n'est point dissimulation , si j'ai pensé réellement tout ce que j'ai dit.

La mort me dira alors , que servent les études où tu t'es appliqué toute ta vie , les disputes , les entretiens littéraires , les préceptes des prétendus sages : tous ces discours recherches ne prouvent point la grandeur de l'ame ; les plus timides sont souvent audacieux lorsqu'ils parlent en public. Quand ce sera votre ame elle-même qui parlera , on verra ce qu'elle aura fait.

Vous répondrez à tout ceci ; je suis jeune , tout ce que vous dites là , ne m'importe guère

Mais la mort ne compte point les années , vous ignorez le moment & le lieu où elle vous attend. Faites mieux , attendez la vous même par tout où vous êtes.

Epicure a dit : méditez bien lequel vous convient mieux , ou que la mort

vienné à vous , ou que vous alliez à elle.

Sur cela j'ajoute que c'est une chose bonne & utile d'apprendre à mourir.

Vous croyez peut-être , au contraire, qu'il est fort inutile de s'instruire d'une chose qui ne peut arriver qu'une fois.

C'est pour cela même que je vous soutiens qu'il faut y méditer sérieusement.

Nous ne savons pas comment nous soutiendrons les aproches de la mort ; il faut donc nous y préparer de bonne heure , il faut nous en instruire.

E P I T R E XXVII.

AYEZ soin sur-tout que vos vices meurent avant vous : détachez-vous de bonne heure de ces voluptez turbulentes dont on ne se délivre qu'avec peine.

Ce ne sont pas seulement celles qui se présenteront à vous qui sont dangereuses & nuisibles : celles qui sont passées , que vous avez goûtées le sont encore.

De même que les grands crimes qui

n'ont pas été connus ni punis, laissent une inquiétude éternelle dans l'ame des criminels, de même les plaisirs vicieux laissent après eux le remords & le repentir.

Ce sont des amis qui ne sont ni solides, ni fideles, ils peuvent quelquefois ne pas nuire; mais ils nous abandonnent bientôt.

Cherchez un bien qui soit durable: vous le trouverez dans vous-même, & la vertu seule peut vous le procurer.

Mais il y faut employer de la peine; il y faut travailler soi-même; ce n'est point un ouvrage qui puisse se faire par Procureur, comme a fait de notre temps Calvisius Sabinus, qui vouloit passer pour homme savant.

Ce nouveau parvenu, en amassant des richesses, avoit conservé le caractère & l'ignorance de son premier état. Cependant il se piquoit de science & citoit à tort & à travers, Ulysse, Achille, Priam. Il voulut avoir tous les livres anciens, la dépense étoit immense: il prit le parti d'acheter des esclaves, dont l'un avoit lu Homere, l'autre Hésiode, &c. Toutes

ces richesses littéraires ne servirent qu'à fatiguer ses convives; car il avoit derrière lui ces mêmes esclaves : il leur demandoit de temps en temps quelque vers pour s'en faire honneur; l'esclave obéissoit, il vouloit le répéter, & n'en disoit qu'une moitié, il avoit déjà oublié l'autre.

Revenons; un bon esprit ne se prête, ni ne s'achete. Si on en vendoit, je suis persuadé qu'il ne se trouveroit point d'acheteur. L'esprit faux au contraire en trouveroit aisément.

Savez-vous ce qu'est la richesse? C'est une pauvreté relativement aux loix de la nature : Epicure l'a dit plus d'une fois; mais on ne peut trop redire, ce qui ne peut trop entrer dans l'esprit.

Il y a des malades à qui il ne faut que montrer les remèdes : il y en a d'autres à qui il faut les appliquer durement.



E P I T R E XXVIII.

VOUS regardez comme une chose surprenante & nouvelle, que vos voyages & la variété des objets qui vous ont frappé, n'ayent pû chasser la tristesse qui s'est emparée de votre ame.

C'étoit d'esprit qu'il falloit changer & non pas de climat. Vous avez eu beau passer la mer ; vos deffauts, vos vices y ont passé avec vous. La même cause qui vous éloignoit de votre patrie subsiste encore.

Que vous a servi d'avoir parcouru des villes, des provinces, d'avoir connu différents peuples. Tant de mouvement est inutile. Tout ce que vous avez entrepris est contre vous même : c'est un malade que vous avez fatigué.

Si vous pouviez au contraire secouer vos infirmités, si vous pouviez en guérir, tout ciel vous seroit agréable, tout pays seroit votre patrie.

Mais vous êtes errant : vous vous tourmentez pour chercher ce qu'on trouve partout. Le bonheur.

Y a-t'il de lieu plus embarrassé que

Le barreau, que la place publique ?
On y pourroit vivre tranquillement
s'il étoit nécessaire d'y vivre.

Le commencement de la guérison
de votre ame, est la connoissance de
vos deffauts. Epicure a dit fort sage-
ment, que celui qui ne s'aperçoit pas
qu'il pêche, ne se corrigera jamais.

Il faut donc nous voir nous-mêmes
avant que de pouvoir nous reformer.

Il y en a qui se glorifient de leurs
deffauts, s'imaginant que ce sont des
vertus : il n'y a pour eux, ni reme-
de, ni espérance de guérison.

Ainsi examinez-vous ; faites vis-à-
vis de vous l'office d'accusateur, d'A-
vocat, de Médiateur & même de Juge.

ÉPÎTRE XXIX.

VOUS me demandez des nouvel-
les de Marcellin notre ami : vous vou-
lez savoir ce qu'il fait : il vient peu-
me voir ; j'en fais la raison : il n'aime
pas qu'on le prêche : il ne devrait
pourtant pas craindre celà de moi :
je n'aime à parler qu'à ceux qui veu-
lent bien m'entendre.

J'ai envie cependant de le risquer pour l'intérêt que je prends à lui. J'offrirai lui découvrir ses deffauts. Il fera comme à son ordinaire : il tournera tout en plaisanteries ; il commencera par rire de lui-même, & rira ensuite de nous : il parcourra toutes nos sectes, me mettra devant les yeux les deffauts & même les vices de bien des Philosophes. Je me suis bien résolu de soutenir le choc. S'il veut rire encore, je pourrai bien le réduire à pleurer ; s'il continue à rire, du moins je me consolerais, en voyant un homme qui suporte gaiement sa maladie.

Je ne me suis jamais fait un honneur de plaire à la multitude : ce que je fais, le peuple ne l'approuve pas : & ce que le peuple approuve, je ne me soucie pas de le savoir ; car peut-on lui plaire quand on ne recherche que la vertu ? Pour obtenir sa faveur il faut employer mille artifices, il faut se rendre semblable à lui. Il ne vous donnera pas son suffrage s'il ne vous connoît pas.

Je recherche bien plutôt ce que vous êtes vis-à-vis de vous-même, que ce que vous paroissez vis-à-vis des autres.

A quoi vous servira donc la philosophie ? A chercher à vous plaire , plutôt qu'à plaire à la multitude , à peser les jugements & non à les compter , à vivre sans craindre les hommes.

Mais si j'entends les applaudissements du public , si je vois que les enfants , les femmes , toute la ville vous prodiguent les louanges ; je ne pourrai qu'avoir pitié de vous , sachant bien par quelles intrigues vous êtes parvenu à gagner leur faveur.

É P I T R E XXX.

MON cher Lucilius , c'est une grande affaire , & qui demande une longue étude , d'apprendre à sortir tranquillement de la vie , quand l'instant fatal & inévitable arrivera.

Celui qui ne veut pas mourir n'a pas voulu vivre ; car la vie n'a été donnée qu'à condition de mourir. Puisqu'on court à la mort à chaque instant , il est insensé de la craindre. On doit attendre ce qui est certain , on ne doit appréhender que ce qui est douteux.

D v

La premiere regle de l'équité est l'égalité. Pourquoi me plaindrai-je d'une condition qui est égale pour tous les hommes comme pour moi?

Si l'on y veut bien penser , ce n'est pas la mort que nous redoutons , c'est la pensée de la mort.

Aureste , mon cher Lucilius , pour apprendre à ne la point craindre , pensez-y souvent.

É P I T R E XXXI.

SI vous voulez vivre heureux , priez les Dieux que rien ne vous arrive de ce que le commun des hommes nous desire. Ce qu'ils vous souhaitent n'est pas un bien.

Pour arriver à la vie heureuse il faut savoir ce que c'est que le bien & le mal. Qu'est-ce que le bien ? C'est la connoissance des choses ; qu'est-ce que le mal ? C'est l'ignorance des choses. Le sage qui les connoît , fait ce qu'il faut rejeter ou choisir. C'est le travail qu'on emploie qui nous conduit à savoir ce qui appartient aux hommes & aux Dieux. Comment di-

rez-vous , peut-on parvenir à cela ? Ce n'est point en allant sur les montagnes ou dans les déserts. Le chemin n'est pas difficile , il est même agréable : ce sera la nature qui vous l'enseignera , laissez-vous conduire par elle , vous deviendrez égal à Dieu même.

La richesse ne peut vous rendre pareil à Dieu , car Dieu n'a rien. Vos habits magnifiques ne le feront point , car Dieu est nu : ce ne sera point cette troupe de valets qui vous entourent ou qui portent votre litière. Dieu tout grand , tout-puissant est celui qui porte toutes choses : votre beauté même & vos forces , se faneront , s'afoibliront. Qui sera-ce donc qui vous rendra heureux ? C'est une belle ame qui soit droite , entiere & grande. Vous croirez alors que c'est un Dieu qui est venu demeurer dans un corps humain.

Et cette ame peut habiter dans un afranchi , dans un esclave comme dans un sénateur. On peut monter aux Cieux du lieu le plus bas de la terre.

Levez donc les yeux au Ciel , ren-
Dvj

dez-vous digne de Dieu. Ce ne sera pas avec de l'or & avec de l'argent que vous en viendrez about. Cette matiere ne rendra jamais une image semblable à la Divinité.

Souvenez-vous que les Dieux nous étoient plus propices , lorsque leurs simulacres n'étoient que d'argile.

É P I T R E XXXII.

JE m'adresse à tout le monde pour savoir ce que vous faites & quel est le caractère des personnes avec lesquelles vous vivez le plus familièrement.

Je ne crains pas qu'ils changent le votre , mais j'appréhende qu'ils ne vous détournent : & c'est beaucoup perdre que de perdre du temps , dans une vie aussi courte que la nôtre & que nous rendons encore plus courte par notre légereté.

Nous la déchirons , nous la découpons , pour ainsi dire , par les différentes entreprises que nous commençons & que nous n'achevons pas.

Si vous saviez , mon cher Lucilius , que c'est une belle chose d'employer

sa vie , de la rendre complete , même avant que la mort arrive.

Quand pourrai-je apprendre que vous êtes intimement persuadé , que le temps ne vous appartient point , que vous en jouissez , satisfait du passé , & sans inquiétude pour l'avenir !

É P I T R E XXXIII.

VOUS m'avez demandé plusieurs fois de vous donner des extraits de nos Philosophes , & de vous marquer qu'une telle sentence est de Zénon , de Cleanthes , de Chrisippe.

N'esperez point connoître par ce moyen l'esprit de ces grands hommes. Il faut les lire en entier , les examiner , s'en nourrir.

Il est bon de donner à des enfants des sentences courtes , & en vers à apprendre par cœur : leur âge n'en peut supporter d'avantage ; mais convient-il à un homme fait , de vouloir se parer de fleurs , & de ne songer qu'à orner sa mémoire : & n'est-il pas honteux à celui qui approche de la vieillesse de ne fonder sa science que sur des gloses & des extraits ?

Autre chose est de se ressouvenir ;
autre chose est de savoir.

Se ressouvenir , est garder dans la
mémoire ce qu'on y a mis.

Savoir , est se rendre propre ce
qu'on a lu , en faire son profit.

Il ne s'agit pas de dire , Zénon a
dit telle chose , Cléanthes à avancé
telle proposition. Osez vous mettre à
côté du Philosophe dont vous lisez
les ouvrages.

Ceux qui ne se fient jamais à eux-
mêmes , qui suivent en esclaves les
Anciens , ne trouveront jamais rien ,
s'ils se contentent de ce que les autres
ont trouvé.

Ce que j'avance ici ne m'empêche
pas de suivre les traces des grands
hommes qui m'ont précédé ; mais si ,
en chemin , je trouve une route plus
courte & plus aisée , je la prendrai.

Ceux qui sont venus avant nous ,
ne sont pas nos maîtres , ils ne sont
que nos guides. La voie qui mène à
la vérité est ouverte à tout le monde :
nous ne sommes pas assurez que nous
y soyons , & nous laissons encore
bien de l'ouvrage à nos neveux , avant
qu'ils puissent parvenir à la connoître
entièrement.

É P I T R E XXXVI.

CETTE idée de la mort vous effraye ; vous souhaiteriez de vivre toujours. Pour vous rassurer , jetez les yeux sur toute la nature ; rien n'est détruit de ce qu'elle a produit , tout cesse d'être ce qu'il étoit ; mais n'est point anéanti.

La mort que nous craignons tant , ne nous ôte point la vie , elle ne fait que l'interrompre. Il viendra un temps où nous reparaîtrons à la lumière.

Voyez toutes les choses que vous croyez finir ; elle ne font que changer : c'est une vicissitude perpétuelle de départ & de retour. L'été se passe : une autre année le ramènera. La nuit couvre le soleil , un nouveau jour nous le rendra.

Pour finir , voyez les enfants & les foux , ils ne craignent point la mort. Il est honteux que la raison ne puisse faire sur nous ce que fait la folie.

É P I T R E XXXIX.

JE vous enverrai un abrégé des livres que vous m'avez demandez ; mais faites bien réflexion que l'ouvrage entier vous apporteroit plus de profit que l'extrait. L'un est plus nécessaire pour ceux qui veulent s'instruire : l'autre est utile à ceux qui savent déjà. L'un enseigne , l'autre ne fait que rappeler.

Quoi-qu'il en soit , jetez d'abord les yeux sur le catalogue de tous les Philosophes. Cette seule vue vousveillera. Vous connoîtrez combien de grands hommes ont travaillé pour vous , & vous desirerez ardemment d'être admis dans leur société.

Car une ame généreuse a cela de bon , qu'elle se sent animée , lorsqu'on lui présente ce qui est honnête ; & il est heureux , quand les efforts qu'elle fait le portent du côté de ce qui est meilleur.

Il est d'un bon esprit de mépriser ce qui n'est que grand , trop d'excès lui déplaît ; le médiocre lui convient mieux.

L'utilité doit-être la mesure du nécessaire. Tout ce qui est superflu ne peut que nuire ; trop d'abondance étouffe le grain. Les branches d'un arbre se rompent , lorsqu'il porte trop de fruit.

Il en est de même de certains esprits , leur fécondité les acable : ils font tort aux autres, ils se font tort à eux-mêmes.

A quoi nous conduit le superflu ? il passe chez nous en habitude : nous parvenons à ce point de misère, que ce qui étoit d'abord inutile est devenu nécessité. On ne jouit pas du fruit de ses fantaisies , on est esclave.

Le dernier degré des malheurs est de s'y plaire : & il n'y a plus de remède , lorsque ce qui étoit vicieux dans son origine a passé dans l'usage & dans les mœurs.



É P I T R E XL.

IL ne peut jamais y avoir d'ordre dans tout ce qu'on fait avec précipitation.

Cette abondance , cette rapidité dans le discours est plus propre à surprendre des juges , qu'à instruire & à traiter des matieres sérieuses.

Il ne faut pas fatiguer l'oreille par trop de lenteur , ni l'étourdir par trop de vitesse. L'une endort l'auditeur , l'autre lui fait perdre toute son attention.

J'aimerois cependant encore mieux celui qui me fait attendre , que celui qui marche plus vite que moi.

Pour vous acoutumer à parler , il faut vous exercer tous les jours : penser d'abord , ensuite exprimer tout haut ce que vous avez pensé ; mais si les paroles arrivent trop aisément , il faut les régler.

Car de même qu'une démarche modeste & honnête convient à un homme sage ; de même , une parole posée & sans présomption convient à l'orateur.

En général , je vous conseillerois de parler un peu lentement.

É P I T R E X L I .

JE ne puis que vous louer , mon cher Lucilius , si vous continuez à faire vos efforts pour acquérir un bon esprit. Il y auroit de la folie de se contenter de souhaiter une chose où l'on peut parvenir soi-même.

Dieu est près de nous , il est avec nous , il est même au-dedans de nous. Il observe nos bonnes & nos mauvaises actions , il nous sert de gardien ; il nous traitera comme nous l'aurons traité.

Il n'y a point d'homme de bien qui ne soit accompagné de la Divinité.

Nous ne pouvons nous mettre au-dessus des caprices de la fortune , si Dieu ne nous aide pas. Tout nous prouve son existence : si nous sommes dans une forêt épaisse , l'ombre des arbres qui nous cache la vue du Ciel , nous transporte dans un étonnement , dans une admiration qui nous rappelle à cet Être suprême.

Si je me trouve dans une caverne profonde , ouvrage de la nature , où la main des hommes n'a point travaillé & dont la voûte soutient une haute montagne , je me sens saisi d'un respect religieux.

D'un autre côté , si je vois un homme intrépide au milieu des dangers , maître de ses passions , heureux dans l'adversité , tranquille dans la tempête , voyant le reste des hommes infiniment au-dessous de lui , & les Dieux , comme s'il étoit leur égal : ne respecterai-je pas un tel homme , ne dirai-je pas , une force supérieure , un esprit divin est entré dans le corps de ce mortel ?

De-même que les rayons du soleil qui frappent la terre , qui l'échauffent , sans se détacher du lieu d'où ils partent , de-même , l'esprit qui habite en nous tient toujours à son origine , & ne s'attache à l'homme que pour le ranimer & lui servir de guide. . . .

On ne doit se glorifier que de ce qui est à soi ; on loue une vigne lorsqu'elle est fertile. Il faut de-même , louer un homme sur ce qui lui est propre.

Vous avez une famille nombreuse ; aimable , une maison magnifique ; vos terres rapportent un revenu immense ; vous avez placé une partie de vos biens à intérêt ; mais rien de toutes ces choses là n'est dans vous , elles sont autour de vous ; vous n'avez de louable que ce qu'on ne peut vous ôter , ni vous donner.

Vous me demanderez fans doute , quel est donc le propre de l'homme ? L'esprit & la raison qui le conduit.

L'homme est un animal raisonnable ; il remplit son état s'il fait pour-quoi il est né , & s'il a la force de le suivre.

Et qu'est-ce encore que la raison exige de lui ? La chose du monde la plus facile , de vivre selon les loix de la nature : elle n'est devenue difficile que par la sottise des hommes. Nous nous précipitons les uns les autres , au milieu de tous les vices. Et comment éviter le danger , quand personne ne nous retient , quand tout le monde nous entraîne ?



É P I T R E XLII.

CET homme affirme & veut persuader qu'il est honnête-homme. On ne le devient pas tout d'un coup & l'on ne fait pas assez distinguer quel est l'honnête-homme.

Celui qui s'en fait gloire en est encore loin : & s'il savoit ce que c'est , peut-être auroit-il l'humilité de désespérer de le devenir jamais.

Il croit que c'est assez de mal penser des méchants ; mais les méchants en font autant de ceux qui leur ressemblent.

Il déclame contre les nouveaux riches qui usent mal de leur fortune. Il feroit de même s'il étoit à leur place.

Il y a bien des vices qui n'éclatent point , parce qu'on n'est pas en état de s'y livrer.

La cruauté , l'ambition , la débauche n'attendent souvent que l'occasion , & le pouvoir de se montrer. .

.....
Il y des choses superflues , il y en a qui ne paroissent pas de grande con-

féquence : nous n'examinons pas assez :

Il y en a où nous croyons ne rien mettre du nôtre & qui nous coutent cependant bien cher.

Notre aveuglement est au point que nous croyons n'acheter que ce qui est à prix d'argent & que nous comptons pour rien de nous employer, j'ose dire de nous vendre nous-mêmes pour obtenir ce que nous désirons.

Nous ne voudrions pas donner notre maison, nos terres en échange d'un poste auquel nous aspirons, & nous ne craignons pas de l'acheter au prix de notre temps, de notre liberté, de notre honneur, & des embarras sans nombre qui en sont une suite nécessaire.

L'homme se regarde donc comme une marchandise bien vile & bien basse.



É P I T R E XLIII.

V O U S êtes étonné de ce que je fais de vous : vous me demandez qui vous l'a dit : je vous réponds, la voix publique. Je le vois , cette publicité vous fâche ; vous croiriez être plus heureux de pouvoir être renfermé assez, pour être ignoré de tout le monde.

Vous serez bien plus heureux lorsque toutes vos actions pourront être également faites en public & en particulier.

Les murailles de nos maisons sont pour nous mettre à couvert & non pour nous cacher.

Ne vous y trompez pas , on se renferme souvent , moins pour être plus en sûreté que pour pécher plus librement.

Je ne vais vous dire qu'un mot pour vous faire juger de nos mœurs en général. A peine dans cette grande ville pourrez-vous trouver un seul homme qui ose laisser les portes & les fenêtres de sa maison ouvertes dans tous les instants de la journée.

C'est

C'est notre conscience encore plus, que notre orgueil qui a imaginé les portiers.

C'est la façon dont nous vivons, qui nous fait toujours craindre d'être pris sur le fait.

Que sert de se cacher, d'éviter les yeux & les oreilles du public. La bonne conscience appelle tout le monde. La mauvaise est inquiète, même dans la solitude.

Si ce que vous faites est honnête, que tout le monde le sache : s'il ne l'est pas, que vous servira de n'avoir été vu de personne. Ne le savez vous pas ? Vous êtes bien à plaindre, si vous êtes parvenu à mépriser un pareil témoin.



É P I T R E XLIV.

V O U S vous montrez bien foible & bien petit à mes yeux ; lorsque vous reprochez à la nature & à la fortune d'avoir été si peu libérales à votre égard : vous qui vous sentiez capable de vous élever au-dessus des autres , & de parvenir aux postes les plus éclatants.

Si la Philosophie a quelque chose de bon , c'est en ce qu'elle fait peu de cas de la noblesse & des généalogies.

Remontons à notre premier origine , nous venons tous des Dieux.

Vous n'êtes que chevalier romain ; tout le monde ne peut être admis dans le Senat ; mais tout le monde peut avoir un bon esprit. C'est de ce côté là qu'il faut chercher sa noblesse. La Philosophie est ouverte à tout le monde ; elle ne rejette personne , elle ne fait acception de personne.

Socrates n'étoit point patricien. Cleanthes tiroit de l'eau d'un puits , & se l'ouoit pour arroser des jardins. La Philosophie n'a point reçu Platon ,

parce qu'il étoit noble ; mais c'est elle qui l'a rendu noble.

Pourquoi désespérez-vous de devenir semblable à ces grands hommes ? Si vous vous en rendez digne , ce seront là vos ancêtres.

Commencez d'abord par vous mettre dans l'esprit que personne n'est plus noble que vous. Cette noblesse que vous estimez tant , se perd & s'éteint dans l'obscurité des temps.

Platon a dit qu'il n'y a point de roi qui ne soit descendu d'esclaves , ni d'esclave qui n'ait eu des rois parmi ses ayeux. Tout a été bouleversé , soit par la suite des temps , soit par les caprices de la fortune.

Quel est donc l'homme qui est véritablement noble ? C'est celui que la nature a favorisé assez heureusement pour être en état de se tourner du côté de la vertu. Il faut s'en tenir là. Si vous voulez remonter à l'antiquité, vous vous perdez dans ce qui n'existeroit pas.

Depuis le commencement du monde jusqu'à notre siècle , je ne vois qu'une suite , qu'un enchaînement de haut , de bas , d'éclatant , de vil.

Une galerie d'images enfumées & presque effacées , ne fait point notre noblesse. Tout ce qui étoit avant nous n'est point nous. Il ne faut point examiner d'où nous venons ; mais le chemin que nous prenons.

C'est donc l'ame qui fait notre noblesse : dans quelque état que nous soyons nés , elle peut nous élever au-dessus de la fortune.

Ce qui peut rendre notre vie heureuse est naturellement bon , car le bon ne peut dégénérer en mal.

Pourquoi donc s'égare-t'on si souvent dans le courant de la vie ? Tout le monde veut être heureux , on en a les moyens , on ne s'en sert pas , on les évite,

Car au lieu que le but , la fin principale d'une vie heureuse , est une sécurité parfaite , une confiance qui nous élève au-dessus des accidents : on rassemble mille prétextes d'inquiétudes , & l'on porte , ou plutôt l'on traîne son fardeau dans le chemin tortueux d'une vie pleine de traverses , & de dangers. Plus on se travaille , plus on s'empêtre,

ÉPI TRE XLV.

ON a imaginé de nos jours une subtilité dans tous les mots ; on met de l'ambiguïté , du raffinement par tout. On croit par là , exercer l'esprit. Nous faisons des nœuds pour avoir l'honneur de les dénouer. Il faut perpétuellement employer notre esprit , pour trouver le vrai sens de ce qu'on nous dit. Nous avons donc bien du temps à perdre ?

Que m'importe qu'il y ait des mots qui paroissent synonymes : ils n'embarraissent que ceux qui cherchent à disputer.

Celui à qui on demande s'il a des cornes à la tête , est-il assez sot d'y porter la main pour s'assurer de la vérité du fait ? Assez bête pour ne pas savoir qu'il n'en a point , & pour se laisser surprendre aux sophismes de ceux qui voudront lui persuader le contraire.

Ces sortes de finesse , il est vrai , ne nuisent point à l'ignorant , mais ne servent de rien à celui qui est savant.

Au reste , si vous voulez développer l'ambiguïté des mots , voici surquoi vous devez travailler.

Faites-nous connoître que celui qui est riche & que le peuple traite du nom d'heureux , ne l'est point : mais bien celui dont l'esprit excellent se porte aux grandes choses , qui ne voit personne avec qui il voudroit changer sa façon d'être , & de penser , qui n'estime dans l'homme , que l'homme même , qui ne connoît pour précepteur que la nature , qui se conduit suivant ses loix , à qui une puissance supérieure ne peut ôter ses véritables biens , qui sait mettre à profit le malheur même.

Mais cet homme intrépide , inébranlable , qu'une force étrangère peut mettre en mouvement , mais n'est pas capable de troubler , cet homme que les coups de la fortune peuvent frapper , mais ne blessent jamais , où est-il ? Il est bien rare de le trouver.



É P I T R E XLVII.

J'Ai appris avec plaisir que vous vivez familièrement avec vos domestiques : cela marque votre prudence & même les connoissances que vous avez acquises.

Ils sont vos serviteurs, mais en même-temps ils sont hommes. Ils sont vos serviteurs, mais vous habitez tous ensemble dans la même maison. Ils sont vos serviteurs, hé bien, ce sont des amis d'un ordre inférieur.

Aussi je me ris de ceux qui se croiroient déshonorer de manger avec leurs valets.

D'où peut venir cette idée ? Sinon d'un usage inventé par la vanité & par l'orgueil.

On se croit fort honoré d'être couché à table, pendant qu'on est entouré d'un nombre infini de domestiques qui sont debout derrière nous.

Pendant ce temps, le maître mange avec excès : son estomach reçoit plus qu'il ne peut contenir, & il donne plus de peine & de fatigue à la digestion

qu'il n'en avoit eu à assouvir sa gourmandise. Les malheureux valets alors n'osent remuer les lèvres; ils en seroient punis : une toux , un éternuement , un simple hoquet devient un crime : ils sont réduits au silence le plus respectueux.

Qu'arrive-t'il de là ? Il ne leur a pas été permis de parler devant leur maître : lorsqu'ils ne sont plus près de lui , ils rachètent leur silence forcé , en répandant au-dehors ce qu'ils ont vu & ce qu'ils ont entendu. De là cet ancien proverbe , *autant de valets autant d'ennemis*. Ils n'étoient pas nos ennemis , mais c'est nous qui les avons rendus tels.

Je passe toutes les façons cruelles & indignes dont souvent nous les traitons en les surchargeant de travaux , pendant que nous ménageons les bêtes qui nous servent. Je viens à ceux qui sont derrière nous lorsque nous sommes couchés autour de la table ; l'un est réduit à tout ce qu'il y a de plus vil & de plus désagréable (1). Cet autre

(1) *Alius sputa detergit , alius reliquias temulentorum subditus colligit.*

à pour emploi de couper délicatement les viandes. Ajoutez à cela l'emploi du cuisinier qui n'a d'autre soin que de consulter perpétuellement le goût du maître, & de rapeller son apétit usé, par quelque ragoût nouveau.

C'est avec ces sortes de gens qu'un pareil maître auroit honte de se trouver à la même table.

Songez donc que cet homme que vous appelez votre valet, est venu sur la terre par les mêmes moyens que vous, qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit & qu'il mourra comme vous.

Il y a un côté d'où vous pourriez le regarder aussi libre qu'il pourroit vous regarder esclave.

Souvenez-vous de ce qui arriva du temps de Marius. Les Sénateurs, les gens de la première qualité de Rome, pros crits, poursuivis, obligez de se cacher, étoient réduits à garder les troupeaux ou à servir de portiers.

Méprisez maintenant un homme dans l'état duquel vous pouvez retomber un jour.

Voici le résultat de mes conseils : vivez avec un inférieur comme vous

voudriez qu'un supérieur vécût avec vous. Toutes les fois que vous vous rappellerez l'autorité dont vous pouvez user vis-à-vis d'un esclave, rappelez-vous aussi celle qu'on pourroit employer contre vous.

Vous m'allez dire, moi je n'ai point de maître : à la bonne heure ; mais vous en aurez peut être un jour. Avez-vous oublié à quel âge la malheureuse Hécube commença à servir, à quel âge Crœsus, la mère de Darius, Platon, Diogenes perdirent leur liberté?

Montrez donc de la douceur à vos domestiques, faites en vos compagnons, conversez avec eux, consultez les mêmes quelquefois.

Nos anciens ont institué sagement un temps de fête, où non-seulement les maîtres mangent avec leurs esclaves, mais où les esclaves même deviennent les maîtres. (1).

Pour moi, je ne me fais point de façon d'admettre à ma table mes domestiques comme je fais mes enfants.

Vous vous trompez si vous croyez que je ferai un choix, & qu'à cause de la bassesse & de la malpropreté de leur office, je ne recevrai, ni mon

(1) Les Saturnales

vacher, ni mon mulletier. Ce n'est pas leur service que je considère, ce sont leurs mœurs.

Chacun est le maître de se donner des mœurs : c'est le hazard qui distribue les emplois.

Il y a des gens qui mangent avec vous, parce qu'ils en sont dignes : admettez-en d'autres, afin qu'ils le deviennent.

S'il y a quelque chose de bas & de servile dans leur conversation ; elle s'épurera en votre compagnie. Tentez, faites-en l'expérience.

Une matière excellente ne sera point connue tant qu'un habile ouvrier ne la mettra point en œuvre.

Vous croyez, qu'on ne trouve des amis que parmi les égaux, dans le sénat, dans la noblesse, vous pouvez en acquérir dans votre propre maison.

De-même que celui là seroit un imbécile, qui ayant à acheter un cheval, ne regarderoit qu'à son mors & à sa housse : de même aussi celui qui jugeroit d'un homme par son habit & par son état.

Cet homme est esclave, son ame est peut-être libre.

Il est esclave ; cette condition ne lui doit point nuire. Qui est-ce qui ne l'est pas ? L'un est esclave de ses fantaisies , l'autre de son avarice , un autre de son ambition. Tous le sont de la crainte.

Je nommerois bien des personnages consulaires qui sont esclaves de leurs valets , des gens riches qui le sont de leur servante , des jeunes gens des premières maisons de Rome qui sont la cour à des comédiens.

Il n'y a point d'esclavage plus bas & plus honteux que celui qui est volontaire.

Pour revenir à mon sujet , faites-vous aimer , ne vous faites point craindre.

É P I T R E XLVIII.

L'AMITIÉ produit une véritable communauté entre les hommes. Le bonheur ou le malheur ne s'étend pas sur un seul , il se répand sur deux amis.

On ne peut jamais vivre heureux quand on ne regarde que soi , quand on rapporte tout à soi. Il faut vivre

pour les autres, si vous voulez vivre pour vous-même : c'est un contrat sacré qui doit être observé entre tous les hommes & qui réunit tout le genre humain.

N^o. Cette Epître est partagée en deux dans quelques éditions & ce qui suit fait la quarante-neuvième.

Le mot, rat, n'a qu'une syllabe, un rat a mangé mon fromage, donc une syllabe a mangé mon fromage.

Ayez que voilà un beau raisonnement : comment s'en tirer ? Répondons-y sur le même ton, & soyons un moment fou comme les autres.

Le mot rat est d'une syllabe, une syllabe n'a pu manger mon fromage, donc un rat n'a pu manger mon fromage.

Qui croiroit qu'il y a des imbécilles qui s'occupent sérieusement à de pareilles inepties ?

Aulieu de cela, voulez-vous savoir ce que vous dit la philosophie ?

Voici un homme qui est prêt à mourir ; en voici un autre acablé par

l'indigence. Celui-ci est tourmenté par ses propres richesses.

Celui-là, par la jalousie de celles des autres.

Celui-ci s'est attiré la haine des hommes.

Cet autre, le courroux des Dieux.

Et pendant que tous ces différents spectacles sont autour de vous, vous me proposez de m'amuser à des fadaïses.

Il n'est pas temps de s'arrêter ; songeons à secourir les misérables ; c'est par ce chemin qu'on peut monter au Ciel, & non par les vaines disputes des grammairiens. C'est pour cela que nous sommes venus au monde ; c'est à cela que nous sommes appelés.

Croyez-moi, mon cher Lucilius, quand vous seriez sûr de vivre encore long-temps, ne perdez point vos jours en inutilités. Ménagez-les : vous verrez qu'il ne vous en reste pas encore assez, pour fournir à tout ce qui vous est nécessaire ; songez qu'elle folie il y a d'apprendre des choses vaines, pendant le peu de temps dont on est le maître.

É P I T R E XLIX.

LA vitesse du temps est étonnante : il n'y a que ceux qui y réfléchissent qui puissent s'en apercevoir.

Son passage est si prompt & si imperceptible, qu'il trompe ceux qui ne songent qu'au présent.

Le temps que nous vivons n'est qu'un point & moins qu'un point ; mais la nature sage a divisé ce très-petit espace, de façon que nous l'imaginons plus grand qu'il n'est. Nous comptons l'enfance, la première jeunesse, l'adolescence ; la quatrième partie comprend ce dépérissement imperceptible qui va de l'adolescence à la vieillesse. Et enfin vient la vieillesse que nous songeons encore à diviser.

Le temps ne me paroïsoit pas courir avec tant de vitesse lorsque j'étois jeune. Sa fuite précipitée m'étonne maintenant ; soit que j'examine chaque ligne qui le compose au-delà de laquelle je passe si rapidement, soit que j'aye commencé à faire des réflexions & à m'apercevoir de la perte

que j'ai faite : alors je ne puis que me révolter contre ceux qui pour des inutilitez veulent encore m'enlever ce peu qui me reste & qui m'est si nécessaire.

Cicéron disoit que quand il vivroit le double du temps ordinaire , il n'en auroit pas encore assez pour lire tous les Poètes & tous les Dialecticiens.

Ces sortes d'Ecrivains me paroissent bien insensés , ils se sont donné bien de la peine pour s'amuser tristement , & ils croient sérieusement avoir fait quelque chose.

Je ne dis pas qu'il faille les rejeter entièrement , ne les point lire du tout. On peut les saluer en passant , en lire assez pour les connoître : car en ne les lisant point du tout , nous pourrions nous imaginer qu'il y a chez eux quelque chose de bien secret , de bien grand & de bien utile.

Pourquoi se consumer sur des questions qu'on devroit mépriser , & qui ne serviroient à rien , quand même on viendroit à les résoudre ?

Je n'ai pas le temps de chercher des mots à double entente pour montrer plus de finesse , j'ai à m'occuper

d'affaires bien plus sérieuses. La mort me poursuit, la vie s'enfuit ; c'est sur cela que je demande des leçons : enseignés-moi à ne point fuir la mort, à faire en sorte que ma vie ne s'écoule pas si vite.

Rafermissez mon courage, pour que je vienne à bout des choses les plus difficiles, pour que je suporte ce qui est inévitable.

Faites moi sentir que le bonheur de la vie ne consiste pas dans sa longue durée, mais dans l'usage qu'on en fait : & que parmi ceux qui ont compté bien des années, il y en a beaucoup qui n'ont pas joui un moment de la vie.

La nature ne nous a acordé qu'une raison imparfaite, mais elle nous a créés dociles ; & nous pouvons la rendre plus parfaite.

Que nos disputes roulent sur la justice, sur l'amour des Dieux, sur la charité réciproque, sur la tempérance, & sur la pudeur qui a deux parties, l'un par rapport à nous, l'autre par rapport au prochain.

É P I T R E L.

PERSONNE ne croit être avare ; personne ne croit être ambitieux : un aveugle demande un conducteur , & nous errons sans guide.

Nous nous disons , je ne suis point ambitieux ; mais dans une ville comme Rome , on ne peut vivre sans chercher à s'avancer. Je ne suis point somptueux , mais il faut faire beaucoup de dépense malgré soi. Mon vice n'est point la colere , mais je suis jeune : à mon âge le sang bout encore dans les veines.

Pourquoi voulons-nous nous tromper ? Notre mal est au-dedans de nous. Nous avons d'autant plus de peine à en guérir que nous ne savons pas que nous sommes malades ; ainsi nous n'avons point recouru au médecin , qui auroit eu bien moins de peine , s'il avoit pu nous traiter dès les commencements.

Cela ne doit pas vous empêcher , mon cher Lucilius , de compter sur vos propres forces , & d'espérer en-

core quelque chose de vous-même.

Il est vrai que ce qui est mauvais en nous, se fait connoître bien plutôt que ce qui est bon ; cependant on a entrepris de bonne heure à nous parler de la vertu & à nous engager à fuir le vice. Nous devons nous tourner d'autant plus volontiers de ce premier parti, que lorsqu'une fois nous nous sommes livrés à la vertu, elle ne nous abandonne jamais, elle est selon les loix de la nature & le vice leur est toujours opposé.

Mais comme il est aisé de conserver les vertus qui se font une fois emparé de nous, il est aussi bien difficile d'arriver jusqu'à elles, parce qu'un esprit foible & malade redoute toujours ce qu'il ne connoît pas.

Il faut donc le forcer à souhaiter sa guérison. Bientôt le remède ne paroîtra plus amer, il plaira, dès qu'on se sentira soulagé.

Il en est de même de ceux que les médecins nous donnent pour le corps, & de ceux que la Philosophie nous propose pour l'esprit.

É P I T R E L I.

V O U S me demandez si , pour sa demeure on peut faire choix d'un climat plutôt que d'un autre ; & s'il y en a qui doivent être rejettez ?

Ecoutez ; de-même qu'un sage se donne un habit de la couleur qui lui convient , mais ne le prend point plus magnifique que son état ne le demande : de même aussi il y a telle demeure qu'un sage évitera , parce que les vices & le mépris des bonnes mœurs y ont pris le dessus.

Je ne vous conseille point d'aller à Canope , ville d'Egypte : il est vrai qu'aucun habitant ne vous empêchera d'y vivre en honnête-homme ; mais l'air en est mal sain. Je ne vous conseille pas non plus de vous retirer à Bayes , qui est le rendez-vous de tous les vices : comme si la licence devoit avoir un domicile privilégié ; c'est là où elle se déploie. Il ne s'agit pas que l'air en soit bon , que les bains y soient utiles pour la santé du corps , il faut que le lieu le soit aussi pour les mœurs.

Mais là , vous ne voyez que des ivrognes le long des bords de la mer , des matelots qui passent la nuit à table , des instruments de toutes sortes , des chanteurs , des chanteuses , & tout ce que se permet la débauche , qui non-seulement y est publique , mais semble y être autorisée.

Il faut fuir au loin tout ce qui peut irriter nos passions , affermir notre ame , l'arracher aux attrait de la volupté.

Les vins d'Italie , amolirent Annibal : & ce que les neiges & les glaces des Alpes n'avoient pu faire fut ce courage féroce , les délices de Capoue en vinrent à bout : il fut victorieux par les armes , il fut vaincu par les vices.

Nous autres il nous faut combattre perpétuellement : sans cesse il nous faut songer à chasser ces voluptez qui ont amolli de si grands courages. Ne laissons point perdre la force à notre ame ; si elle succomboit sous le joug des passions , nous succomberions bientôt sous le poids de la douleur , du travail , de l'indigence : nous ne se-

rions plus les maîtres de notre colere ,
de notre ambition.

On ne peut trop s'élever contre les vices qu'il faut poursuivre sans mesure & sans fin ; car eux-mêmes n'ont ni fin ni mesure.

Regardez donc les voluptez comme vos plus grands ennemis , & comme ces voleurs d'Egypte qui ne vous embrassent que pour vous étrangler.

É P I T R E LII.

QUI est-ce donc , mon cher Lucilius , qui nous entraîne d'un côté , pendant que nous voudrions aller de l'autre ? Qui est-ce qui nous retient lorsque nous voudrions nous débarrasser ?

Qui est-ce donc qui combat perpétuellement contre notre esprit , & qui nous empêche d'exécuter ce que nous voudrions faire ? Nous sommes toujours incertains sur le parti que nous avons à prendre : nous ne voulons jamais avec une liberté entière : & si nous voulons quelque

chose, nous ne le voulons pas longtemps.

Il y a de la folie, me direz-vous, à ne se fixer à rien, à se déplaire de ce qui avoit plu au paravant. Comment guérir de cette maladie? Comment sortir de ce labyrinthe? Personne n'est en état de le faire soi-même. Il faut donc, quelqu'un qui nous aide, qui nous prête la main.

Epicure fait deux classes de ceux qui ont connu la vérité. La première de ceux qui y sont arrivez seuls, par leur courage & par la force de leur esprit: la seconde de ceux qui n'auroient pu y parvenir, si on ne leur avoit pas tracé le chemin, & qui ont été en état de le suivre.

Je ne me flatte point d'avoir été de cette première classe, & me trouve fort heureux si je puis être de la seconde.

Il ne faut point mépriser celui qui a besoin du secours d'un sage & qui le recherche. C'est déjà beaucoup que de vouloir.

J'ajouterois une troisième classe, de ceux qu'il faut pousser, presser, qui ont besoin, non d'un guide, mais

d'un précepteur, d'un maître rigide & sévère.

Les esprits supérieurs sont plus heureux : ils ont eu moins de peine ; mais j'accorderois plus de mérite à ceux qui ont surmonté la foiblesse, & l'indocilité de la nature.

En général notre esprit est dur, & veut être exercé : nous trouvons des obstacles à chaque pas : il faut combattre, il faut implorer le secours de quelqu'un.

A qui m'adresserai-je, direz-vous ? A nos anciens, à ceux qui font profession de la Philosophie. Non-seulement à ceux qui existent, mais ceux qui ont existé avant nous.

Mais dans le choix que vous ferez n'allez pas vous adresser à ces prétendus Philosophes qui parlent beaucoup, ou qui ne vous présentent que des lieux communs : c'est à ceux qui nous instruisent & nous ont instruit par leurs actions plus que par leurs paroles ; qui, quand ils nous ont dit ce qu'il falloit faire, ont prouvé leurs préceptes en les pratiquant eux-mêmes.

Laissons la déclamation & l'artifice à ceux qui veulent plaire au peuple ;
la

la Philosophie est faite pour être sentie , pour être adorée.

Je permettrai cependant quelquefois aux jeunes gens certains mouvements d'impétuosité, lorsqu'ils seront dans le cas d'imposer silence pour se faire entendre ; mais il faut que cette impétuosité soit dans les choses plus que dans les paroles ; car autrement ce seroit prouver qu'on songe à se faire admirer , & qu'on ne cherche point à convaincre.

É P I T R E L I I I.

QU'UNE légère infirmité nous survienne , nous n'y faisons pas attention. Si elle augmente nous sommes obligés d'avouer que nous sommes malades. Il n'en n'est pas de même des maladies de l'ame , plus elles augmentent , moins nous les ressentons.

Faites la comparaison de ce qui arrive à ceux qui dorment d'un sommeil léger : ils ont des songes : ils s'en ressouvient lorsqu'ils sont éveillés ; mais dans un sommeil pesant on n'en a point , l'ame est ensevelie & n'a pas

la force d'user d'aucune de ses facultés.

Pourquoi , de-même qu'on se ressouvient de ses songes , ne reconnoît-on pas ses vices ? C'est qu'on y est plongé profondément. Il faut être éveillé pour raconter ses songes : il faut que l'ame le soit aussi pour reconnoître ses vices.

Reveillons-nous donc , afin que nous puissions nous ressouvenir de nos erreurs & nous en corriger.

Ce sera la Philosophie seule qui chassera ce sommeil pesant. Livrez-vous tout entier à elle ; embrassez-vous l'un l'autre. Il est vrai qu'il vous en coutera quelque peine ; mais si vous étiez malade , n'abandonneriez vous pas toutes vos affaires pour ne songer qu'à vous guérir ?

Eh quoi , vous n'en ferez pas autant pour rendre la santé à votre ame ?

La Philosophie est un Roi : elle est souveraine : elle distribue le temps & ne le reçoit de personne : elle ne veut point être servie , comme on dit , aux heures perdues : elle est maîtresse , elle commande. Je ne me contente pas , dit-elle , du temps que vous croyez

avoir de reste : vous n'aurez que celui que je vous laisserai.

Elevez donc votre ame vers elle. Travaillez de sorte qu'il se trouve une grande distance entre vous & les autres hommes. Alors vous surpasserez tous les mortels : les Dieux vous surpasseront de bien peu.

(1) Voulez-vous savoir quelle différence il y aura entr'eux & vous ? Ils vivront plus long-temps. Mais n'est-ce pas un honneur pour un grand maître , d'avoir achevé son ouvrage en peu de temps ?

L'homme sage brille autant dans le court espace de sa vie , que Dieu dans tout le temps de son éternité. Encore puis-je avancer qu'il y a un côté où l'homme est au-dessus de Dieu. Dieu est sage par le bienfait de la nature ; le sage l'est par le sien propre. Quelle chose plus merveilleuse que d'avoir la fragilité d'un homme & la sécurité d'un Dieu ?

(1) Ces deux passages seroient regardez comme impies dans toute religion quelque mauvaise qu'elle fut , & ils sont trop absurdes , pour avoir besoin de refutation. Mais on y voit jusqu'où le Stoicien pouvoit l'orgueil.

La vertu de la Philosophie est de repousser toutes les forces de la fortune : celle-ci n'a point d'armes qui la puissent entamer.

É P I T R E L I V.

J'AI été malade : je suis guéri. Vous croyez peut-être que j'en suis de meilleure humeur. Si ce n'étoit que la santé que je regardasse, vous auriez raison ; mais je me comparerois alors à un débiteur qui croiroit avoir gain de cause, si on lui acorderoit un délai.

Pour moi dans le fort même de mes douleurs, je m'occupois de pensées gaies & vigoureuses.

Qu'est cela me disois-je ? C'est la mort qui m'éprouve. Eh bien, qu'elle le fasse ; il y a déjà long-temps que je l'ai éprouvée. Eh quand ; me direz-vous ? Avant que je vinsse au monde.

La mort n'est autre chose que la non existence. Comme je n'existois pas avant que de naître, elle fera après moi ce qu'elle étoit avant moi.

Si la mort est un mal, un tourment, il est nécessaire que je l'aye senti,

avant que de paroître à la lumière : or je suis bien sûr de n'avoir ressenti alors aucun mal. Direz-vous qu'une lampe éteinte est différente de ce qu'elle étoit avant qu'on l'allumât ? Notre vie est cette même lampe qu'on a allumée, & qui s'éteindra. Tant qu'elle est allumée nous sommes en mouvement. Avant & après la tranquillité est égale.

Si je ne me trompe, nous sommes bien dans l'erreur, de croire que la mort est seulement la fin de notre vie, puisqu'elle a précédé & qu'elle suivra cette même vie. C'est ainsi que je me prépare pour ne pas trembler au dernier moment (1).

(1) Qui ne croiroit que Sénèque a un sentiment fixe & déterminé sur cette matiere, il est bon de rapprocher un passage que j'ai déjà mis dans ma préface, & nous allons voir tout le contraire.

Dans sa consolation à Marcia, ch. 24. il avoit dit : » l'image, le portrait de votre Fils » n'existe plus : son esprit seul est resté, il » est éternel ; il est dans un état bien meilleur, » dépouillé d'un fardeau étranger. Enfin il est » rendu maintenant tout entier à lui-même.

» Ch. 25. il a laissé la terre, il est enlevé

Quelle vertu y a-t'il à sortir d'un lieu lorsqu'on vous en chasse. Le sage n'est jamais chassé ; parce qu'être chassé, c'est sortir malgré soi : & le sage ne fait rien malgré lui. Il se dé-

» dans les Cieux. Il est uni à la troupe sacrée
 » des Catons, des Scipions, de tous ceux qui
 » ont méprisé la vie, & à qui la mort a rendu
 » le service de les remettre en liberté.

» Il avoit dit, Ch. 23. votre Fils est mort
 » jeune. Le chemin pour aller aux Cieux est
 » bien plus facile aux âmes qui ont quitté de
 » bonne heure le commerce de ce bas monde.
 » Elles sont moins souillées de la lie qui les
 » environnoit : elles revolent plus légèrement
 » aux lieux de leur origine. L'Épître 65 est
 » encore remplie des mêmes sentiments.

Lactance, dans son septième Livre de *beata vita*, avoit bien raison de dire des anciens Philosophes :

» Leurs idées, leurs sentiments ne sont ja-
 » mais les mêmes, ce qui fait qu'ils ne peu-
 » vent sortir du labyrinthe dans lequel ils sont
 » entrés. Ils se sont tous empêtrés dans le
 » même limon, comme dit le Poëte comi-
 » que. La raison seule ne leur suffisant pas
 » pour conclure avec assurance, ils rencon-
 » troient quelquefois la vérité ; mais ils ne
 » pouvoient s'y fixer, ni la prouver, parce
 » qu'elle n'est point dans l'homme, si Dieu
 » ne la lui a montrée lui même.

In varias sibi que sæpe contrarias sententias

robe même aux decrets de la destinée ;
parce qu'il veut ce que le destin a
résolu.

*inciderunt , ex quibus exitum non haberent. Et
in eodem luto , sicut comicus ait , hæsitave-
runt ; scilicet assumptionibus eorum non respon-
dente ratione , cum assumsissent quidem vera ,
sed quæ affirmari , probari que non possent sine
scientia veritatis , quæ non potest esse in ho-
mine ; nisi Deo docente præcepta.*

É P I T R E L V.

J'AI fait un voyage en litiere : il
m'a lassé autant que si je l'avois fait à
pied. C'est une fatigue bien réelle que
d'être porté pendant long-temps :
& je ne fais si elle n'est pas encore
plus grande , parce qu'elle ne répond
pas aux desseins de la nature qui nous
a donné des pieds pour marcher ,
comme elle nous a donné des yeux
pour voir.

Dans la foiblesse où je suis , il m'étoit
pourtant nécessaire de donner du mou-
vement à mon corps & à mon esprit.

C'est ce qui m'a engagé à me faire

porter le long des côtes de la mer ; entre Cumes & la maison de campagne de Servilius. C'est là où s'étoit retiré cet ancien préteur pour se mettre à l'abri des caprices & de la jalousie des Ministres.

Cette retraite le faisoit regarder comme l'homme du monde le plus heureux. On disoit de lui : o Servilius tu es le seul entre les mortels qui ait trouvé le moyen de vivre.

Mais il n'avoit sû que se mettre à couvert : il ignoroit le secret de jouir de la vie. Il y a bien de la différence de la passer dans la tranquillité , ou dans l'indolence & l'inaction.

Le peuple qui ne réfléchit point , regarde un homme ainsi plongé dans l'oïveté comme un homme content & qui ne vit que pour lui-même. Et moi je dis que cette félicité ne peut convenir qu'au sage : il fait vivre pour lui-même, ou plutôt il fait ce que c'est que de vivre.

Car celui qui fuit les hommes & les affaires , que les passions déréglées ont réduit à se reloger , qui comme les animaux des bois se cache par crainte , celui-là ne vit point pour lui , il ne

vit que pour son ventre , pour son sommeil , ou pour quelque chose de plus honteux.

Aureste , quelque agréable que soit cette demeure de Servilius , le lieu le plus délicieux n'est pas celui qui donne le plus de tranquillité : il faut la trouver dans son esprit. J'ai vu des gens tristes dans cet endroit si gai , si agréable : j'en ai vu au milieu d'une solitude qui étoient perpétuellement occupés , & n'avoient pas un instant d'ennui.

Ne vous plaignez pas de ne pouvoir habiter la Campagne où je suis : vous n'y êtes pas : envoyez-y vos pensées ; on peut converser même avec les absents ; entre amis le plaisir de s'écrire est charmant. Et songez combien sont même absents l'un de l'autre ceux qui demeurent dans la même ville. Comptez les nuits , les occupations différentes de chacun , le travail que l'on a à faire en particulier chez soi , le temps que nous employons pour aller prendre l'air à nos maisons près de la ville. Tout cela vaut presque l'éloignement de celui qui voyage.

É P I T R E LVI.

IL faut , me dites-vous , que j'aie une tête de fer , ou que je sois sourd , pour pouvoir me livrer à mes occupations dans une ville qui retentit de bruits , de tumultes , de cris de toutes les façons.

Ce bruit , ce tumulte , ne fait pas plus d'effet sur moi que le feroient les flots de la mer.

J'ai entendu parler d'un peuple habitant les bords du Nil , qui transporta sa demeure au loin , ne pouvant supporter le bruit des cataractes.

Pour moi , quelqu'un qui viendra me parler , me dérangera plus que tout le bruit de la ville , l'un détourne mon esprit , l'autre ne frappe que mes oreilles.

Je me suis acoutumé ; je me suis endurci sur tout cela ; j'ai forcé mon esprit à rester avec lui-même , & à ne point s'évaporer vers tout ce qui est étranger.

Qu'importe que tout soit en mouvement au-dehors , s'il n'y en a point au-dedans chez moi , si la cupidité

l'avarice , la luxure , la crainte , l'ambition ne sont point en guerre l'une contre l'autre dans le fond de mon ame.

Voyez cet homme qui habire une maison spacieuse , il est entouré de valets qui empêchent que le moindre bruit ne parvienne à son appartement. Il se tourne de côté & d'autre ; son sommeil est interrompu , il croit entendre ce qu'il n'entend point : le tumulte est dans son ame : c'est-là qu'il faudroit l'apaiser.

C'est pour éviter tous ces désordres qu'il ne faut point laisser le corps & l'esprit dans l'inertie : le repos même n'est point sans inquiétude. Donnez-vous du mouvement , de l'occupation.

Un général d'armée qui voit ses soldats fougueux , inquiets ou querelleurs , les apaise par des travaux qu'il imagine , ou par quelque expédition nouvelle où il les conduit.



E P I T R E LVII.

JE voulois aller de Bayes à Naples ; comme je redoutois le gros temps qui nous menaçoit , je pris le parti d'aller par terre.

Nous fûmes mouillez & crotez avant que d'ariver à la grotte. Cette prison est bien longue & bien obscure. Ce n'étoient pas seulement les ténèbres de ce passage qui nous incommodoient, la poussiere que nous faisions en marchant , s'élevant comme un tourbillon retomboit sur nous ; enforte qu'en un même jour nous avons été tourmentés par la boue & par la poussiere.

J'ai profité , de cette obscurité : elle m'a fait naître bien des idées. Je ne craignois point , mais je sentoís en moi même une certaine secousse causée par la situation où j'étois dans cette grotte ; je connus qu'il y a des passions naturelles que la raison ne peut vaincre. On voit des hommes courageux , prêts à répandre leur sang , qui ne peuvent voir le sang d'un autre : quelques-uns n'osent regarder

une plaie toute fraîche , d'autres qui ne craignent point la mort ne peuvent voir une épée nue sans frémir. Je fais quelqu'un qui s'est évanoui pour avoir approché de trop près une vieille femme sale & dégoutante.

Je sentis donc , comme je vous disois , non-pas un étonnement , mais un changement dans toute la machine ; mais aussi-tôt que je revis la lumière , une joie soudaine s'empara de moi.

Je me dis alors , combien y a-t'il de choses que nous craignons plus & d'autres que nous craignons moins , quoi que la fin des deux soit la même ?

Quelle différence mettez-vous entre l'écroulement d'une tour ou celui d'une montagne qui écrase une sentinelle ? Il y en a qui craindront plus la chute de la tour , quoique les deux soient également capables de les écraser ; mais alors ce n'est pas l'effet qui nous fait peur , mais la cause qui est plus naturelle dans une tour que dans une montagne.

A ce propos vous allez croire que je veux vous parler de l'opinion des Stoiciens , qui soutiennent que l'ame d'un homme écrasé sous les ruines

d'un bâtiment , ne peut sortir & s'évaporer aussi-tôt , ne pouvant échapper librement. Pour moi je ne suis point de cet avis ; car comme la flâme ne peut être étouffée parce qu'elle s'enfuit & se retire avec ce qui l'a chassée (1) , comme l'air ne peut être séparé d'un coup de fouet , mais se répand tout au tour du fouet , de même l'ame trop subtile & trop déliée pour être retenue & tourmentée par un corps , s'échape à travers tout ce qui l'a presse par le moyen de sa subtilité.

S'il y avoit à disputer ce seroit pour savoir si l'ame est immortelle. Soyez toujours certain que si elle survit au corps , il n'y a aucun moyen qui la puisse faire périr , car l'immortalité n'est sujette à aucune exception.

(1) Je ne fais si on admettra cela :



É P I T R E LVIII.

JE n'ai jamais plus senti la disette de notre langue que je le fais aujourd'hui.

En parlant sur les ouvrages de Platon , mille idées nous sont survenues, nous leur cherchions des noms, une partie nous manquoit , ceux dont nous aurions pû nous servir sont devenus trop vieux , on les a abandonnés. Devions-nous pousser jusques-là notre délicatesse dans l'indigence où nous sommes.

N^a. Il donne ici des exemples de ce qu'il vient de dire , tant par rapport à des mots grecs qu'il ne peut rendre en latin , que par rapport aux mots latins qui ont vieilli : ensuite il continue.

Je ne cherche point par-là à vous faire voir combien les grammairiens m'ont fait perdre de temps ; mais à vous faire remarquer combien de mots dans Ennius & dans Attius sont maintenant rouillés. Dans Virgile , même

que nous feuilletons tout les jours ;
il y en a quelques-uns qui sont déjà
hors d'usage.

.
Personne n'est dans la vieillesse ce
qu'il étoit étant jeune. Personne n'est
aujourd'hui ce qu'il étoit hier.

Nos corps sont emportés avec la
même rapidité que les fleuves. Le nom
du fleuve est toujours le même , l'eau
n'est plus la même.

Tout ce que nous voyons s'échape
avec le temps. Rien de ce que nous
voyons ne demeure , & je change
moi-même pendant que je parle du
changement de toutes choses.

J'admire notre folie de nous atta-
cher à ce corps , de craindre le dépé-
rissent d'une machine qui dépérit,
qui nous abandonne sans cesse. Cha-
que instant qui s'écoule n'est-il pas
une suite de cette mort ? Nous redou-
tons ce dernier moment & nous mou-
rons tous les jours.

J'ai dit de l'homme , qu'il est com-
posé d'une matiere qui passe, qui est
de peu de durée , & sujette à toutes
sortes d'accidents. Il en est de même
du monde en général. Il est éternel.

mais la matiere change & n'est jamais la même ; car quoiqu'il ait en lui tout ce qu'il a jamais eu , il l'a d'une autre façon , changeant toujours de forme.

Il n'y a donc rien de stable , rien de solide , & cependant nous étendons nos desirs , comme si nous devions toujours exister de la même façon.

Platon nous dit avec raison , que tout ce qui ne flatte que nos sens n'est point un vrai bien , qu'il n'est qu'imaginaire , n'a que les dehors du bonheur , qu'il n'est point stable : que nous devons donc porter nos idées vers ce qui est éternel.

Alors notre ame transportée dans les cieux regardera d'un œil tranquile & indifférent , tous les changements de ce bas monde , toutes les différentes formes de l'univers ; & Dieu présidant sur tout , qui n'ayant pu donner l'immortalité aux Etres provenus de la matiere , les maintient du moins pour un temps par sa providence.

Et nous avons nous mêmes le pouvoir de prolonger ce temps , si nous savons gouverner nos passions.

Platon étoit né avec un tempérament vigoureux : les voyages & les chagrins l'avoient afoibli. L'œconomie & la tempérance lui rendirent sa santé, il parvint à la vieillesse.

Je ne pense pas qu'elle soit à souhaiter : on ne doit pas non-plus refuser d'y arriver. Il est agréable de pouvoir jouir long-temps de soi-même, lorsqu'on s'en est rendu digne.

É P I T R E LIX.

LORSQUE je lis les ouvrages de Sextius, je suis toujours frappé de ce trait.

Comme dans une armée un bataillon quarré ne craint point l'ennemi & est prêt à le recevoir de tous les côtés, de même aussi le sage doit étendre ses vertus de tous les côtés pour être toujours prêt à résister aux malheurs qui viendroient le surprendre : alors la pauvreté, la douleur & même l'ignominie ne peuvent rien contre lui ; il est intrépide, il est inébranlable.

Pour nous , tout nous fait peur : nous imaginons des dangers où il n'y en a point. Tout nous est suspect , jusqu'aux secours qu'on vient nous offrir. D'où vient cette foiblesse ? Le voici : 1°. parce que nous n'avons point sù la dompter d'abord : ensuite parce que nous ne nous confions point aux gens sages , que nous ne leur ouvrons point notre cœur , & que leurs avis , si nous les écoutons , ne font que glisser dans notre esprit.

Personne de nous ne descend dans l'intérieur de son ame : nous croyons faire beaucoup de donner à la Philosophie la plus petite partie de notre temps. Il arive de-là que nous parvenons trop aisément à être contents de nous. Nous croyons aussi-tôt ceux qui nous louent sur nos vertus , sur nos talents ; la louange la plus outrée nous semble une dette.

Nous faisons pis encore ; nous sommes enclins à un vice , nous nous targuons de la vertu qui lui est opposée. Un tiran vante sa clémence au milieu des supplices qu'il ordonne. Ainsi nous ne pouvons nous corriger , parce que nous nous croyons parfaits.

Alexandre , ayant été blessé à l'attaque d'une ville , s'écria , on dit que je suis fils de jupiter , la douleur que je ressens me fait connoître que je ne suis qu'un homme.

Faisons de même lorsqu'on nous acable de ces éloges sans pudeur. Disons-nous , on assure que je suis le plus prudent de tous les hommes , cependant je m'aperçois que mes passions m'entraînent souvent dans bien des inutilités , qu'elles me portent à souhaiter ce qui peut me nuire. Je ne suis pas encore parvenu au degré des animaux qui savent ce qui leur convient pour leur boisson , pour leur nourriture ; ils ne vont pas plus loin , & moi homme , je ne fais pas où m'arrêter.

Je vais maintenant vous apprendre comment vous pourrez connoître si vous êtes sage , ou si vous ne l'êtes point.

Le sage est toujours gai , tranquille , inébranlable ; il pourroit vivre avec les Dieux même.

Consultez-vous à présent. Si la tristesse ne s'empare jamais de vous , si l'espérance ou la crainte de quelque

bien ou de quelque mal ne vous tourmente pas , si le jour ou la nuit votre ame se trouve toujours dans une situation égale , enfin si vous vous plaisez à vous-même , vous êtes parvenu au souverain bien où l'homme peut atteindre.

Mais si les voluptez de toutes sortes vous entraînent , soyez sûr que vous n'avez ni sagesse , ni véritable joye.

Vous cherchez cependant à y arriver ; mais vous vous trompez , si vous croyez le faire par le moyen des richesses. Chercher la joye au milieu des honneurs que l'on sollicite , c'est courir après des inquiétudes & des chagrins.

2 Tout le monde aspire au plaisir , & tout le monde ignore celui qui est vrai & stable.

Les uns le placent dans un bon repas , dans le luxe , dans le bonheur d'être entourés d'un nombre de flatteurs qui leur font la cour : d'autres le font consister dans la jouissance d'une maîtresse , ou dans l'orgueil de faire parade d'une vaine érudition qui n'est jamais capable de rendre l'homme plus sage.

Tous ces plaisirs sont courts & trompeurs. Un des effets de la sagesse est de procurer une joie parfaite : or cette joie ne peut venir que de la bonne conscience.

Cette joie qui ne quitte point les Dieux, qui nous rend les émules & les compagnons de la Divinité, n'est point interrompue, ne finit point. Elle finiroit si elle venoit de toute autre part. Comme ce n'est point la fortune qui la donne, la fortune ne peut la reprendre.

É P I T R E L X.

JE ne suis point étonné si tous les maux s'emparent de nous dès notre enfance. Nous sommes élevés au milieu des désordres & du faste qui régneront parmi nos parents.

Nous entourrons toutes nos grandes villes de plans immenses. Le bas peuple n'est occupé qu'à semer, moissonner, travailler pour nous. Plusieurs vaisseaux ont parcouru l'une & l'autre mer, pour subvenir à ce qui couvre une seule de nos tables.

Peu de quartiers de terre fuffifent pour les besoins d'un taureau. Une feule forêt fuffit à plufieurs éléphants, & l'homme a befoin de toute la terre & de toutes les mers pour fe nourrir.

Comment la nature nous a-t'elle donné un eftomach infatiable avec un corps fi foible ? Elle ne nous l'a point donné, elle fe contente de peu ; ce n'eft point la faim & le befoin qui caufent nos débauches ; c'eft notre cupidité, ce font nos caprices.

Mettons donc au rang des animaux & non-pas des hommes, ceux qui, comme dit Sallufte, font esclaves de leur ventre.

ÉPI TRE LXI.

CESSEZ de vouloir ce que vous avez voulu jufqu'à préfent.

Quant à moi, je veux encore dans ma vieillesse ce que j'ai voulu étant jeune.

Il n'y a qu'un point auquel je m'atache. Voir la fin de tous mes maux, c'eft là mon principal ouvrage ; c'eft où fe portent mes réflexions du jour & de la nuit.

Je regarde le jour où je suis , comme composant ma vie entière ; cependant je n'en use pas comme étant mon dernier jour , mais comme pouvant l'être. Je suis prêt à partir , & en attendant , je jouis de la vie. Je ne me suis jamais inquiété de l'avenir. Avant la vieillesse j'ai songé à bien vivre , dans la vieillesse je songe à bien mourir.

Or , bien mourir c'est mourir librement : tachez donc de ne point faire malgré vous ce qu'il est nécessaire de faire. La nécessité n'est que pour celui qui s'oppose : elle n'est point pour celui qui consent.

Celui qui sert librement a déjà effacé la partie la plus dure de son esclavage. Ce n'est pas celui qui obéit , qui est misérable ; c'est celui qui obéit malgré lui.

Disposons donc notre esprit à vouloir ce que la nature exige de nous , & principalement à attendre notre fin sans tristesse & sans désespoir.

Nous aurions dû nous préparer à la mort avant que de nous préparer à vivre. Tout ce qui nous est nécessaire pour la vie n'est que trop aisé ; & cependant

pendant ce n'est qu'à cela que nous pensons. Nous croyons & nous croirons toujours qu'il nous manque quelque chose. Ce ne seront ni les années, ni les jours qui feront que nous aurons long-temps vécu : c'est notre façon de penser.

Pour moi, mon cher Lucilius, j'ai assez vécu, ma vie est remplie, j'attends la mort.

É P I T R E LXII.

EN quelque endroit que je sois, je suis toujours tout à moi : je ne me livre point aux différentes occupations ou aux amusements de la vie ; je m'y prête. Et par tout où je vais, j'emporte avec moi mes pensées, & je médite toujours quelque chose d'utile.



É P I T R E L X I I I

JE m'aperçois du chagrin que vous cause la mort de votre ami Flaccus. Il ne faut pas cependant le pousser trop loin.

Je n'ose exiger, que vous ne vous plaigniez point du tout ; je fais pourtant que ce seroit le mieux ; mais cette fermeté d'ame n'appartient qu'aux esprits élevés & hors d'atteinte des coups de la fortune.

Savez-vous, d'où viennent ces lamentations, ces pleurs éternels ? Nous voulons donner des preuves de notre chagrin. Ce n'est pas à lui que nous nous livrons, c'est à l'envie de le faire paroître.

Il est vrai que le nom des amis que nous avons perdus ne peut se rappeler à notre mémoire, qu'un certain regret ne l'accompagne ; mais ce regret même à une espece de plaisir. Le souvenir de mes amis a toujours porté dans mon ame quelque chose de doux & de tendre. Je les ai possédés comme devant les perdre ; je les ai perdus &

je pense à eux, comme les possédant encore.

Soyez équitable, mon cher Lucilius, n'interprétez point mal un présent de la nature : elle vous a ôté un ami, mais elle vous l'avoit donné; nous devons nous presser de jouir de nos amis tant que nous les possédons, ne pouvant savoir si nous en jouirons long-temps.

Faisons réflexion (1) au temps que nous avons été absents les uns des autres : calculons les jours où nous ne nous sommes point vus, même en demeurant dans la même ville; nous verrions qu'il nous resteroit bien moins de temps à jouir d'eux s'ils étoient encore en vie que nous n'en avons perdu loin d'eux lorsque nous pouvions les posséder.

Il y a dans le monde des gens peu attachés à leurs amis, qui les négligent souvent & qui déplorent leur perte avec excès. Il semble qu'ils ne les aiment que depuis qu'ils les ont.

(1) Ce même raisonnement revient souvent dans tous ses ouvrages.

perdus : ils cherchent par des preuves bien tardives à faire croire qu'ils les ont aimés.

Notre ami n'est plus , songeons que nous aurons bien-tôt le même sort , & si ce que nous disent les sages , qu'il y a un lieu que nous devons habiter après notre mort , il n'a fait que partir devant nous, Nous le reverrons.

É P I T R E LXIV.

IL y a des ouvrages qui ont quelque réputation , mais voilà tout : point de force , rien de mâle. Ils proposent , ils disputent , ils badinent : ils ne forment point l'esprit.

Mais lorsque vous lisez Sextius , vous dites aussitôt , il est vivant , il est mâle , il est libre , il est au-dessus de l'homme.

Je ne le quitte point que plein de confiance & d'assurance. Dans quelque situation d'esprit que je me trouve , si je me mets à le lire , à l'instant je suis prêt à défier tous les événements. Je puis m'écrier , ô fortune ! quoi ,

cesses-tu de me persécuter ? Viens encore , livre moi le combat , je t'atends de pied ferme.

Il est bon d'avoir toujours quelque obstacle à vaincre & qui puisse exercer notre patience.

Ce livre me fait connoître toute la grandeur de la vie heureuse. Il me montre les moyens de ne point désespérer d'y arriver. Il m'apprend qu'elle habite dans le lieu le plus haut , & qu'elle n'est point impénétrable à celui qui tâche d'y atteindre.

La vertu à cela de bon , qu'elle vous donne de l'admiration & de l'espérance.

Cette idée , cette contemplation de la sagesse occupe une bonne partie de mon temps.

Je suis toujours dans l'étonnement quand je porte les yeux sur l'Univers entier : il m'est toujours nouveau.

Je respecte ce que la sagesse a inventé , & ceux qui m'ont communiqué leurs découvertes : j'entre dans leur sanctuaire , comme dans mon héritage : c'est pour moi que les anciens se sont instruits : c'est pour moi qu'ils ont travaillé. Mais c'est à nous

à agir en bons pères de famille ; c'est à nous d'augmenter l'héritage que nous avons reçu. Laissons à nos descendants encore plus de richesses que nos pères ne nous en ont laissées. Il reste bien des choses à découvrir ; & ceux qui viendront dans mille ans trouveront encore à ajouter à ce que nos descendants leur auront communiqué.

En supposant que les anciens aient tout inventé , ce sera toujours une chose nouvelle pour nous que l'arrangement & l'usage , selon les temps & selon les occasions.

Par exemple on nous a laissé des remèdes pour la maladie des yeux. Il n'en faut pas chercher d'autres , mais il faut connoître le sujet , pour les appliquer à propos.

Nos ancêtres nous ont donné des remèdes pour les maladies de l'esprit ; mais il faut examiner quand & comment on doit les employer.

Ils ont beaucoup fait , mais ils n'ont pas tout fait. Ils ont commencé , mais ils n'ont pas achevé.

Cela ne doit pas nous empêcher d'avoir recours à eux , de les respecter à l'égal des Dieux,

J'aurai moi, les portraits des grands hommes : je célébrerai le jour de leur naissance. Toutes ces choses seront un aiguillon pour mon esprit.

En effet, si je dois avoir du respect pour mes précepteurs, tant que je suis en leur puissance, quel dois-je avoir pour les précepteurs du genre humain, qui nous ont transmis tant de bons & d'utiles enseignements ?

É P I T R E L X V.

J'E m'occupois hier après midi, lorsque je reçus la visite de quelques amis. On entama la matière que voici.

Vous savez que nos stoiciens disent qu'il n'y a dans la nature que deux choses, la cause & la matière.

La matière est sans force si rien ne lui donne le mouvement. La cause, ou si vous voulez la raison donne la forme à la matière & l'arrange comme il lui plaît.

Tout art n'est qu'une imitation de la nature. Un bloc de marbre n'étoit qu'une matière brute, l'ouvrier lui a donné la forme.

Nos Stoïciens ne reconnoissent qu'une cause. Il a plu à Aristote d'en admettre trois & même quatre. 1^o. La matière ; car sans elle la cause n'auroit pu agir sur rien. 2^o. L'ouvrier. 3^o. La forme que l'ouvrier a donnée. 4^o. Le dessein de l'ouvrage qui n'eût pû être parfait si une de ces quatre choses avoit manqué.

Platon en a imaginé une autre qui feroit la cinquieme , qui est le modèle , & il lui donne le nom d'idée , sur laquelle travaille l'ouvrier. Il n'importe que ce modèle soit au-dedans pour le concevoir , ou au-dehors pour l'imiter. Dieu a en lui tous les modèles & les nombres infinis des choses sur lesquelles il veut travailler ; & ces modèles, selon Platon , sont des idées , idées immortelles , immuables , infatigables.

Quant à moi , sans entrer dans tous ces raisonnemens métaphisiques , la premiere chose par où je commence toujours , est de chercher à donner la tranquillité à mon esprit , ensuite je jette les yeux sur tout cet Univers : & je ne crois point perdre mon temps , comme vous l'imaginez ; mais il faut que cet examen ne nous entraîne pas dans des subtilités inutiles.

L'esprit doit chercher à se débarrasser du poids dont il est acablé, à se développer, à retourner d'où il est venu.

Car ce corps qui nous environne est notre malheur & notre fardeau. Il nous presse, il nous retient dans ses chaînes, si la Philosophie ne vient à notre secours pour nous offrir le spectacle de toute la nature, pour nous faire parcourir ce qui est autour de nous & nous élever jusqu'à la Divinité.

C'est alors que l'esprit devient libre, qu'il s'échape de sa prison, qu'il prend l'essor, & qu'arrivé jusqu'aux Cieux il redevient ce qu'il étoit originai-
rement.

Eh pourquoi ne porterai-je pas mes recherches jusqu'à vouloir examiner quel a été le commencement de cet Univers, qui peut l'avoir formé, qui a développé cette matiere informe & sans force?

Pourquoi ne voudrois-je pas savoir quel est l'ouvrier de ce monde, quels moyens il a employés pour réduire tout dans l'ordre où nous le voyons? D'où vient cette lumiere qui nous

éclairer ? D'où vient ce feu ? S'il y a quelque chose de plus clair & de plus lumineux que ce même feu.

Je ne voudrai pas m'occuper de tout cela : je ne voudrai pas savoir d'où je suis venu & où je dois retourner, quel est le séjour qui attend mon âme, lorsqu'elle sera débarrassée des liens du corps ?

Vouloir m'empêcher de porter mes vues jusqu'aux cieux, c'est m'ordonner de marcher toujours la tête baissée. Je suis trop grand & né pour de trop grandes choses, pour rester éternellement l'esclave de mon corps.

Je ne regarde celui-ci que comme la chaîne qui retient ma liberté : je l'abandonne à la fortune ; c'est à lui d'en éprouver les caprices ; mais je ne veux pas que les blessures qu'elle lui fait percent jusqu'à moi.

Quoique mon esprit habite au milieu de cette chair qui l'environne, je veux qu'il soit libre : je ne lui permettrai aucune complaisance indigne, tant que nous serons ensemble ; je ne prétends pas qu'il y ait égalité, je veux que l'esprit domine & conduise.

La matière que vous traitez tout

à l'heure ; me conduit naturellement au point où je veux venir.

Tout ce qui est dans l'Univers est Dieu , ou est matière. Dieu gouverne tout , la matière obéit ; ce que Dieu fait est bien plus grand , bien plus éclatant , parce qu'il est Dieu , que ce que fait la matière qui lui est subordonnée.

Ainsi la place que Dieu occupe dans le monde , l'esprit doit l'occuper dans l'homme : ce qu'est pour Dieu la matière , le corps doit l'être pour nous. Que ce qui est mauvais soit donc l'esclave de ce qui est meilleur.

Ne craignons donc point tout ce qui peut arriver , n'appréhendons point les injustices , les blessures , les biens , la misère ; la mort viendra tout guérir. Et qu'est-ce que la mort ? Ou c'est pour nous la fin de toutes choses , ou c'est un passage. Je ne crains point de cesser d'être , je serai alors comme si je n'avois jamais été ; je ne crains point de passer à une autre vie , parce que je ne serai jamais si à l'étroit que je suis maintenant.

É P I T R E LXVII.

V O U S me demandez si tout ce qui est bon & bien , est désirable ? Si je vous l'accorde vous me direz : s'il est bon d'avoir la force de résister aux tourments , le courage de supporter patiemment les plus grandes maladies , il est donc à désirer de souffrir & d'être malade.

Distinguons de grace & nous verrons ce qu'il y a à désirer.

Je voudrois éloigner de moi les tourments & la douleur ; mais si j'étois dans le cas de les supporter , je voudrois le faire avec courage. Je ne voudrois point la guerre , mais si j'étois à l'armée , je voudrois pouvoir supporter la faim , les blessures , & tous les autres maux que la guerre entraîne avec elle.

Je ne suis pas assez fou pour souhaiter d'être malade , mais , si j'ai à le devenir , je souhaite de ne pas tomber dans toutes les foiblesses & les petites des femmes.

Ainsi , ce ne sont point les maux après lesquels je cours , mais après la vertu , qui m'aide à supporter les maux.

É P I T R E LXIX.

JE n'aime point que vous changiez si souvent de demeure ; que vous al-
liez tantôt d'un côté tantôt d'un autre.
Ces déménagements fréquents mar-
quent de l'instabilité dans l'esprit.
Vous ne pouvez vous assurer d'aucun
repos , si vous avez toujours quelque
chose de nouveau qui vous arrête.

Si vous voulez fixer votre esprit ,
il ne faut point donner tant de mou-
vement à votre corps : au lieu d'inf-
truire vos yeux , songez à instruire vos
oreilles.

Si vous voyagez toujours , vous
trouverez toujours quelque nouveau
sujet de rallumer vos passions.

Nous n'avons aucun vice qui n'ait
son attrait : l'avarice nous promet des
richesses ; la débauche des plaisirs de
toutes sortes ; l'ambition , des hon-
neurs , des applaudissements , du crédit.
Il est vrai qu'il n'y a rien de tout
cela à espérer avec la vertu.

Un siècle ne fufiroit pas pour fubjuguer les paffions qui fe font emparées de nous.

Cependant fi vous voulez fuivre mes avis , méditez , exercez - vous : ayez toujours la mort devant les yeux : fongez à la recevoir tranquillement. Allez au devant d'elle s'il le faut. Car il n'importe qu'elle vienne à nous , ou que nous allions à elle.

É P I T R E LXX.

LA mort eft la fin générale de tout le genre humain. Infensés que nous fommes , nous la regardons comme un écueil contre lequel nous devons brifer. Eh regardons-la plutôt comme un port.

Que fi on y arrive dès fes premières années , on ne doit pas plus fe plaindre que celui qui eft en mer & qui arrive de bonne heure au port.

Vous favez que parmi ces voyageurs , les uns font retenus par les vents contraires , par une bonace ennuyante , les autres font emportés par un vent violent.

Croyez que nous éprouvons la même chose dans cette vie. Il n'est pas question de faire le voyage, mais de le bien faire. Le sage ne vit pas autant qu'il peut vivre ; mais il vit autant qu'il le doit.

Mourir plutôt ou plus tard, il n'importe ; ce qui importe est de savoir si on mourra bien ou mal ; or pour bien mourir, il faut avoir bien vécu.

Personne ne pense qu'il doit quitter le domicile qu'il habite. Nous sommes comme ces anciens locataires, qui malgré les inconvénients de la maison y restent par habitude.

Voulez-vous conserver votre liberté vis-à-vis de ce corps qui vous retient ? Habitez-y comme devant bientôt déménager : c'est une hôtellerie où vous ne pouvez demeurer toujours.

Nourrissez-vous de ces idées, votre esprit en deviendra plus fort au moment du départ.

Mais comment cette idée d'une fin, peut-elle entrer dans l'esprit des hommes, dont les desirs ne finissent jamais ? Cette réflexion est pourtant la plus nécessaire.

É P I T R E LXXI.

ELEVEZ-vous, mon cher Lucilius, au-dessus de toutes ces disputes ; de ces dissertations frivoles qui n'apprennent rien & qui gâtent l'esprit. Vous seriez semblable à ceux qui les ont imaginées , non pour instruire , mais pour rendre la Philosophie plus difficile.

Socrate rapelloit toute la philosophie à la seule morale, & foutenoit que la véritable sagesse consistoit à distinguer le bien d'avec le mal.

Si j'ai quelque autorité sur vous, disoit-il, si vous voulez être heureux, suivez ce conseil, & ne vous embarrassez pas qu'on vous traite de fou.

On aura beau vouloir vous tourmenter, vous acabler, vous ne souffrirez rien si vous avez la philosophie de votre côté.

Les trois-quarts des hommes n'entendent point cela, parce qu'ils n'y peuvent atteindre. C'est de leur foiblesse que part le sentiment qu'ils ont de la vertu.

Celui qui porte tout à l'excès ne conçoit pas le prix de la modération. Le travail est un supplice pour un paresseux.

Il y a bien des choses qui ne sont point difficiles par leur nature, c'est notre infirmité, notre nonchalance qui les rend difficiles. Il n'appartient qu'à un grand esprit de juger de ce qui est grand. Un esprit foible croit que le vice est dans la chose : le vice est dans lui-même.

On a déjà bien avancé dans la connoissance de la sagesse, lorsqu'on a une ferme résolution de s'en instruire.

Hâtons-nous, suivons ce chemin : nous connoîtrons alors que la vie est un bien-fait des Dieux. Elle devient une honte pour ceux qui la passent dans des occupations honteuses.

Faisons en sorte que tout notre temps nous appartienne ; mais pour qu'il soit à nous, nous devons commencer par être à nous-mêmes.

Quand pouvons-nous parvenir à mépriser l'une & l'autre fortune, à dompter nos passions, à pouvoir nous écrier, j'ai vaincu ?

Qui vaincu ? Me direz-vous ; non

des Perses , non les Medes , non les Daces ; mais l'avarice , mais l'ambition , mais la crainte de la mort , qui a dompté elle-même les vainqueurs des nations.

É P I T R E LXXIII.

ON se trompe si l'on croit qu'un Philosophe est enflé d'orgueil , est opiniâtre , & méprise le prince & tous ceux qui sont chargés de l'administration publique.

Au contraire , il n'y a personne qui les respecte d'avantage , d'autant que la police qu'ils mettent dans un État lui donne les moyens de jouir de la vie avec tranquillité.

En effet , lorsqu'il voit la sagesse publique bien établie , il ne peut s'empêcher de remercier l'Auteur de son bien & de le regarder comme son propre pere.

Il jouit tout autrement que ceux qui sont dans le tourbillon de la Cour , qui ont reçu des graces du prince & qui lui en demandent encore d'avantage.

Quiconque ne songe qu'à recevoir , a bientôt oublié ce qu'il a reçu. Le plus grand mal que cause la cupidité , est qu'elle produit toujours l'ingratitude.

Ajoutez à cela qu'on est perpétuellement en garde contre ceux qui pourroient nous nuire , & qu'on est moins flatté de voir tous ceux qui sont au-dessous de soi , qu'on est sensible au chagrin de voir ceux qui nous ont devancé.

L'homme , au contraire , dont la vie est pure , qui a abandonné le soin des affaires pour se livrer à quelque chose de plus grand & de plus essentiel , chérit ceux qui lui permettent de vivre en liberté , & son amour est sans intérêt.

Le sage croit devoir de la reconnaissance pour les biens qu'il reçoit , quoiqu'ils soient communs à tout le monde.

Dieu a donné le soleil , a arrangé toute la nature : je ne dois pas moins lui en rendre grâces en mon particulier , quoique ce ne soit pas pour moi seul qu'il ait répandu ses bienfaits sur la terre.

L'avarice des hommes ne distingue point la possession & la propriété des choses : on ne regarde point comme à soi ce qu'on est obligé de partager avec les autres.

Cependant les grands & les vrais biens sont ceux qui appartiennent à tout le monde. Ils ne se divisent point : chacun en jouit en entier.

Si nous avons à remercier ceux qui nous procurent la tranquillité de la vie ; combien devons-nous estimer cette tranquillité qui nous élève jusqu'aux Dieux , qui nous rend semblables aux Dieux.

(1) Sextius avoit coutume de dire que Jupiter n'avoit pas plus de puissance qu'un sage. *Jovem non plus posse quam bonum virum.* Jupiter a plus de biens que l'homme à qui il en fait part. Mais parce que l'un est plus riche que l'autre , ce n'est pas une raison pour soutenir qu'il est meilleur.

Direz-vous qu'entre deux pilotes

(1) Voici encore la même impiété que dans l'Épître LIII. On s'en tient pour y répondre , à la note qui y est.

dont la science est égale , l'un sera inférieur à l'autre , parce que celui-ci monte un vaisseau plus grand , plus magnifique & plus orné.

En quoi Jupiter surpasse-t'il le sage ? Le sage ne l'est que pendant le temps qu'il vit , Jupiter l'est toujours. Ainsi le sage ne s'estime pas moins que Dieu , parce que ses vertus sont renfermées dans un plus petit espace.

La vertu de la Divinité n'est pas plus grande en raison de ce qu'elle dure d'avantage.

Jupiter possède tous les biens qu'il distribue aux hommes ; mais le sage est d'autant plus élevé , que Jupiter ne peut jouir de ces mêmes biens , & que lui sage les méprise & les refuse. *Jupiter uti non potest , sapiens non vult.*

Fions nous à Sextius qui nous appelle pour nous montrer la route que nous devons prendre & qui nous dit : voici par où nous pouvons monter aux Cieux : c'est par la frugalité, la modération , le courage. Les Dieux ne nous dédaignent point , ils ne sont envieux ni jaloux. Au contraire , ils

viennent à nous, ils nous tendent la main. Sans leur secours il n'y auroit point de vertu, il n'y auroit point de bon esprit : ils ont répandu des semences divines sur la nature humaine. Si elles tombent entre les mains d'un bon cultivateur, elles rapportent des fruits qui se ressentent de leur origine ; mais si le cultivateur est mauvais, le terrain ne produit que des ronces au lieu de fruits.

E P I T R E LXXIV.

ON s'agite souvent pour des maux étrangers, ou pour ceux que l'on craint. Ce n'est pas le coup qui nous trouble l'esprit, c'est le bruit que fait le coup qui ne nous atteint point.

On ne peut pas être heureux tant que l'on est en crainte : on vit mal tant qu'on vit dans le soupçon.

Quiconque se livre à tous les hasards, se prépare une matière d'embarras & de chagrins ; il n'y a dans la vie qu'un chemin, qui est d'aller

toujours à ce qui est le plus sûr , de mépriser ce qui est hors de nous , de nous contenter de ce qui nous suffit.

Celui qui s'imagine qu'il y a quelque chose de meilleur que la vertu , & qu'il y a encore un autre bien par-delà , qui prête la main , étend son sein pour recevoir les faveurs de la fortune , est toujours dans l'attente & dans la crainte des coups qu'elle peut lui porter.

Mettez-vous bien dans l'esprit que tout ce qu'elle fait n'est qu'un jeu de sa part. Elle secoue , pour ainsi dire , elle disperse de tous les côtés les honneurs , les richesses , les graces. Qu'arrive-t-il ? Les uns ont les mains déchirées pour avoir voulu saisir avec trop d'ardeur , les autres qui ont pris en société se divisent entr'eux : d'autres enfin pour vouloir trop prendre perdent tout , & ceux qui se sont enrichis par des rapines goutent un bonheur qui s'éclipse bien vite.

Si quelqu'un préfère à la vertu toutes les choses à qui il donne le nom de bien , ou s'il croit que ces pré-

tendus biens doivent du moins aller après la vertu, il faut donc dire que nous sommes plus heureux que Dieu, puisque nous jouissons de biens qui ne sont pas à l'usage de la divinité. Il faut donc, ce qui n'est pas croyable, ou qu'il y ait des biens qui manquent à Dieu, ou que ce que nous apellons de ce nom, ne soit pas de véritables biens.

Suposons un moment qu'ils le soient, nous serons obligez d'avouer qu'il y en a beaucoup dont les animaux jouissent bien mieux que nous.

Ils prennent leur nourriture avec plus d'avidité & par conséquent avec plus de plaisir que nous. L'amour chez eux ne cause ni embarras, ni peines, ni fatigue comme chez les hommes, & il y a des animaux plus forts & plus courageux que l'homme.

Difons donc que le souverain bien ne peut être que dans nous-même. Il se perd, il s'afoiblit si nous voulons le faire passer jusqu'à nos sens.

Ce corps mortel ne peut nous procurer une félicité parfaite. Il n'y a
de

de vrais bien que ceux que la raison nous donne. Ils ne s'afoiblissent point, ils sont éternels : tout le reste n'est bon que par opinion ; il est vrai qu'il en a le nom ; mais ce bon n'est que dans l'usage , la propriété ne nous appartient point. Ainsi apellons-le du nom de commodité , de superflu , si l'on veut ; mais croyons qu'il n'est que comme les esclaves : ils sont autour de nous ; ils ne font point partie de nous-mêmes. Jouissons-en ; mais en nous ressouvenant toujours qu'ils sont hors de nous , au-dessous de nous, qu'ils ne méritent pas la vanité que nous voudrions en tirer. En effet , y a-t-il rien de si fou que de tirer de la gloire d'une chose que l'on n'a point faite ?

Si les biens de la fortune nous arrivent , ne les refusons pas ; mais ne nous y attachons point ; s'ils nous échapent , nous les perdrons avec moins de regret.

Jouissons , mais sans orgueil , jouissons avec modération ; comptons toujours que nous n'en avons que l'usage. Quiconque ne se sert pas de sa raison dans leur possession , court risque de n'en pas jouir long-temps.

É P I T R E LXXV.

VOUS vous plaignez que mon stile n'est pas assez recherché : je vous écris comme je vous parlerois , si nous étions en conversation & assis l'un auprès de l'autre.

Mais en même temps que je veux parler simplement , je ne voudrois pas que mon discours fût sec & aride. La philosophie ne rejette point les ornements , & les matières nous animent quelquefois.

Un point que nous devons regarder comme essentiel , est de penser ce que nous disons , & de ne dire que ce que nous pensons. Nos actions & nos paroles doivent être toujours d'accord.

De plus , il ne faut pas chercher uniquement à donner de l'agrément à notre discours ; il faut qu'il puisse être utile. Un malade n'appelle pas un médecin parce qu'il est éloquent , mais parce qu'il peut le guérir : cependant je ne serai pas fâché que l'homme habile qui me guérit , disserte avec éloquence sur ma maladie ; mais je

ne me féliciterai pas d'avoir un médecin éloquent.

Soyons contents quand chacun vient à son point.

Vous voulez beaucoup apprendre ; cela suffit-il ? Vous mettrez vous bien dans l'esprit tout ce que vous aurez appris ? En ferez-vous votre profit ? Il ne s'agit pas seulement de placer les sciences dans sa mémoire , il faut en faire usage. Ce n'est pas celui qui fait , qui est heureux , c'est celui qui exécute.

Etudiez les hommes : voyez le nombre innombrable de vices qui vous entourent. Il n'y a pas un des crimes qu'on puisse imaginer , dont malheureusement on ne trouve un exemple.

Voyez comme le dérèglement à pris le dessus de tous les côtés , en public , en particulier. Après bien des réflexions , nous verrons que nous avons beaucoup fait , si nous ne nous trouvons pas au rang des plus méchants.

Vous pensez autrement , & vous comptez , dites vous , parvenir à l'état le plus noble : je le souhaite plus que je ne m'en flatte.

Hij

Nous sommes trop envelopés : nous voulons aller à la vertu , & nous sommes circonvenus par tous les vices. J'ai honte de le dire , nous ne la pratiquons qu'autant qu'elle nous est utile.

Cependant prenons garde au profit, à la récompense suprême qui nous attend ; si nous secouons le joug de nos passions , nous serons insensibles à la volupté : nous ne serons point agitez par de vaines terreurs : nous n'aurons point horreur de la mort , nous saurons qu'elle n'est point un mal : nous n'appréhenderons point les Dieux , nous serons surs qu'ils ne sont point méchants. Enfin nous saurons que nous avons le souverain empire sur nous-mêmes , & c'est-là le souverain bien.



É P I T R E LXXVI.

SI quelqu'un jouit d'une santé parfaite, a des richesses immenses, des antichambres remplies de clients, qui viennent lui faire leur cour, ou lui demander des grâces : si, avec tout cela, ce même personnage, de l'aveu de tout le monde, n'est pas un honnête-homme, le louerez-vous ?

Si au contraire, un autre manque de tout ce que je viens de rapporter ; s'il joint à ses malheurs une naissance basse & abjecte ; mais que la voix publique lui accorde une probité exacte, n'est-ce pas cet homme là que vous louerez, que vous exalterez ?

Il n'y a donc qu'un seul bien désirable pour l'homme, celui où en manquant même de tous les autres, il est sûr de s'attirer la louange & la confiance de tout le monde.

Il en est de même de l'homme, comme de toutes les choses qui sont sur la terre. On ne dit pas qu'un vaisseau est bon, parce que la proue en est d'argent, que la divinité tutélaire

attachée à la poupe est d'ivoire , parce qu'il est rempli de richesses immenses ; mais parce qu'il est bien construit , qu'il ne prend point l'eau , qu'il est bon voilier. On ne doit louer les choses que par ce qui leur est propre. Ainsi que sert à l'homme de posséder bien des arpens de terre , d'avoir beaucoup de rentes , d'être salué par un nombre infini de flatteurs ; de boire dans une coupe d'or ? Ce qui lui est nécessaire est d'être honête-homme , d'être bon : or il ne peut l'être qu'en suivant les loix de la raison , & qu'en s'acommodant aux volontés de la nature.

C'est là ce qui s'apelle vertu , & la vertu procure le véritable bien de l'homme : ainsi , comme la raison sert à rendre l'homme parfait , la raison épurée sert à le rendre heureux.

Il faut convenir qu'on ne peut être honête-homme sans la piété , sans la soumission que l'on doit aux Dieux. Alors on suporte avec courage tous les accidents de la vie ; car on fait que tout procède de la Divinité , que rien ne se fait sans sa permission , ou sans son ordre. Cela nous mène à former en nous un bon carac-

tère. Voilà le vrai bien : tous les autres sont futiles & changeants : plus la fortune nous acable de ses dons , plus ils nous sont à charge. Croyez vous ce Comédien heureux , lorsqu'il paroît sur la scène avec un sceptre , avec des habits superbes ? La pièce finie , il se déshabille , il redevient ce qu'il étoit.

Ce n'est pas celui que les honneurs & les richesses élèvent au plus haut degré qui est grand ; pourquoi donc le croyez-vous grand ? C'est que vous le mesurez avec sa base. Un nain en est-il plus grand pour être sur une montagne ; un géant en est-il plus petit pour être dans un puits ?

C'est l'erreur commune ; les dehors nous en imposent. Nous n'estimons point un homme par tout ce qu'il est en lui-même , mais par tout ce qui l'entoure. Voulez vous l'apprécier au juste , mettez-le nud , dépouillez-le de tous ces honneurs , de toutes ces richesses , de tous ces mensonges de la fortune : dépouillez-le même de son corps : n'examinez que son ame : voyez alors s'il est grand par lui-même , ou s'il ne l'étoit que par ses ornements.

S'il peut voir tranquillement les poi-

gnards prêts à l'égorger, s'il peut voir de sang-froid les tourments qui lui sont préparés : si son esprit conserve la paix & la sécurité, au milieu de tous les caprices de la fortune ; dites que cet homme là est grand, qu'il est heureux.

Vous pouvez dire maintenant, par tout ce que je vous ai marqué, que j'ai préparé l'homme à tous les accidents de l'humanité : rien ne lui doit paroître nouveau : tout l'est pour les insensez ; & voilà ce qui fait une partie de leurs malheurs. Le sage, au contraire les examine, les prévoit. Si d'autres sentent leurs tourments devenus moins durs par l'habitude de les souffrir, il les rend plus légers, parce qu'il s'y est préparé. Nous voyons souvent des insensez qui disent, je ne pouvois deviner que cela m'arriveroit. Le sage dit, je m'en doutois bien, je le savois.



É P I T R E LXXVII.

PERSONNE n'est assez stupide pour ne pas savoir qu'il faut mourir, & lorsque la mort approche, on tremble, on pleure, on est tout hors de foi.

Il faudroit être fou pour être fâché de n'être pas venu au monde mille ans plutôt ; on le seroit aussi si l'on souhaitoit d'y venir mille ans plus tard. Tout est égal : vous n'existiez point il y a mille ans : il en sera de même dans mille ans. Ces deux temps vous sont étrangers.

Cessez donc de fatiguer les Dieux par des vœux inutiles. Tout est réglé par une nécessité éternelle : vous irez où vont toutes les choses de la nature. Pourquoi la mort seroit-elle une nouveauté pour vous ? Vous êtes né sous la condition de mourir : votre pere, votre mere, vos ancêtres ont éprouvé le même sort : ceux qui viendront après vous l'éprouveront aussi. Il n'y a point de chemin qui n'aboutisse quelque part. Eh quelle raison avez-vous

de vouloir le prolonger ? Quel attrait vous y retient ? Les plaisirs , les voluptez , vous les avez tous usés ; il n'y en a plus aucun qui soit nouveau pour vous. Il y en a beaucoup que vous avez goutez jusqu'à la satiété , & voilà les biens auxquels vous avez de la peine à vous arracher. Qu'avez-vous fait pour vous rendre digne de jouir plus long-temps de la lumiere des Cieux ?

Notre vie est comme une comédie ; il n'est pas question qu'elle soit longue , mais qu'elle soit bonne & qu'elle ait un heureux dénouement.

É P I T R E LXXVIII.

JE vois avec d'autant plus de chagrin la maladie dont vous êtes tourmenté que je la connois. J'ai eu dans ma jeunesse de ces catharres accompagnés de fièvres qui ne me quittoient point : je tombai dans un état de maigreur si excessif , qu'il me prit envie de me donner la mort.

La vieillesse de mon pere me retint ; je ne songeai pas si je pourrois mourir

avec constance, mais si mon pere aurois la force de soutenir ma perte. Cette idée l'emporta : je me commandai de vivre.

Il y a des occasions où c'est courage de supporter le fardeau de la vie. Savez vous ce qui me rétablit ? D'honnêtes plaisirs me servirent de remède, ce qui réjouit l'esprit profite au corps. Mes études me rendirent la santé : je dois à la Philosophie ma convalescence parfaite : je la dois encore au commerce de mes amis. Je ne pensois plus que j'allois mourir, quand je songeois qu'ils me survivroient, il me sembloit que je vivrois encore, non point avec eux, mais par leur moyen, que je ne rendrois point l'esprit, qu'il ne feroit que passer entre leurs mains.

Tout cela m'aïda à soutenir mes douleurs ; il seroit triste, quand on a perdu l'envie de mourir, de ne pas avoir le désir de vivre.

Le Médecin, mon cher Lucilius, vous donnera bien des réglemens de conduite pendant votre maladie ; mais suivez aussi ce que je vais vous dire : mon ordonnance ne sera pas utile seulement pour le temps où vous serez

H. vj

malade , mais aussi pour tout le cours de votre vie.

Dans toutes nos maladies il y a trois choses dont nous sommes affectés. La crainte de la mort , la douleur du corps , la privation des plaisirs.

Méprisez la mort ; elle n'a rien de facheux pour qui ne la craint point. Elle ne procède point de la maladie , elle procède de la nature même : vous mourrez , non parce que vous êtes malade , mais parce que vous êtes vivant. La mort vous attend encor après que vous serez guéri.

Les tourmens qui accompagnent certaines maladies , sont quelquefois cruels ; mais ils laissent des intervalles , & plus ils sont forts , plus ils sont prêts de leur fin. Mais le plus grand malheur des ignorants , vient de ce qu'ils ne se sont point accoutumés à se contenter des biens de l'ame & qu'ils ont pris trop d'amitié pour leur corps. C'est pourquoi le sage retire son ame à part , s'entretient le plus qu'il peut avec cette partie de lui-même qui est la meilleure & qui est divine : quant à l'autre qui est fragile & qui ne fait que se plain-

dre, il ne converse avec elle qu'autant qu'il en est besoin.

Ne rendez point vos maux plus grands qu'ils ne sont, par des gémissements, par des lamentations : la douleur deviendra plus suportable si vous n'y ajoutés rien, si vous vous dites à vous-même, un peu de courage, cela passera bientôt : vous la rendrez plus légère, quand vous penserez qu'elle l'est en effet, tout dépend de l'opinion.

Je crois encore qu'il seroit bon de ne se point rapeller les maux passés. J'entends dire souvent, jamais on n'a été si mal que je l'ai été ; un homme dans la torture ne souffre pas ce que j'ai souffert, tout le monde croyoit que j'allois mourir : quel plaisir de se rendre encor misérable, après l'avoir été ; mais chacun veut faire son mal plus grand qu'il n'est, ou qu'il n'a été, & chacun se ment à soi-même (1).

(1) Sénèque a oublié une réflexion qu'on peut mettre ici, on se plaint outre mesure. Pourquoi ? On croit être un personnage, on prétend que tout le monde doit s'intéresser à nous. Ce n'est pas la douleur qui parle, c'est l'orgueil.

Vous me direz sans doute, la douleur que je ressens est trop violente. A quoi donc doit servir la constance, vous n'en avez donc que pour souffrir les maux légers ?

Qu'aimez vous mieux, que la maladie soit longue, ou qu'elle soit courte & violente ? Si elle est longue, elle a des intervalles ; elle vous laisse des temps de tranquillité, & s'en ira à la fin. Une maladie courte & vive fera le même effet ; ou elle s'éteindra, ou elle vous éteindra vous même ; quelle différence faites vous, ou qu'elle cesse ou que vous cessiez d'être, attendu que des deux côtés la douleur finira ?

Il y a encore bien des choses pour détourner nos pensées de la douleur que nous ressentons : mettons nous devant les yeux les actions honorables & vertueuses que nous avons pu faire ; rapellons nous la mémoire de ceux dont la constance a vaincu la douleur, de celui qui tendoit sa jambe pour se faire panser, & continuoit de lire pendant l'opération, de celui qui rioit pendant que les bourreaux le déchiroient. Quoi ? On ne peut par le secours de la

raison vaincre la douleur qui a été vaincue par le rire !

Mais pendant ma maladie, me direz vous encore, il n'est pas possible de m'occuper à rien.

Oui la maladie travaille le corps ; mais elle n'a aucun droit sur l'ame. Si vous aviez bien appris à vous servir de celle-ci, vous sauriez qu'on peut tout malade qu'on est, donner des avis, enseigner, écouter, apprendre, interroger, se ressouvenir ; vous verriez alors qu'on peut tempérer son mal & que s'il n'est pas possible, il l'est du moins de le mieux supporter.

Croyez moi, la vertu peut loger dans le lit d'un malade comme au milieu d'une bataille. Si la maladie vous a réduit à ne rien faire, faites vous un honneur de servir d'exemple par votre constance.

Venons aux voluptés dont on est privé, alors il faut s'abstenir des mets & des ragouts qu'on aimoit le mieux ; mais dans ce cas l'appétit meurt de lui-même. Doit-on avoir regret de se passer d'une chose dont on a perdu le desir ?

Si je vous soutenois qu'il y a en-

core deux sortes de voluptés dans la maladie : de corporelles & de spirituelles : elle n'ôte pas tout à fait les premières : quelquefois elle les excite. Quel plaisir , lorsque vous avez soif & faim , vous procure le Médecin , lors qu'il vous permet de boire & de manger !

Quant aux voluptés de l'ame qui sont plus grandes & plus assurées, il n'y a point de Medecin qui les deffende : quiconque s'y attache & peut les connoître , parvient à faire peu de cas de ce qui flatte les sens.

Mais , continuerez vous à me dire , voici un homme bien malheureux ; il n'a pas la permission de tremper son vin dans de la neige , on deffend de mettre sur sa coupe des morceaux de glace pour rafraichir la liqueur qu'il doit boire. On n'ouvrira point devant lui des huitres pêchées dans le lac Lucrin : il ne verra point courrir autour de sa table des cuisiniers portant des plats sur des réchauds , invention nouvelle pour empêcher les viandes de se refroidir. O que cet homme est malheureux , il ne mangera que ce qu'il pourra digérer. On ne lui servira point

des sangliers entiers, ni différentes volailles hachées & réduites en un seul ragoût.

Eh bien, cet homme délicat dont l'esprit est plus malade que le corps, soupera comme un malade, pour être un jour en état de souper comme un homme en santé.

Oublions, mon cher Lucilius, l'horreur & la crainte de la mort : nous l'oublierons, si nous pouvons connoître quels sont les fins du bien & du mal : alors nous ne craindrons point la mort, la vie ne nous causera point d'ennui : on ne peut en être las, tant qu'on s'occupe de choses grandes, sublimes & divines. Il n'y a qu'un repos paresseux qui la fasse haïr.

É P I T R E LXXIX.

LA gloire n'est que l'ombre de la vertu : & de même qu'elle précède, elle suit aussi quelquefois. Celle qui suit n'en est que plus grande, lorsque l'envie a cessé.

Combien a-t-on assuré que Démocrite étoit fou furieux ? A peine So-

crates a-t'il joui de sa réputation : Rome n'a-t'elle pas ignoré pendant long-temps qu'elle possédoit Caton ? Elle ne l'a bien connu qu'après l'avoir perdu.

Il n'y a point de vertu qui demeure long-temps cachée : elle sortira à la fin de l'oubli où la malignité de son siècle l'avoit plongée.

Celui qui ne pense qu'à briller de son vivant , a l'esprit renfermé dans un cercle bien étroit.

Il se passera après nous des milliers d'années. Il viendra des nations nouvelles qui seront nos juges à leur tour ; c'est sur elles qu'il faut porter ses vues.

Si la jalousie de nos contemporains s'opose à notre gloire , il viendra un temps où la haine & la faveur étant mortels , l'équité seule décidera de nous.



É P I T R E LXXX.

JE vois , je considère le nombre de ceux qui cherchent à exercer leur corps , & combien peu songent à exercer leur esprit. Quel concours , quelle foule de monde on voit aux jeux , aux spectacles ? Et quelle solitude chez ceux qui enseignent les sciences ? Mais quel esprit foible & imbécile nous trouvons dans ceux dont nous admirons la vigueur des bras & des jarets.

Je me dis à moi-même , si cet homme peut parvenir , à force d'exercice & de patience , à se battre à nombre inégal , à souffrir l'ardeur du soleil ; combien plus aisément l'esprit pourroit-il parvenir à se fortifier pour vaincre la fortune contre laquelle il a à combattre ?

Le corps , pour acquérir des forces , a besoin de secours étrangers ; il lui faut une bonne nourriture , des breuvages qui l'animent , il faut le frotter d'huile , il a besoin d'un exercice fréquent.

L'esprit n'a besoin que de lui-même. Il peut se nourrir & s'exercer sans beaucoup de peine ; tout ce qui peut nous rendre bons est dans nous ; & que faut-il faire pour être bon ? vouloir l'être , vouloir secouer le joug des passions dont nous sommes esclaves nés , & qui nous font courir après une félicité qui n'en a que l'apparence.

Voyez tous ceux que vous croyez heureux , dépouillez-les , vous les mépriserez bientôt.

Lorsque vous voulez acheter un cheval , vous lui faites ôter tous les ornements dont un Maquignon à voulu le couvrir pour vous tromper.

Faites de même pour les hommes ; ôtez leur masque , & ce que je dis des autres faites le pour vous-même : mettez à part vos richesses , vos possessions , vos dignités ; regardez vous en dedans & songés alors ce que les autres doivent penser de vous.



É P I T R E LXXXI.

V O U S vous plaignez d'avoir eu affaire à un ingrat , si c'est la première fois , rendez graces à la fortune , & à l'avis que vous recevez d'être désormais plus circonspect ; mais aussi cette circonspection peut avoir son mal : vous deviendrez plus difficile , vous ne voudrez plus rendre service , & de peur que le bienfait ne soit perdu entre les mains d'autrui , il se trouvera perdu dans les vôtres.

Une moisson n'a point donné : il vient une bonne année qui récompense.

Si vous voulez qu'un bienfait tombe en de bonnes mains , il faut l'essayer plusieurs fois : j'ai beaucoup parlé sur cette matiere dans mon traité des bienfaits. J'aime mieux examiner un point que je n'ai pas agité , le voici. Un homme nous a rendu service , & ensuite nous a fait une offense ; y à-t-il compensation , & sommes nous quittes envers lui ?

La Sentence d'un juge nous renverroit hors de Cour. Pour moi je vou-

drois oublier l'offense , & ne me souvenir que du bienfait ; car si nous devons pardonner à celui qui ne nous doit rien & à qui nous ne devons rien , à plus forte raison devons nous pardonner , si l'offense est venue après le service rendu.

Je ne mes jamais ces deux procédés à prix égal : j'estime plus le bienfait que l'injure : & je crois qu'un homme sage qui sera dans le cas de faire la comparaison , doit , pour être équitable , pencher toujours du côté du bienfait.

• • • • •

Les ingrats n'estiment rien de plus précieux que la grace qu'ils poursuivent , ils la déprisent quand ils l'ont obtenue.

Cependant si nous voulons nous en rapporter au suffrage universel : les hommes de toutes les villes du monde , les Nations barbares , les bons , les méchans qui ont des principes bien différents & bien contraires s'accordent tous à dire qu'il n'y a rien de plus noble & de plus honnête qu'une ame reconnoissante.

Malgré cela on rend tous les jours des offenses pour des bienfaits.

La principale cause , vient de ce

qu'on n'est pas souvent en état d'être reconnoissant & le mal vient au point que c'est une chose dangereuse de rendre de trop grands services ; car comme on sent le déshonneur qu'il y a de ne les pas reconnoître ; on va jusqu'à desirer la perte de ceux à qui on doit le plus.

Il n'y a point de haine plus pernicieuse , que celle d'un homme qui est honteux de ne pouvoir s'acquitter.

É P I T R E LXXXII.

IL y en a qui croient être audeffus des terreurs de la mort , quand ils en sont encor loin. Mais au moindre accident , leur courage s'évanouit , & ils ne sont plus les mêmes quand la mort approche d'eux ; il faut y penser continuellement , on deviendra ferme sur cet article.

Notre Zenon use de cet argument , aucun mal ne nous peut apporter de l'honneur , mais la mort est honorable , donc la mort n'est point un mal.

J'ai profité de cette leçon. Je ne

crains plus la mort , je ne ferai point difficulté de présenter ma tête.

Je répondrai cependant à cet argument , la mort simplement n'est pas honorable : mais mourir avec constance est une chose honorable. Celle de Caton le fut , celle de Brutus fut honteuse : car étant contraint de mourir & cherchant à prolonger sa vie , il se retira sous prétexte d'un besoin , & comme on lui commandoit de revenir , qu'on demandoit sa tête ; la voici , dit-t-il , en se présentant , mais plut à Dieu que je pusse vivre. Il s'en fallut peu qu'il ne dit plut à Dieu que je pusse vivre , même sous la tyrannie d'Antoine (1).

Je ne sais où Sénèque a pris cette anecdote sur Brutus. Velleius Paterculus , Dion Cassius , Plutarque & Florus le font mourir avec courage. Et s'il falloit faire la comparaison avec Caton , je donneroïis tout l'avantage à Brutus.

Ce général vient de perdre la bataille : il ne veut point tomber entre les mains de l'ennemi , il n'avoit pas un moment à perdre , il quitte la vie sans balancer.

Caton , dans les derniers moments , fait

Il est vrai qu'il y a bien des choses qui n'ont point d'honneur en elles mêmes ; mais elles en acquierent quand elles sont jointes avec la vertu.

La mort est au nombre de ces choses qui ne sont point mauvaises par elles-même , mais qui ont l'apparence de l'être. On en a horreur parce qu'il semble qu'elle nous prive de tous nos biens.

Nous avons encore un autre sujet de crainte ; nous connoissons les biens de ce monde , nous en jouissons , nous ne savons pas ce qui se passera après nous , & nous sommes épouvantés de ce que nous ne connoissons pas , nous craignons naturellement les ténèbres & redoutons l'obscurité dans laquelle nous nous imaginons que la mort va nous conduire.

Et de plus, bien des Poètes , & surtout Virgile , ont employé leur esprit à la

devant tout le monde les actions d'un homme au désespoir ; il bat les gens qui lui ont ôté son épée : & quand on la lui a rendue , au lieu de se tuer tout d'un coup , il lit par deux fois le traité de l'immortalité de l'ame de Platon pour s'exciter à la mort.

décréditer , quand ils parlent de cette prison d'enfer , & de cette région couverte d'une éternelle nuit.

Mais lorsque vous leur avez bien persuadé que toutes ces idées ne sont que fables , qu'il ne reste rien après nous qui doive nous faire peur (1), on nous demandera encore ce qu'on deviendra , si on n'est ni dans les enfers ni dans aucun autre lieu.

Je conviens que quoique la mort soit indifférente , elle ne doit pas cependant être comptée entre les choses qu'on puisse facilement mépriser. La nature ne nous laisse pas le pouvoir

(1) On voit que Sénèque a des sentiments selon le moment & selon le sujet. Pour consoler Marcia sur la perte de son fils , il dit qu'il n'est pas mort tout entier , que son ame se rejoindra avec les Catons ; ici pour ôter la crainte de la mort il dit qu'il ne reste rien après nous qui doive nous faire peur.

Croit-il qu'il n'y a que des récompenses à attendre & point de peines à craindre ? Cette façon de penser seroit absurde : il faut que les deux soient en même-temps , ou ne soient point du tout ; mais c'est un développement qui ne pouvoit entrer dans l'esprit des Philosophes payens.

d'approcher sans crainte de ce que nous croyons être un mal , en effet l'on ne peut marcher hardiment si l'on a cette idée.

Mais, comme il n'y a point de gloire à faire quelque chose à regret, il faut avoir recours à la vertu , & nous ne ferons rien par contrainte.

Ce n'est pas avec les arguments des Philosophes qu'on sera convaincu ; c'est avec des raisonnements simples qu'on vous apprendra l'avantage de mourir constamment.

Ce ne fut point par le secours de la dialectique que les Fabiens résolurent de mourir pour le salut de la Patrie.

Les Lacédémoniens étoient enfermés au détroit des Thermopyles : ils n'avoient espérance , ni de vaincre ni de retourner dans leur maison ; Leonidas , avant de les mener au combat ou plutôt à la mort , leur dit, mes amis , dînez à présent comme si vous deviez souper ce soir aux enfers.

Que dirai-je de ce Général Romain qui envoya des soldats pour s'emparer d'un poste ; camarades , leur dit-il , il est nécessaire d'y aller , il n'est pas nécessaire d'en revenir.

Voyez avec quelle noblesse commande la vertu toute simple : elle ne se sert point d'arguments pour persuader qu'il n'y a point de mal à la mort, elle n'emploie point les raisonnements pour changer l'opinion de tous les siècles, & dont on est abreuvé dès son enfance.

C'est avec de grands traits qu'il faut assaillir les grands monstres. La trop grande subtilité rend les choses inutiles & sans efficace.

É P I T R E LXXXIII.

VOUS voudriez être instruit du détail de ma vie, savoir ce que je fais tous les jours & à tous les moments du jour : c'est avoir bonne opinion de moi, de croire qu'il n'y a rien dans ma conduite que je sois obligé de cacher.

Il est bien vrai que nous devrions vivre en particulier, comme si nous étions regardés de tout le monde & penser comme s'il y avoit quelqu'un à nos côtés qui pût lire au fond de notre cœur.

Eh que serviroit de se cacher des hommes ? Tout est découvert aux yeux de Dieu : il est dans notre ame ; il pénètre dans nos pensées.

Je vais donc contenter votre envie. J'ai été mon maître tout ce jour ci ; personne n'est venu me détourner.

J'ai employé mon temps, une partie sur mon lit, une partie à la lecture.

Je m'occupe peu maintenant aux exercices du corps : je suis vieux, pour peu que je me promène je suis las, je n'ai plus que le jeune Evarinus pour m'exercer à la course ; mais je le changerai : il m'en faut un d'un âge plus tendre ; j'ai de la peine à le suivre quand il court. Cet exercice journalier ne m'est pas à présent d'un grand profit.

Nous prenons tous deux un chemin bien différent ; à son âge on monte, au mien on descend, ou pour mieux dire on tombe.

Lorsque je suis las, je songe à me baigner, moi qui autrefois dans le mois de Janvier même me jettois & badinois dans la rivière ; je prends le parti de faire transporter ma tente vers le Tibre, je me mets dans une cuve dont le Soleil tempère l'eau par sa chaleur.

Après cela vient mon repas , mais un repas sans me mettre à table , du pain sec fait toute ma nourriture , je n'ai pas besoin de me laver les mains. Ensuite je vais me coucher, je dors peu comme à mon ordinaire , je me contente souvent d'avoir , comme on dit perdu terre.

É P I T R E LXXXIV.

J'A i toujours regardé la lecture comme chose très nécessaire & je m'y suis toujours livré , premierement afin que lorsque je compose je ne sois pas trop content de mon ouvrage en m'imaginant que tout ce que j'écris part uniquement de moi : ensuite afin que lorsque j'aurai bien connu ce que m'ont appris les anciens , je puisse juger de ce qu'ils ont trouvé & examiner s'il n'y auroit rien à trouver après eux.

La lecture nourrit l'esprit & sert de délassement après un long travail : ainsi nous ne devons pas nous occuper à écrire ou à lire toujours. Trop écrire est fatigant : trop lire, coule, passe vite, on ne retient rien : il faut aller de l'un à l'au-

tre & tempérer l'un par l'autre , de façon que ce qu'on a acquis par la lecture , on puisse en faire usage lorsque l'on écrit.

Alors celui qui fait travailler assemble , sépare ou confond les matieres : on ne reconnoit plus l'original , ou si on le reconnoit on y trouve une forme toute différente.

Les aliments sont pour notre corps ce que doit être la lecture pour notre esprit : tant qu'ils sont dans notre estomach ils lui pesent : lorsqu'ils ont changé de nature , lorsque la digestion est faite , ils passent dans le sang & donnent des forces à toute la machine.

Il en est de même ici , ne souffrons pas que ce qui entre s'y conserve entier ; digérons-le : autrement il resteroit dans la mémoire & ne passeroit point jusqu'à l'esprit.

Rendons nous propre ce que nous avons rassemblé ; ne faisons qu'un de différentes choses.

Cachons ce que nous avons pu prendre des autres , & si on le découvre qu'on y voye du moins le profit que nous en avons tiré.

Pour finir par une comparaison , écoutez un chœur de Musique où il

y a des hommes , des femmes , des instruments qui les accompagnent , ce n'est souvent qu'un même son , ce sont pourtant différentes voix & differents instruments.

É P I T R E LXXXV.

JE m'étois contenté de vous faire sentir en passant, ce que disent nos Stoiciens pour prouver que la vertu seule suffit pour rendre un homme heureux. Vous voudriez savoir tous nos arguments ; mais il faudroit faire un livre & non pas une épître , écoutez du moins ceci.

Celui qui est sage est modéré , celui qui est modéré est constant ; celui qui est constant n'est jamais troublé : celui qui n'est point troublé vit sans tristesse : celui qui vit sans tristesse est heureux. Il s'ensuit de là que le sage est heureux & que la sagesse suffit à la vie heureuse.

Quelques-uns des Péripateticiens répondent à cela que le sage est celui qui se trouble rarement , qui est peu sujet à la tristesse & qui s'y livre difficilement ; car disent-ils , la nature de

l'homme ne permet pas qu'il soit tout à fait exempt de tristesse , & ne soit quelquefois troublé & vaincu par la douleur. Ainsi ils ne nous ôtent pas les passions ; mais ils les tempèrent.

Pour nous , nous estimons peu le sage ; s'il n'est qu'un peu plus constant que les plus foibles , un peu plus gai que les plus tristes , un peu plus modéré que les plus dissolus. Voudroit-on soutenir qu'un homme est en santé , parce qu'il n'a qu'un peu de fièvre ?

Je ne saurois imaginer que l'homme sage , soit celui où il y a diminution de mal : je dis que c'est celui où il n'y en a point du tout ; car pour peu qu'il y en ait , il croîtra : une petite maladie augmente si on ne la traite dès le commencement.

Si vous accordez que le sage est sujet aux passions , la raison ne pourra les dompter : elle sera emportée comme un torrent : principalement dans le cas où vous les permettrez toutes ; car il faudra toutes les combattre. L'homme le plus fort se trouvera foible contre une troupe de petits hommes qui viendront l'attaquer.

Vous dites, pour excuser quelqu'un,

il court il est vrai , après les richesses ; mais ses desirs sont bornés : s'il a de l'ambition , elle n'est pas extrême : s'il se met quelquefois en colere , il s'apaise aisément : il est adonné aux femmes , mais cela ne le dérange point.

Hé bien j'estimerois plus heureux celui qui n'auroit qu'un seul vice , quelque grand qu'il fût , que le vôtre qui les auroit tous , quelques légers qu'ils pussent être.

Il ne faut point considérer si le vice est grand : quelqu'il soit , il n'obéit point , il ne reçoit point de conseil.

Les vices sont comme les bêtes féroces , on croit les avoir domptés pour les avoir un peu adoucis : il vient un instant où leur violence se réveille.

Si la raison prend le dessus , elle les arrêtera dès les commencements : s'ils entrent chez vous malgré elle , malgré elle ils y resteront. Il est plus facile d'empêcher qu'ils ne viennent , que d'arrêter leur activité quand ils sont venus.

Cette médiocrité dans laquelle on veut restreindre les vices , est donc une chose fausse : j'aimerois mieux qu'on me dit , il faut être un peu fou , un peu malade.

Il n'y a que la vertu où se puisse trouver la retenue, la modération. Les vices n'en reconnoissent point, on les arracheroit plutôt que de les modérer.

Les passions ne peuvent ni se gouverner ni se choisir : on passe imperceptiblement de l'une à l'autre.

Si vous donnez entrée à la crainte, à la tristesse, à la cupidité &c. Elles ne feront bientôt plus en votre puissance; parce que les occasions qui les irritent sont hors de vous & autour de vous. Elles croissent selon que les causes qui les font naître sont fortes ou foibles. La crainte sera plus grande si l'on voit plus de choses qui puissent effrayer.

S'il n'a pas été en notre pouvoir d'empêcher le commencement de quelque chose, quelle folie de croire qu'on pourra en arrêter le cours. Comment aurons nous assez de force pour chasser ce que nous n'avons pû empêcher de venir à nous (1) ?

(1) Le reste des raisonnemens seroit trop ennuyeux & trop long à détailler. Il suffit d'avoir présenté la sévérité stoïcienne.

É P I T R E LXXXVI.

JE vous écris cette lettre d'une petite maison de campagne qui étoit autrefois celle de Scipion l'Africain. J'y adore ses mânes & je me prosterne vis-à-vis d'un autel où je soupçonne que repose le corps de ce grand homme ; car je suis persuadé que son ame est remontée aux Cieux, d'où elle étoit venue ; non pour avoir été à la tête des armées & avoir fait des conquêtes (le furieux Cambise en avoit fait autant) mais pour sa modération , son amour envers sa patrie. Je le trouve encor plus admirable lorsqu'il la quitte que lorsqu'il la défend. Je ne veux , disoit-il , rien changer à nos loix , nos citoyens doivent être libres & égaux. O ma patrie, jouissez sans moi de ce privilège , j'ai soutenu votre liberté : je veux en m'exilant vous prouver que je cherche encor à la soutenir : il est juste que je sorte de Rome , si vous croyez que mes bienfaits m'ayent rendu trop puissant & trop redoutable.

Il se retira à Litterne où je suis main-

tenant. C'est une petite maison bâtie de pierre de taille, entourée d'un bois : des tours la défendent des deux côtés. Il y a tout près un bain fort petit & fort sombre, selon l'usage de ce temps là. Nos anciens ne croyoient pas qu'il pût conserver sa chaleur s'il étoit trop ouvert & trop éclairé.

Ici j'ai un plaisir infini à comparer les mœurs de son siècle avec les nôtres. C'étoit là où le vainqueur de Cartage se délassoit des travaux rustiques qui faisoient l'occupation de sa journée & celle de ses ancêtres.

Ce lieu simple & mal-propre, j'ose le dire, suffisoit à ce Héros : à présent nos bains sont pavés des matieres les plus riches, nous les ornon de peintures : la chambre ne seroit point élégante, s'il n'y avoit de grandes fenêtres vitrées. Nos baignoires sont du marbre le plus précieux : autrefois on ne le voyoit que dans les Temples.

Nous croirions n'être pas bien lavez, si les robinets d'où l'eau découle n'étoient pas d'argent.

Je n'ai parlé que des bains publics : que dirai-je de ceux des fils des Afran-chis ? Que de colonnes de tous les cô-

tés , qui ne servent point à soutenir l'édifice , & qui n'y sont que pour l'ornement. Que d'eaux qui tombent par cascades & à grand bruit ?

Nous sommes parvenus à ce point de délicatesse , que nous voudrions ne marcher que sur des perles.

Et encore les bâtimens que le premier luxe avoit rendus dignes de notre curiosité , perdent de leur lustre , si un nouveau luxe ou une nouvelle mode y ajoute encore quelque chose.

Eh pourquoi tant décorer une chambre qui ne doit avoir que les quatre murs , qui est fabriquée pour l'usage du corps & non pour le plaisir des yeux ?

Autrefois on ne s'embarassoit point de voir couler des eaux chaudes ni quelle eau lavât le corps , pourvû que le corps fut lavé.

Bon Dieu , qu'il étoit heureux alors d'entrer dans ces bains obscurs , avec Caton , avec Fabius Maximus , ou avec un des Scipions , & d'y voir ces grands hommes vous aider , vous essuyer de leurs propres mains , on n'avoit point honte d'un service réciproque.

Aprésent on plaint la rusticité du

siècle de Scipion. Le pauvre homme ; dit-on , il ne savoit pas jouir de la vie , il ne se baignoit pas souvent dans une eau pure & nette : vraiment non. Il ne se baignoit que pour se débarrasser de la sueur que lui avoit causé le travail , ou la chaleur du jour.

Et encore nos Anciens nous apprennent qu'on ne se baignoit pas tous les jours en ce temps là : on ne se nétoyoit que les bras & les jambes : le bain entier étoit réservé pour les temps de fêtes , ou n'arrivoit que tous les neuf jours au plus.

Vous m'allez dire , je permets à nos Anciens d'avoir été si mal-propres ; mais aussi que l'on convienne qu'il ne faisoit pas bien bon auprès d'eux. Eh bien , ils sentoient ce que doit sentir la transpiration causée par le travail : ils sentoient l'homme.

Nos délicats au milieu d'une eau claire & nette où ils se baignent , sont plus sales encore avec les onguents dont ils se font frotter.

Notre ami Horace avoit bien raison de dire :

*Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum ,
l'un put l'ambre & le musc , &
l'autre put le bout.*

Pour moi, je ne fais lequel des deux j'aimerois le mieux ; mais celui qui se fait frotter de tant d'onguents, doit les renouveler plusieurs fois le jour s'il veut que l'odeur s'en conserve : & quelle gloire pourra-t-il retirer de puer l'ambre, croira-t-on jamais que cette odeur est son odeur naturelle ?

É P I T R E LXXXVII.

J'AI fait une espèce de naufrage avant que de me mettre en mer ; je ne vous en marquerai ni la cause ni le détail, vous metriez mon aventure au rang des paradoxes des Stoiciens ; mais elle m'a appris combien nous avons de superflu dont nous pouvons nous passer, & dont nous ne sentons pas la privation quand la nécessité nous les ôte.

Maxime & moi, nous sommes réduits à prendre une méchante voiture avec très-peu de domestiques & sans aucune provision. Nous avons passé ainsi deux jours plus heureux pour moi que vous ne croiriez.

Comme j'avais un matelas, la nuit je me couchois dessus ; de deux man-

teaux qu'on avoit pris, je m'envelopois de l'un, l'autre me servoit de couverture.

Je ne marche jamais sans avoir de figues avec moi ; quand je trouvois du pain, elles faisoient mon régal ; quand je n'en trouvois point, ces figues étoient mon unique nourriture.

Le chariot sur lequel nous étions étoit une vraie voiture de payfan : les mules qui le traînoient m'ont prouvé qu'on pouvoit se nourrir tout en marchant. Mon mulier étoit nud pied, non à cause de la chaleur, mais parce qu'il n'avoit ni bas ni souliers.

Croiriez-vous que j'ai eu bien de la peine à avouer que cette voiture m'appartenoit.

Ce qui est vrai & simple emportera-t'il toujours avec soi une certaine honte ? Je rougis, parce que je suis en compagnie d'un homme délicat & somptueux : cela me prouve que tout ce que j'ai loué, que tout ce que j'ai approuvé n'a point encore aquis dans mon esprit une autorité ferme & durable. J'ai honte d'être dans un simple chariot : je tirerois donc gloire d'un équipage magnifique : j'ai donc bien peu profité, puisque je crains

détaler ma simplicité aux yeux du public & que je suis toujours l'esclave de l'opinion.

Mes leçons n'auront qu'un foible succès : je n'oserai prêcher en public la modération , la tempérance : il faudroit pourtant élever la voix, il faudroit crier de toutes les forces. Vous vous trompez : vous êtes dans l'erreur : vous vous attachez à des choses vaines & inutiles , vous n'estimez jamais les hommes parce qu'il leur est propre. Vous dites cet homme possède de grandes richesses. Oui ; mais il doit beaucoup. Il a une superbe maison ; mais il l'a acquise de deniers empruntés. Sa famille , son domestique , tout ce qui l'entoure est d'un brillant qui étonne ; mais il ne répond point aux échéances. S'il payoit ses créanciers il ne lui resteroit pas de quoi surpasser ses voisins en magnificence.

Quel heureux siècle que celui de nos Anciens Généraux , de Caton le censeur ! Il n'avoit point honte de monter un méchant cheval qui étoit toute sa voiture & encore n'y étoit-t-il pas seul : deux bougettes attachées à l'ar-

çon de sa selle renfermoient tout son bagage.

On a beaucoup disputé pour marquer les limites des richesses & de la pauvreté. Pour moi je crois que le pauvre est celui qui possède peu, comme le riche est celui qui possède beaucoup.

Nous en pourrions disserter plus amplement quand nous serons ensemble.

Présentement je crois qu'il conviendrait mieux de flatter la pauvreté, de s'acoutumer à elle, de se détourner de l'idée des richesses, plutôt que de disputer sur les termes, pendant qu'on n'a pas encore examiné les choses.

Supposons un conseil assemblé, où l'on propose une loi pour abolir les richesses.

Ne faudroit-il pas d'abord représenter au Peuple Romain qu'il doit chérir la pauvreté, puisqu'elle est la cause & le fondement de cet Empire universel où il est parvenu : lui marquer pourquoi il doit craindre les richesses, qu'il les a trouvées chez les Peuples qu'il a vaincus : que de-là sont venues les cabales, les séditions, les guerres civiles qui comme un torrent ont rava-

gé cette Rome autrefois si sainte & si pure : qu'on a porté la vanité à l'excès , en tirant gloire de la dépouille des nations ; & que ce qu'un seul peuple a pû enlever à tous les autres Peuples, les autres Peuples à leur tour peuvent le lui ravir (1).

Mais il ne suffit pas d'écrire toutes ces choses : il seroit bien plus à souhaiter qu'on pût les persuader.

(1) Sénèque ne se doutoit pas qu'il étoit Prophète; quelques siècles après lui , toutes les nations sont venues inonder l'Empire Romain & l'ont détruit.

E P I T R E LXXXVIII.

ON a voulu examiner si l'étude des arts libéraux servoit à faire un homme de bien , à le rendre meilleur.

Ces sortes d'Arts ne promettent rien de cela. Il paroît que leur but n'est point de ce côté. Un Grammairien , par exemple , ne songe qu'à embellir un discours , il règle le style des histoires , & s'il veut aller plus loin , il va jusqu'à la Poësie.

Qui de ces Meilleurs cherche une route pour aller jusqu'à la vertu ? Ils sont occupés de la valeur des syllabes , du choix des mots, de l'arrangement des faits , des loix de la versification. Y en a-t'il aucun qui nous enseigne à secouer la crainte , la cupidité , le joug des passions ?

Un autre veut suivre Ulysse dans tous ses voyages, examiner quelles ont été ses erreurs ; ne devoit-il pas chercher quelles sont les siennes propres ?

Passons à la Musique & à la Géométrie. Vous m'enseignerez comment deux voix qui sont différentes, deux cordes qui rendent un différent son peuvent faire un accord parfait. Apprenez-moi plutôt comment je pourrai accorder mon esprit avec lui-même.

Le géomètre mesure les choses les plus étendues ; que ne me donne-t'il plutôt la mesure de ce qui suffit à l'homme ?

L'arithmétique m'apprend à bien calculer pour ne rien perdre : j'aimerois bien mieux apprendre à perdre avec gayté, qu'à conserver avec peine & embarras.

Vous astronome , vous avez pénétré jusques dans les Cieux : vous avez mesuré la grandeur des étoiles , leur distance entre elles : puisque vous êtes si habile , mesurez l'esprit de l'homme : dites-moi combien il est grand , combien il est petit.

Vous savez si une ligne est droite ou courbe , & vous ne savez pas ce qui est juste ou injuste.

Quelle utilité en ce cas , me direz-vous , y a-t-il d'instruire , comme nous faisons , nos enfants dans les arts libéraux ? La voici : ces arts ne peuvent donner la sagesse , il est vrai , mais ils y préparent.

On montre aux petits enfants à lire & à écrire. Cette première connoissance ne leur apprend aucune des sciences , mais elle est le chemin par où on peut y parvenir.

De même les sciences ne conduisent pas directement à la vertu ; mais elles dévelopent l'esprit. Il y en a qui , comme les mathématiques , conduisent à avoir l'esprit juste.

Mais si on se donne tout entier à ces différents arts , il ne restera plus

dans l'esprit aucune place que puisse occuper la Philosophie.

La sagesse est grande, son étendue est immense : il faut donc qu'elle trouve une place immense pour se loger.

Elle a à connoître des choses humaines, des choses divines : elle a à traiter du présent, du passé, du temps, de l'éternité. Voyez combien il y a de questions à examiner sur un seul de ces articles là.

Par exemple, s'il y a quelque être qui puisse s'être formé lui-même. Si quelque chose a existé avant le temps, si le temps a commencé avec le monde, ou s'il existoit auparavant.

Il y a un nombre infini de recherches à faire sur l'ame seule : d'où elle vient ; quelle elle est ; quand elle a commencé d'être ; combien elle subsistera. Si elle passera autrepars ; si elle changera de domicile, pour aller se placer dans toutes les formes d'animaux qui sont sur la terre : ou si elle ne sera qu'une seule fois l'esclave d'un corps, pour aller ensuite se répandre par tout l'univers. Si elle même n'est point une partie de la matiere. Ce qu'elle fera après être séparée du corps, comment elle jouira alors de

sa liberté. Si elle a oublié tout ce qui s'est passé avant que d'être unie à un corps mortel. Si le souvenir lui en reviendra lorsqu'elle sera montée aux Cieux.

Quel moyen de donner à notre esprit une habitation libre pour toutes ces pensées , si nous n'en écartons tout ce qui est superflu.

Les seuls arts libéraux , ou plutôt libres , selon moi , sont ceux qui tendent à acquérir la vertu ; mais comme il y a beaucoup de choses dans la vie qui n'y ont point de rapport dont on ne peut se passer comme la nourriture , je dis qu'il ne faut prendre de tout , que ce qui nous est nécessaire. Le trop dans les sciences est nuisible. Vouloir savoir plus qu'il ne convient est intempérance. J'ose dire que l'esprit en souffre une indigestion.

Didime , le grammairien , a donné au public quatre mille volumes. Je plaindrois un homme qui seulement en auroit lu autant. Ce Didime entr'autres y examine quelle est la patrie d'Homère , quelle fut la véritable mere d'Ænée , si Anacréon a été plus libertin qu'ivrogne , si Sapho a été
fille

filie publique , & mille autres fadaïses de cette nature que je vous conseil-
leroïis d'oublier , si vous les aviez sues.
Ces sortes de gens perdent bien du
temps , pour qu'on puisse dire d'eux ,
voilà un homme d'une érudition pro-
fonde. Nous autres , nous nous con-
tentons d'un éloge plus simple : voilà
un honnête homme.

Faudra-t'il que je parcourre les an-
nales de toutes les nations , que je
recherche quel fut le premier qui com-
posa des vers ? Que j'examine com-
bien il y a eu de siècles entre Orphée
& Homère , pendant que nous n'avons
aucune histoire de ces temps là ? Pas-
serai-je toute ma vie à disputer sur
des syllabes ? Demeurerai-je toujours
dans la poussière de la géométrie ?

Appion , le grammairien , qui du
temps de César parcourut toute la
Grece , disoit qu'Homère , après avoir
fini son Odissee & son Iliade , avoit
ajouté un commencement à son ou-
vrage , dans lequel il comprenoit toute
la guerre de Troye. Pour preuve de
cela , il disoit qu'Homère avoit com-
mencé le premier vers par deux lettres

qui marquoient le nombre de ses Livres.

Il faut donc que celui qui veut savoir beaucoup sache tout cela. Il me faut donc oublier ce précepte salutaire *épargne le temps*.

Voyons d'un autre côté combien la subtilité des Philosophes est nuisible à la vérité.

Protagore avance qu'on peut soutenir également le pour & le contre sur toutes sortes de manières.

Nausiphanès dit que tout ce que nous voyons peut aussi bien exister que ne pas exister.

Parménides, qu'il n'y a rien dans l'Univers de tout ce que nous y voyons.

Les Pyrroniens, les Académiciens ont inventé une nouvelle science. Ils ont beaucoup travaillé pour se prouver qu'ils ne savoient rien.

Qu'arrive-t'il à ces sortes de savant ? Ils ne se complaisent qu'en eux-mêmes : ils sont par leurs impitoyables, fatigants & à charge dans les sociétés. Eh pourquoi ? C'est qu'ils ne se sont point nourris du nécessaire : ils n'ont couru qu'après le superflu.

É P I T R E LXXXIX.

V Ous me demandez une division de toute la Philosophie. Il seroit à souhaiter que nous pussions en jouir d'un coup d'œil, comme nous faisons du spectacle de la nature, sans doute elle raviroit les hommes en admiration, & les réduiroit à abandonner tant de choses qu'ils croient grandes, parce qu'ils ignorent les plus grandes.

Je commencerai par vous dire la différence qu'il y a entre la sagesse & la Philosophie.

La sagesse est la perfection du bien qui est en l'ame, la Philosophie est l'amour de cette perfection, qui produit la sagesse, l'une mène à l'autre.

On a fait différentes divisions de la Philosophie. Je m'en tiens à celle-cy & je la partage en trois. La morale, la naturelle, & la rationnelle (1) (ou l'art de raisonner.)

(1) Je me sers de ce terme pour éviter le mot de raisonnable, qui a une autre signification.

La premiere dirige & conduit l'ame:
 La seconde recherche la nature des choses. La troisieme nous apprend à connoître la propriété des termes, & les arguments qui servent à séparer le faux de ce qui est vrai.

La morale est très utile : on peut la subdiviser en trois parties.

La premiere regarde le soin de distribuer à chacun ce qui lui appartient, & celui de connoître le prix de chaque chose.

La seconde traite de l'affection ou attachement que l'on peut avoir pour ces mêmes choses.

La troisieme consiste dans l'action qui suit la connoissance de ces choses & leur affection pour elles.

Si une de ces trois choses manque tout est en confusion.

Que servira de les connoître si vous y portez une affection démesurée?

Que servira d'y apporter une affection

cation dans notre langue. J'aurois pû mettre celui de logique ; mais Sénèque ne l'emploie point, il devoit pourtant le connoître, puisque Cicéron s'en étoit servi avant lui.

modérée si vous ne choisissiez pas le temps, le point, le lieu qui convient & la façon dont il faut agir. Si tout est réuni, votre vie se trouvera d'accord avec vous-même.

La Philosophie naturelle se subdivise aussi ; elle comprend les choses corporelles & les incorporelles.

Ce qui appartient au corps est départi en ce qui existe, & en ce qui en provient.

Il est certain que les Éléments sont engendrés. Quant au lieu qu'ils occupent & à leur principe, les uns disent qu'il est simple : les autres le divisent en deux ; la matière, & la cause qui met la matière en mouvement (1).

Il reste à parler de la partie ratio-

(1) Sénèque coupe bien court sur ce qu'il nomme incorporel. Nous mettrions peut-être le mot de spirituel ; mais il est bon de savoir que les Philosophes, & entr'autres ceux des trois premiers siècles, (selon notre calcul,) n'appelloient ordinairement du nom de corps, que ce qui est grossier & palpable : & qu'ils donnoient au contraire le nom d'esprit aux corps subtils qui ne frappent point grossièrement les sens.

Origenes contre Celse, dit formellement, que les Peripatéticiens ne donnoient point le

nale de la Philosophie. Elle consiste dans le discours : ou il est suivi & prononcé par un seul , ou il est entre deux personnes , dont l'une interroge & l'autre répond : j'appellerai celle-ci dialectique & l'autre Rétorique.

La rhétorique donne le sens & l'ordre aux paroles. La dialectique est divisée en paroles & en significations ; c'est à-dire , en choses qui sont dites , & en paroles avec lesquelles on les dit.

Ces deux ont des divisions à l'infini , mais c'en est assez , il y auroit un volume entier de questions à faire.

Je ne veux pas , mon cher Lucilius , vous empêcher de vous occuper de ces connoissances , pourvû que vous raportiez toutes vos études aux mœurs.

Gouvernez bien celles-ci , reveillez ce qui dort en vous , domptez ce qui est rebelle , élevez-vous contre les

nom de matière à l'air. On peut voir dans mon traité des Opinions , que bien des Philosophes , tant chrétiens que payens , ont cru que Dieu , les esprits ou anges , étoient formés d'un air ou d'un feu plus pur & plus subtil que le nôtre.

desirs effrenés des hommes. Si l'on vous dit quand cesserez-vous de tenir le même langage ? Répondez , quand vous mettrez fin à vos vices ; voulez-vous que le remède cesse avant la guérison de la maladie ?

Si l'on n'aime pas à être attaqué en particulier , criez tout haut & en général.

Jusques à quand étendrez-vous les bornes de vos héritages ? Un terrain qui nourrissoit tout un peuple est maintenant trop petit pour un seul homme : vous détournez les rivières pour les faire passer dans vos parcs : vos domaines sont si étendus , que vos fermiers sont eux-mêmes de grands seigneurs. Les Isles de la mer Adriatique & de la mer Egée , qui étoient autrefois la demeure de Rois célèbres & de grands capitaines , ne sont plus qu'une foible partie des terres que vous possédez. Prenez tout cela , puisqu'il vous le voulez ; mais laissez de quoi vivre à ceux à qui vous le prenez.

Quant à vous , votre prodigalité est aussi grande que l'avarice des autres. Il n'y a point de rivière renommée en poisson , point de sources d'eaux

chaudes près desquelles vous ne fa-
 fiez élever des maisons. Vous vous
 faites gloire de resserrer les limites de
 la mer pour augmenter vos possessions.
 Une partie de vos palais est bâtie sur
 des montagnes ou le long de la mer,
 pour jouir d'une vue plus belle & plus
 étendue.

Tout cela est fait pour être habité.
 Songez donc que vous n'êtes que le
 corps d'un seul homme.

De quoi même vous servent tant
 de chambres dans un vaste palais ?
 Vous ne coucherez que dans une seule.
 Les lieux où vous n'êtes pas ne sont
 point à vous.

Je viens à vous maintenant gour-
 mandis insatiables. On pêche sur tou-
 tes les mers ; on chasse sur toutes les
 terres ; on ne laisse en paix que les
 animaux qui ne sont point agréables
 au goût. Après toute la peine & toute
 la dépense que cela coute , vous n'y
 touchez que du bout des lèvres : vo-
 tre estomach s'y refuse ; vous n'avez
 pas encore fait la digestion du repas de
 la veille (1).

(1) Sénèque a frondé les gourmands de son

Dites tout cela aux autres , mon cher Lucilius , afin que quand vous le direz vous puissiez l'entendre pour vous-même. Ecrivez-le pour le relire ;

siècle. Saint Bernard n'a pas épargné ceux du sien. Je crois que le lecteur ne sera pas fâché de lire le passage suivant , tiré de son Apologie , adressée à Guillaume , Abbé de S. Thierry. Il est vrai qu'il ne s'agit ici que de moines.

Il compare la sobriété des anciens moines avec l'intempérance de ceux de son temps ; ensuite il dit :

» Les mets succèdent les uns aux autres , &
 » pour une abstinence de chair que l'on pratique , de grands corps de poissons paroissent à double rang sur la table. Etes vous rassasiés des premiers ? L'adresse des cuisiniers vous donne la même avidité pour les autres. Ils imaginent des sauces aussi différentes que les épices : & de quatre ou cinq plats qu'on dévore , on fait des premiers une transition si naturelle à ceux qui suivent , qu'ils remplissent le ventre sans ôter l'appétit , parce qu'on séduit le palais si agréablement par la nouveauté des ragoûts , qu'on efface les premières altérations. La faim se réveille , on en ressent les premières pointes , on recommence avec la même avidité. Le ventre qui n'a point d'yeux ne voit pas qu'il se charge ; mais on se guérit du dégoût par la variété.

rapportez tout ce que vous ferez à corriger les mœurs & à arrêter la fureur des passions.

Etudiez , non pour savoir plus que les autres , mais pour savoir mieux.

É P I T R E LXXX.

SI , de vivre , est un présent des Dieux , comme on n'en peut douter : disons aussi que le bonheur de bien vivre est un présent de la Philosophie.

Ainsi le bienfait que nous tenons d'elle est autant au dessus de celui que nous ont acordé les Dieux , qu'une bonne vie est au-dessus de la simple vie.

Cela seroit exactement sur si nous ne tenions pas la Philosophie des Dieux même.

Il est vrai qu'ils ne nous ont point donné la science , mais ils nous ont laissé la faculté d'y parvenir.

S'ils en avoient fait un bien général , & que nous fussions sages dès notre naissance , la sagesse perdrait tout son lustre. En effet , ce qu'il y

a en elle de plus grand , de plus précieux , c'est qu'elle n'est point un présent du hazard , ni de personne , l'homme seul se la peut donner , il ne la doit qu'à lui-même.

Son unique emploi est de chercher , de trouver la vérité , tant du côté des choses terrestres que des célestes.

La justice , l'humanité , la religion & toute la suite des vertus ne la quittent point. Elle enseigne à reconnoître l'empire des Dieux sur tout ce qui respire , à conserver la société entre les hommes.

Cette société étoit d'abord inviolable , mais elle fut détruite par l'avarice.

La possession des biens de la terre appartenoit à tout le monde : elle cessa quand chacun voulut avoir quelque chose en propriété.

Alors les hommes ne ressemblerent plus à ces premiers mortels dont les mœurs étoient pures , qui n'avoient d'autres loix que celles de la nature : & prenoient pour chef celui qui les surpassoit en intelligence & en vertu. Les hommes étoient heureux. Le mé-

rite le plus éclatant avoit le plus d'autorité.

Posidonius, s'imagine que c'est dans ces siècles, apellés les siècles d'or, qu'on a commencé à connoître les Rois, qui étoient toujours choisis entre les sages.

Leur puissance modérée servoit à deffendre les plus foibles de la tyrannie des plus forts. Ils conseilloient les vertus. Ils détournoient des vices ; ils faisoient voir ce qui étoit utile, de ce qui ne l'étoit pas.

Leur prévoyance alloit jusqu'à prévenir les besoins de leurs sujets : leur bienfaisance les enrichissoit ; leur autorité détournoit les dangers qui les menaçoient.

Leur titre de Roi n'étoit point un honneur, c'étoit un devoir à remplir.

Aucun sujet ne songeoit à employer contre son prince, les bienfaits & la liberté qu'il tenoit de sa bienveillance. C'étoit un cercle d'obéissance volontaire & de commandement raisonnable.

Mais dès que les vices eurent inondé la terre ; les gouvernements se changèrent en tyrannie ; il fallut établir des loix. On étoit à couvert sous des

toits élevés sans art & seulement pour se deffendre des injures de l'air ; on vint à se renfermer , on imagina des portes , des clefs , des ferrures. Ce fut là le premier signal de l'avarice. Le luxe imagina d'embellir les prisons où l'on se renfermoit.

Autrefois on étoit libre dans des cabanes : maintenant nous sommes esclaves , entourés d'or & de marbre : & tous ces embellissements , toutes ces commodités , c'est l'adresse & non la sagesse de l'homme qui les a inventés.

Qui admirerez-vous vous le plus , je vous prie , ou de Diogenes ou de Dedale ? Celui-ci inventa la scie. Celui-là avoit une tasse renfermée dans un sac. Il vit un enfant qui se servoit du creux de sa main pour boire. jettâ le sac & la tasse , en disant , il faut que l'homme soit bien dépourvu de sens , pour se charger de choses inutiles.

Ceux-là étoient sages , ou du moins bien semblables aux sages , qui ne s'embarassoient que médiocrement de leur corps. Il faut si peu de soin pour

le nécessaire : il faut tant d'embarras pour vivre dans les délices.

Si nous nous contentions d'écouter la nature, nous n'aurions pas besoin de recourir à tous les artistes : Elle n'a point eu dessein de nous donner des entraves : toutes les choses qu'elle demande de nous sont aisées.

Un homme nud trouve le froid trop rigoureux, n'avons-nous pas les peaux des animaux pour nous couvrir? Bien des nations employent l'écorce des arbres qu'elles ont filées. Les plumes des oiseaux peuvent encore s'arranger pour nous servir de vêtements.

Non, la nature ne nous a point été si ennemie, qu'ayant donné aux animaux le moyen de jouir de la vie sans peine, elle ait obligé l'homme seul de recourir à tant d'artifices. Ce n'est point elle qui nous y force : nous n'avons point à chercher avec peine ce qui nous est nécessaire pour vivre & pour nous conduire. Tout nous a été préparé dès notre naissance.

Trop de facilité a causé notre dégoût ; c'est par ennui que nous avons recours à ce qui est difficile. Les ha-

bitations, les habillemens, les nourritures & tout ce qui est maintenant pour les hommes une grande affaire, se présentoient autrefois naturellement ; nous les avons sous la main : le luxe s'est introduit : il a fait dégénérer la nature : il nous excite chaque jour à quelque nouveauté : il croît de siècle en siècle : il se sert de l'esprit de l'homme pour orner jusqu'à ses vices.

On a commencé d'abord à souhaiter le superflu ; on a cherché ensuite ce qui nous étoit contraire. Et enfin ce même luxe a réduit notre ame à être l'esclave de notre corps, & à se livrer à tous ses caprices.

Tous ces arts ou métiers dont la ville est remplie & étourdie, ne sont que pour l'usage du corps. De là se sont introduites ces boutiques d'ouvriers de toute espèce, de tisserans, de parfumeurs : ces maîtres à danser & à chanter. La simple nature n'est plus rien. Maintenant tout homme est réputé rustique & misérable, qui se réduit à ne vouloir que ce qui lui suffit.

Y avoit-il un temps plus heureux

que celui où on jouissoit en commun & avec sécurité des biens que la nature nous avoit acordés. Tout le monde alors étoit riche , il n'y avoit point de pauvre. L'avarice a paru : elle a tiré à soi une partie des biens : elle a fait naître la pauvreté : & en voulant beaucoup avoir , elle a beaucoup perdu.

Autrefois lorsqu'on se mettoit à l'abri du soleil ou de la pluie , dans une forêt épaisse ou sous un toit rustique , on étoit toujours dans une profonde sécurité. La terre , toute dure qu'elle étoit , permettoit un sommeil doux & agréable. On n'étoit point enfermé par des lambris , ni sous des plafonds dorés : on jouissoit au-dessus de soi de ce spectacle immense que nous offre une belle nuit lorsque les étoiles brillent de tous les côtés : l'ame s'étendoit par la considération de tant de miracles divers.

Vous , dans vos maisons , vous tremblés au moindre bruit. Celui que fait un lambris qui travaille vous épouvante , vous croyez que tout le bâtiment va écrouler : vous vous enfuyez au plus vite.

Nos ancêtres n'avoient point des maisons aussi étendues que des villes. Tout l'Univers étoit leur demeure : ils respiroient un air pur à l'ombre d'un arbre ou auprès d'un ruisseau épars dans la prairie , que l'art n'avoit point encore resserré en canal.

Mais quelque charmante que fût cette vie où on ne connoissoit point la fraude , ni l'injustice ; on ne pouvoit pas dire encore que les hommes fussent sages. Ce nom demande un travail assidu & difficile.

Je ne dirai pas cependant qu'il n'ait pût y avoir dès ce temps là des esprits supérieurs : je ne doute pas que le monde dans sa jeunesse n'en ait produit de forts & de vigoureux ; mais la nature seule ne donne pas la vertu.

On vivoit dans l'innocence : on la devoit peut-être à l'ignorance dans laquelle on étoit ; car il y a une différence bien grande entre ne pas connoître le péché & avoir la ferme volonté de ne pas pécher.

Ils ne pouvoient connoître la justice , la prudence , la modération , la force d'esprit. La vertu ne peut entrer dans une ame qui n'a point été

instruite , qui ne s'est pas exercée. Nous ne naissons point avec elle , & les meilleurs esprits , avant que de s'être façonnés , n'ont en eux que le germe de la vertu , mais n'ont pas la vertu.

E P I T R E LXXXI.

NOTRE ami Libéralis a été acablé à la nouvelle de l'incendie de la ville de Lion sa patrie. Il s'est toujours armé de constance contre les événements ; mais je ne suis point étonné qu'il n'ait pû prévoir celui-ci. Nous n'avons point encore eu d'exemple d'un malheur pareil. Le feu a porté de grands dommages à plusieurs cités , mais il ne les a pas détruites entièrement.

Dans les villes mêmes où les ennemis ont mis le feu de leurs mains , il s'y est éteint en plusieurs endroits. Une seule nuit a réduit en cendres tant de superbes édifices , dont un seul auroit fait l'ornement d'une grande ville. Ce qu'on ne pouvoit craindre en temps de guerre on l'a éprouvé

au milieu de la paix. On cherche aujourd'hui le lieu où on montrait Lion dans les Gaules.

Tout cela abbat le courage de notre ami. Il a été ferme sur ses propres malheurs, il ne l'est point sur ceux de sa patrie.

Les maux qu'on n'attend point frappent un plus grand coup. La nouveauté les rend plus pesants.

Cela nous apprend qu'il faut porter de bonne heure ses idées le plus loin qu'on peut, & penser non-seulement à ce qui arrive, mais encore à ce qui pourroit arriver.

La fortune emploie toutes sortes de moyens pour nous acabler. Tout ce que la faveur de Dieu nous avoit permis d'amasser, un seul jour le dissipe.

Ce seroit encore un soulagement dans notre foiblesse, si tout pouvoit se réparer aussi vite qu'il est détruit; mais au contraire, les choses croissent lentement, elles courent à leur ruine avec précipitation.

Si donc nous ne voulons pas être entièrement acablés, prévoyons, mettons tout au pis, considérons la fortune dans toute sa puissance. Jettons

es yeux sur ces villes d'Achaye, de Syrie, de Macédoine, de Chipre, dont il ne reste pas même les moindres vestiges, les tremblemens de terre les ont englouties. Tout ce qui est de bout doit tomber, tout doit prendre fin.

Il seroit trop long de parcourir les différens chemins que prennent les destinées. Mais voici ce que je fais ; tous les ouvrages des mortels sont condamnés à la mortalité ; nous vivons au milieu de toutes choses périssables.

Voilà les consolations que je donne à notre ami ; je lui dis encore que sa ville peut être rebâtie plus belle & plus magnifique qu'elle n'a été ; souvent un dommage a donné lieu à une meilleure fortune. Il est à croire que ses habitans y feront tous leurs efforts. Plaise à Dieu que la nouvelle puisse subsister plus long-temps, & sous de meilleurs auspices ; car l'origine de cette colonie ne compte justement que de cent ans.

Revenons ; il faut donc nous former à la connoissance de notre condition humaine & à la patience ; &

songer qu'il n'y a rien que la fortune ne puisse entreprendre, qu'elle peut autant sur les empires, sur les villes que sur les hommes.

.

Il ne faut pas nous mesurer par l'inégalité des tombeaux. La cendre nous égale tous. L'Auteur de notre vie ne nous a point créés différents de grandeur, de naissance, de noblesse : tout cela n'est que pour le temps où nous existons, & quand nous sommes arrivés à la fin, il nous crie *ambition va-t'en*. Tout ce qui est sur la terre prend le même chemin, nous sommes tous égaux & devons tous souffrir les mêmes choses.

Le malheureux Alexandre, avoit commencé à apprendre la géométrie, pourquoi ? Pour connoître combien étoit petite la terre dont il n'occupoit qu'une très-petite partie : je l'appelle malheureux, parce qu'il devoit comprendre par là qu'il prenoit à tort le nom de grand.

Ce qu'on vouloit lui enseigner demandoit du travail & de l'attention ; mais un furieux comme lui, qui portoit ses pensées au-de-là de l'Océan,

étoit trop impétueux pour s'y attacher ; aprenez moi cela , dit-il , d'une façon plus aisée. Le Maître lui répondit ; cela n'est pas plus difficile pour vous que pour les autres. En effet , c'est la nature , la mere commune qui dit cela , ce qu'elle présente est égal pour tout le monde ; mais quand on voudra on le rendra plus facile pour soi. Et comment ? Avec la patience. C'est la patience qui nous aidera à souffrir les douleurs , la faim , la soif , la vieillesse.

Mais nous craignons la mort. Ce mot est comme un bruit de ville ; y a-t'il rien de plus insensé que de craindre des paroles ?

Notre ami Demétrius , disoit plaisamment qu'il faisoit aussi peu de cas des discours des ignorans , que d'un vent qu'ils lâcheroient ; que me fait à moi , ajoutoit-il , que le bruit qu'ils font vienne d'en haut ou d'en bas.

C'est sans raison qu'un bruit commun vous cause de la peur ; vous n'auriez point cette crainte si ce bruit commun ne vous en avertissoit. Dites-moi , qu'elle perte souffriroit un homme de bien , si l'on tenoit de mau-

vais discours sur son compte ? De même ce qu'on répand sur la mort ne doit point nuire à l'opinion que nous devons en avoir. On l'accuse, on la redoute ; l'a-t'on essayée ? N'est-ce pas une témérité de mal parler de ce qu'on ne fait point ?

Du moins ce qu'on en fait, c'est qu'elle a été quelquefois d'un grand secours ; combien de mortels ont été délivrés par elle, de leurs peines, de leurs tourments, de la misère, des supplices, & même de l'ennemi ? Nous ne serons jamais sous la puissance d'autrui, si nous pouvons mettre la mort sous la nôtre.

ÉPI TRE LXXXIII.

V OUS vous plaignez de ce que votre ami est mort : vous dites qu'il auroit dû, & pû vivre plus long-temps. souffrez que je vous représente que vous êtes comme bien des hommes, juste envers vos pareils, injuste envers les Dieux.

On murmure perpétuellement con-

tre le destin. Pourquoi, disons-nous, cet homme a-t'il été enlevé au milieu de sa carrière ? Pourquoi cet autre pousse-t'il la sienne jusqu'à une vieillesse décrépète, qui le rend à charge à lui-même & à ceux qui l'entourent ?

Je vous demande, est-t'il plus dans la justice, que la nature vous obéisse & non pas que vous obéissiez à la nature ?

Qu'importe que vous quittiez un peu plutôt un lieu qu'il faut nécessairement que tout le monde quitte ?

Il n'est pas question de vivre longtemps, mais de vivre assez.

Pour vivre long-temps, c'est le destin qui en décide ; pour vivre assez, cela dépend de notre esprit.

La vie a toujours été longue, lorsqu'elle a été bien remplie.

A quoi ont servi quatre-vingt ans qu'un homme a passés dans la paresse & dans l'inaction ? il n'a point vécu ; seulement il a demeuré dans la vie, il a végété comme un arbre, il n'est point mort plus tard que les autres ; mais il a été plus long-temps à mourir. Qu'importe de calculer quatre-vingt ans d'inutilité.

En-

En voici un , il est vrai , qui est mort dans la fleur de son âge ; mais il s'est acquité de tous les devoirs de bon citoyen , de bon ami , de bon fils : ses années ont été peu nombreuses ; mais sa vie a été remplie.

Croyez-moi , mon cher Lucilius , faisons de la vie comme nous faisons des choses précieuses. Ce n'est pas par son étendue que nous jugeons de l'or , c'est par son poids. Ne la mesurons pas par le temps , mais par l'emploi que nous en aurons fait.

Louons donc , & mettons au rang des heureux ceux qui ont su faire un bon usage du peu de temps qui leur a été accordé.

Le temps où j'existe n'est point le vrai temps qui est à moi , c'est celui pendant lequel je suis honnête-homme.

Ne demandez donc pas que je calcule des jours inutiles & passés dans les ténèbres , mais que je saisisse le temps & que je ne le laisse pas écouler.



É P I T R E LXXXIV.

QU'EST - CE que la Philosophie ? C'est la loi de toute notre vie. Mais la loi seule n'est pas suffisante : elle doit être accompagnée d'avis & de préceptes qui nous la rapellent ; car ne croyez pas que les consolations, les exhortations, les dissuasions, les louanges & même les réprimandes ne soient d'une grande utilité. Ce sont autant de genres de conseils qui conduisent un esprit à sa perfection : & rien ne l'engage mieux à ce qui est bon, & honnête que la société des gens de bien. On prend imperceptiblement la teinture de leurs vertus, en les voyant & en les écoutant. On profite avec eux, même lorsqu'ils ne vous parlent pas.

Pitagore disoit que l'ame s'élevoit & devenoit toute autre, lorsqu'on entroit dans un temple & qu'on y voyoit les images des Dieux.

Or, si le respect que l'on a pour les sages peut servir de frein à vos

passions , jugez ce que feront leurs avis & leurs préceptes : & ils seront d'autant plus efficaces , qu'ils seront accompagnés de raisons qui feront sentir le fruit qu'on en peut retirer.

Marcus Agrippa , homme d'un génie supérieur , & le seul qui ait pu se dire heureux entre tous ceux qui se sont rendus célèbres dans le temps des guerres civiles : Agrippa avouoit qu'il étoit redevable de son bonheur à la maxime suivante :

Les plus petites choses croissent par la concorde , les plus grandes se détruisent par la discorde : il disoit que cette maxime bien imprimée dans son ame , l'avoit rendu le frere & l'ami de tout le monde , par l'usage qu'il en avoit fait.

La Philosophie a deux parties , connoître & pratiquer.

Car celui qui s'est instruit , qui a découvert ce qu'il faut faire & ce qu'il faut éviter , n'est pas encore sage. C'est celui dont l'esprit s'est nourri , s'est transformé dans les choses qu'il a apprises.

Vous êtes dans l'erreur , si vous croyez que les vices naissent avec

nous. Ils sont survenus, nous ont surpris, & se sont attachés à nous.

La nature ne nous a point créés avec des vices. Nous étions libres, nous n'étions point corrompus lorsque nous sommes venus au monde.

Elle n'a point étalé à découvert tout ce qui produit maintenant notre avarice : l'or & l'argent qui causent nos desirs & nos tourments étoient renfermés dans les entrailles de la terre. Elle en avoit fait de même du fer qui devoit produire tant de malheurs. Nous devons fouler tout cela aux pieds.

Au contraire, elle nous a donné des yeux qui s'élèvent jusqu'au Ciel, pour en voir, pour en admirer la magnificence.

Qu'avons-nous fait ? Nous avons été découvrir l'instrument de nos maux, nous n'avons point eu honte de faire notre suprême bonheur de ce qu'elle nous avoit caché, & de mettre au-dessus de nous ce que la nature avoit mis sous nos pieds.

Si vous voulez vous exercer à quelque chose d'utile, songez à chasser les vices loin de vous.

Combien a-t'on vû d'hommes célèbres à la tête d'armées nombreuses, qui gagnoient des batailles, qui s'emparoiént de forts qu'on avoit crus jusqu'alors inexpugnables. Ils passoiént pour être les vainqueurs de leurs ennemis, ils étoient eux-mêmes vaincus par la cupidité. Rien ne leur résistoit, & eux-mêmes ne pouvoient résister à l'ambition & à la cruauté. La fureur de parcourir & de dévaster l'Univers, emportoit Alexandre. C'en'étoit ni l'amour de la patrie, ni la raison qui entraînoient Pompée dans des guerres étrangères ou civiles : c'étoit l'honneur insensé de commander aux Romains. Ces guerres contre l'Espagne, contre Sertorius, contre les Pirates, n'étoient que des prétextes pour conserver le pouvoir souverain qu'on lui avoit confié.

Lorsque Marius alla combattre les Teutons, les Cimbres, qu'il parcourut les déserts de l'Afrique, pensez-vous que c'étoit l'instinct de la vertu qui l'exposoit à tant de dangers ? Il conduisoit des armées, son ambition le conduisoit.

Cet embrâsement qu'ils portoient

par tout : croyez qu'il passoit jusques dans'eux-mêmes. Personne ne peut être heureux du malheur d'autrui.

Il est bon de repasser en soi-même tous ces exemples que nos yeux voyent, dont nos oreilles sont frappées , pour nous aider à purifier notre cœur.

La véritable sagesse est de nous rappeler à la nature , dont l'erreur commune nous avoit détournés.

La guérison de l'ame est déjà bien avancée lorsqu'on a pu résister aux attraites de la folie & qu'on a quitté la société des foux.

Il est vrai que la solitude seule ne nous donne point des leçons d'innocence : le séjour de la campagne ne nous apprend point la frugalité ; mais lorsque nous n'aurons ni spectateurs , ni témoins de ces folies dont nous nous faisons honneur , nos vices tomberont d'eux-mêmes.

Qui est-ce qui s'aviserait de porter un habit magnifique s'il n'avoit à paroître devant personne ? Qui est l'homme qui , mangeant seul , se feroit gloire d'être servi dans des plats d'or ? Qui est celui qui se reposant à l'ombre d'un arbre , songeroit à l'embellir de

toute la pompe & de toutes les magnificences de ses maisons de la ville ?

Personne n'est somptueux pour soi seul , mais pour attirer les regards des autres. Ce sont des flatteurs & des admirateurs que nous cherchons , & ce sont ceux qui nous confirment dans nos vices.

N'ayons plus l'envie de briller par des inutilités , nous parviendrons à ne plus souhaiter d'en jouir.

É P I T R E LXXXV.

AUTREFOIS la sagesse n'enseignoit que ce qu'il falloit faire & ce qu'il falloit éviter. Alors les hommes étoient meilleurs. Depuis qu'ils ont voulu devenir savants , ils ont cessé d'être bons.

Cette vertu simple & à la portée de tout le monde , a dégénéré en une science subtile & obscure : nous avons appris à disputer & non pas à vivre.

Cette ancienne sagesse , la seule science de ces temps là , étoit , comme vous le dites vous-même , brute & grossière. Elle étoit comme tous les

arts qui n'atteignent point tout d'un coup à leur perfection ; mais aussi il ne falloit pas beaucoup de soins pour y parvenir.

La corruption n'avoit pas encore pris le dessus , ne s'étoit point encore répandue. On alloit au devant des vices les plus simples , par des remèdes aussi simples ; il en faut à présent chercher de plus efficaces , parce que les maux sont devenus plus forts.

L'art des Médecins , alors , n'étoit que la connoissance de quelques herbes ; il n'est pas étonnant qu'ils eussent moins de peine à guérir , ils travailloient sur des corps qui n'usoient que d'une nourriture facile , & qui n'avoit point encore été dénaturée par l'art & par la volupté.

Depuis ce temps les aliments n'ont plus été recherchés pour apaiser , mais pour irriter la faim. La délicatesse a inventé mille ragoûts ; ce qui servoit de nourriture & de soutien pour l'estomach en est devenu le fardeau.

Quelle a été la suite de cela ? La pâleur du visage , le tremblement des nerfs causé par l'excès du vin , l'étéisie , suite des indigestions , plus cruelle que

la maigreur qui seroit causée par le défaut d'aliments ; les pieds chancelants , la goutte , les vertiges , & enfin les différentes espèces de fièvres.

Je ne finirois point de détailler toutes les maladies qui sont la punition & le supplice de l'intempérance.

Nos Anciens qui ne s'étoient point encore livrés à tant de délices , ne connoissoient de fatigue que celles du travail , de la course ou de la chasse & revenoient chez eux prendre un repas simple , qui leur plaisoit d'autant plus , que c'étoit l'appétit qui l'affaisonnement.

Ils n'avoient pas besoin de tout cet attirail de remèdes ; les leurs étoient simples , parce que la cause de leurs maladies l'étoit aussi.

Différents mets ont enfanté différentes maladies.

Voyez combien on a dévasté la terre & la mer pour satisfaire à la bouche seule.

Le premier des Médecins & même celui qui a inventé la médecine , en parlant des femmes , n'a point dit qu'elles perdoient leurs cheveux , qu'elles fussent gouteuses. Celles d'après-

sont font chauves, la goutte les tourmente.

Ce n'est pas la nature des femmes qui est changée : c'est leur façon de vivre ; mais , ayant voulu égaler les hommes en liberté & en licence , elles en ont pris les vices. Elles veillent , elles boivent autant qu'eux. Elles les provoquent : elles s'excitent même au vomissement pour recommencer , & enfin elles prennent le parti d'avaler de la neige pour donner quelque rafraîchissement à leur estomach en feu.

Du côté du libertinage elles ne le cedent point aux hommes : ce sont elles aujourd'hui qui font les avances : & comme elles ont dépouillé le caractère de femme , elles en ont été punies en contractant toutes les maladies des hommes.

Les anciens Médecins ne savoient point ouvrir les veines & guérir une longue maladie par des bains & par les sueurs. Ils ne savoient point , par la ligature des jarets & des bras , attirer aux extrémités la force du mal qui étoit caché dans le corps. Ils ne songeoient point à chercher des remèdes pour des maux qui n'existoient point.

On s'étonne à présent du nombre de maladies dont on est affligé ; si on veut les calculer , il faut commencer d'abord par compter le nombre des cuisiniers.

Depuis ce temps les sciences languissent , les écoles des rétheurs & des philosophes sont désertes : & les cuisines des délicats débauchés , sont le rendez-vous de toute la jeunesse.

Combien d'officiers de différents étages , combien de valets employés pour le service de *Messer gaster* tout seul.

Croyez-vous que cette neige dont on use en été , n'engendre pas des durillons dans le foie , que les huitres qui ont une chair visqueuse & nourrie dans la fange ne portent pas quelque pesanteur dans l'estomach ?

Comptez que cette accumulation de mets qu'on a imaginés , ces chairs de toutes sortes d'animaux , d'oiseaux , de poissons , découpées , désossées , hachées , réduites en un seul plat pour ne faire qu'un goût de différents goûts & qu'un jus de différent jus : comptez que tout cela rassemblé , forme une pourriture & non une digestion. De-

là tant de maladies compliquées & inconnues qui ont engagé les Médecins à de nouvelles observations & à de nouvelles expériences.

J'en dirai autant de la Philosophie : elle étoit simple parmi des hommes simples. Les maladies de l'ame étoient aisées à guérir. Il faut à présent des remèdes de toutes les façons contre la dépravation des mœurs. Et plutôt à Dieu qu'on en pût trouver ! Mais nos crimes ne sont plus secrets : nous péchons publiquement. L'homicide, les guerres, la destruction des Nations entières ne sont plus qu'un jeu pour nous.

Nous nous apuyons des loix mêmes pour soutenir nos forfaits : & le crime d'un particulier qui seroit puni par la mort, est regardé comme une bonne action, quand c'est un grand qui le commet.

Enfin rien n'est honteux, quand il s'agit de l'intérêt.

Que d'occupation pour la Philosophie, elle est obligée de redoubler ses soins & ses travaux.

Les hommes n'apprendront-ils jamais à savoir ce qui est bien & ce qui est

mal ? A donner à chaque chose son véritable nom : qu'ils sachent que la vertu n'en a qu'un qui lui est propre.

.....

On a fait des loix pour l'adoration des Dieux. Pour nous , nous deffendons d'allumer des torches aux jours du sabath , parce que les Dieux n'ont pas besoin de lumière & que les hommes ne se plaisent point à cette fumée noire que répandent les flambeaux. Nous n'aimons point ces éponges , ces miroirs qu'on offre à Jupiter , à Junon. Dieu n'a pas besoin de Ministres : il est lui même le Ministre de tout ce qui existe. Il est par tout & toujours prêt à nous secourir (1).

(1). Le sentiment d'une secte seule , doit-il prévaloir sur le consentement universel de tous les peuples , qui dès qu'ils ont cru une divinité , ont cru en même-temps qu'il lui étoit dû un culte ?

Sénèque parle ici d'éponges & de miroirs ; c'étoient des abus dans la Religion payenne toute mauvaise qu'elle étoit. Il s'en est glissé dans la nôtre , dans les siècles d'ignorance.

Il falloit attaquer les Payens sur le culte même , comme ont fait les premiers-peres

Quand même on apprendroit quels sont les sacrifices qu'il faut faire , les superstitions qu'il faut éviter , on ne fera jamais aussi agréable à ses yeux , que celui qui est parvenu à le connoître , à savoir quel il est , c'est-à-dire possédant tout , donnant tout & distribuant ses graces sans intérêt.

La nature est la première cause qui fait que les Dieux sont bienfaisants. On se trompe si l'on croit qu'ils cherchent à nuire. Ils ne peuvent faire tort , comme on ne peut leur faire tort ; car celui qui blesse peut être blessé : l'un ne peut être sans l'autre. Leur nature est dans toute sa perfection. Ils ne craignent point , ils ne sont point à craindre.

Le principal culte qu'il y a à rendre , est de croire qu'il y a des Dieux , de respecter leur majesté , leur bonté : de savoir que ce sont eux qui président sur tout l'Univers , qui le diri-

de l'Eglise ; mais chez nous il faut bien distinguer l'abus dans le culte d'avec le culte même. C'est cette façon de confondre les choses qui a conduit à l'impiété & à l'incrédulité.

gent , qui prennent soin de la race humaine , & qui même daignent jeter leurs regards sur chaque individu en particulier.

Ils ne donnent point le mal , parce qu'ils n'en ont point en eux : au reste ils châtient quelquefois , mais c'est pour un plus grand bien.

Veut-on se rendre les Dieux propices ? Que l'on soit homme de bien. C'est les adorer que de chercher à les imiter.

É P I T R E LXXXXVI.

VOUS vous plaignez de votre situation : je ne trouve de mal que vos plaintes. Si vous voulez vous en rapporter à mon sentiment , je vous dirai , que l'homme n'est misérable que parce qu'il se croit misérable. Je me porte mal , la mauvaise santé entre dans ma destinée ; il m'arrive des malheurs de toutes sortes , j'ai cela de commun avec les autres hommes.

Ce que je vous dis est encore peu de chose : cela devoit arriver : ce

que vous regardez comme un accident est un decret de la nature.

Si vous croyez pouvoir vous fier à moi je vous dévoilerai les secrets les plus intimes de mon ame : voici mon caractère , ma façon de penser dans tous les événements de ma vie.

Je n'obéis point à Dieu par nécessité ; parce que je consens à ce qu'il veut. Tout ce qui m'arrive ne peut me causer de chagrin : je paye le tribut de bon cœur. Or tout ce qui cause nos plaintes , nos gémissements , est un tribut attaché à la jouissance de la vie.

N'en espérez , mon cher Lucilius , aucune exemption , & ne vous avisez pas de la demander.

Vous êtes acablé des douleurs de la pierre , vous ne trouvez plus de goût aux mets les plus délicats , vous vous sentez dépérir tous les jours. Ne songiez vous pas qu'en souhaitant de devenir vieux , c'étoit souhaiter des infirmités ; elles sont dans une longue vie , ce que sont dans un voyage la poussière , la boue & la pluie.

Mais , dites-vous , je voudrois vivre , & vivre sans toutes ces incom-

modités. Discours de femme qui ne convient point à un homme.

Les Dieux ne vous acorderont jamais de passer vos jours dans des délices perpétuelles.

É P I T R E LXXXVII.

VOUS vous trompez , mon cher Lucilius , Si vous vous imaginez que le dérèglement & le mépris des bonnes mœurs soient un mal attaché à notre siècle. C'est la faute des hommes & non du temps ; chaque âge à ses vices.

Si vous voulez examiner jusqu'à quel point on a porté la licence avant nous , vous serez étonné de voir qu'elle n'a jamais été aussi grande que du temps de Caton.

Clodius fut aculé d'avoir profané le Temple où on faisoit des sacrifices pour le salut du peuple , & d'y avoir commis adultere avec la femme de César.

Il se deffendit en donnant de l'argent à ses Juges. Et comme si ce n'é-

toit pas assés pour les corrompre , if leur procura , dit Cicéron , les faveurs des femmes les plus qualifiées de Rome , chacun à son choix.

Le crime de Clodius étoit moins affreux que celui des Juges qui le déclarerent innocent. Il étoit seul coupable : son absolution donnoit un cours libre aux adulteres : personne n'étoit en sureté chez soi. Cela est arrivé sous les yeux de Cesar , de Pompée , de Cicéron , de Caton : de Caton même sous la magistrature duquel le peuple n'osa demander les jeux floraux , pendant lesquels les filles publiques avoient la permission d'aller toutes nues par la ville.

La licence a été & fera en tout temps. Les bons réglemens pourront l'arrêter quelquefois , mais elle ne cessera jamais d'elle-même.

Tout siècle a eu ses Clodius , mais tout siècle n'a pas eu ses Catons.

Nous ne manquons pas de guide pour nous conduire au mal ; sans guide même nous nous y laissons entraîner. Le chemin qui nous y mène , n'est pas seulement une pente , c'est un précipice.

Chacun , dans son état , a honte des fautes qu'il commet. Un pilote ne se réjouit point de ce que son ignorance ou son inattention ont causé la perte de son vaisseau. Un Médecin est fâché de la mort de son malade : un Avocat de la perte d'une cause qu'il a plaidée.

Il n'en est pas de-même par rapport aux mœurs. Nos crimes sont des plaisirs pour nous. Ne croyez pas que cela vienne de ce qu'on n'a aucun sentiment de ce qui est bon. On connoît ce qui est honteux ; mais on n'y fait pas l'attention qui est nécessaire : on se dissimule le mal & l'on ne songe qu'au profit qu'on en va retirer.

Si l'on vouloit bien prendre garde que la bonne conscience va la tête levée , aime le grand jour : que le crime au contraire redoute jusqu'aux ténèbres.

Le criminel peut être en sûreté ; mais la sécurité n'est jamais dans son ame.

Quoique la fortune le mette à couvert : de quelques faveurs qu'elle l'ait comblé , il n'en est pas moins puni ;

parce que le suplice du criminel est dans son crime même.

Sa conscience le tourmente sans cesse & cette même fortune qui l'a soustrait à la peine, le laisse toujours en proie à la crainte : il a beau se cacher, elle le poursuit. Il se voit tel qu'il est.

É P I T R E LXXXVIII.

MON cher Lucilius, ceux là se trompent bien fort, qui sont persuadés que c'est la fortune qui distribue les biens & les maux qui sont répandus sur la terre. Elle nous en fournit seulement le principe : notre esprit, plus fort qu'elle, est celui qui fait pencher la balance d'un ou d'autre côté, & qui rend notre vie heureuse ou malheureuse. S'il est mauvais, il tourne en mal les choses même qui se présentoient sous l'apparence du bien : s'il est bon & sain il corrige les caprices du sort : il reçoit ses faveurs avec modestie & reconnaissance, & supporte constamment ses disgrâces. Mais

quelque prudence qu'il emploie, quelque effort qu'il fasse, il n'atteindra jamais au véritable bien, s'il ne se prépare avec fermeté aux événements les plus incertains.

Mais l'homme est perpétuellement inquiet sur l'avenir. Il est malheureux avant que le malheur arrive : il faut être insensé pour appréhender d'avance.

L'homme inconsideré forge dans son esprit une félicité éternelle ; il croit qu'elle doit durer toujours. Ce n'est pas tout encore, il se flatte qu'elle doit toujours aller en augmentant. Il a oublié l'inconstance des choses humaines qu'il a perpétuellement sous les yeux, & il compte que la fortune sera constante pour lui seul.

Rien n'est stable ici bas que la sagesse & la vertu. Ce sont les deux choses immortelles que les Dieux ont accordées aux hommes.



É P I T R E LXXXIX.

FAITES réflexion à la rapidité avec laquelle le temps s'enfuit. Songez au court espace que nous parcourons avec tant de vitesse. Voyez tout ce cortège du genre-humain qui fait la même route & dont les uns ne sont éloignés des autres que par de très petits intervalles. Ce fils dont vous regrettez la perte n'a fait que marcher devant vous. Qu'y a-t'il de plus insensé qu'ayant à entreprendre le même chemin vous pleuriez celui qui est arrivé le premier ?

Se plaindre de la mort de quelqu'un, c'est se plaindre de ce qu'il a été homme. Nous sommes nés, nous devons mourir. Un foible intervalle nous distingue : la fin nous réunit tous.

Tout est jetté au hazard sur la terre : & dans l'agitation & l'incertitude continuelle où nous réduit la fortune, il n'y a rien de certain que la mort. Cependant tout le monde se plaint d'une chose sur laquelle il ne peut pas se tromper.

Vous dites que votre fils est mort dès l'enfance : passons à celui qui est mort dans l'extrême vieillesse, de combien peu de temps a-t'il surpassé cet enfant ?

Parcourez la vaste étendue des temps , que votre idée les embrasse tous , & comparez ensuite ce que vous appelez la vie humaine à l'immensité des siècles , vous verrez que ces jours que vous cherchez à étendre sont bien peu de chose ; & encore ce peu que nous possédons , se passe en larmes , en sollicitudes , en craintes , en maladies. De quelle utilité nous sont les premières années de notre vie ? Nous en livrons près de la moitié au sommeil. Rassemblez tout cela , vous verrez que dans la vie la plus longue on n'a presque pas vécu.

Cet enfant a moins perdu que vous ne croyez. La vie n'est ni un bien ni un mal ; elle est un véritable jeu de hazard , mais de ces jeux où la perte est toujours plus certaine que le gain.

Il auroit pû devenir prudent , habile , honnête-homme , & par vos soins se perfectionner de jour en jour : mais aussi , & ce qu'il est bien plus natu-

rel de croire, il auroit pû se laisser entraîner au torrent & suivre l'exemple de notre jeunesse. Examinez tous les enfants des plus grandes maisons de Rome. La lubricité, l'ivrognerie, & des vices encore plus bas & plus honteux sont leur unique occupation. Croyez qu'il y avoit plus à craindre qu'à espérer de votre fils, s'il eu vécu.

Il ne faut donc point chercher à accumuler toutes les raisons de désespoir qui pourroient se présenter à vous. Non que je veuille conduire votre esprit jusqu'à la dureté & l'insensibilité: ce seroit inhumanité & non vertu: aussi ce n'est pas là mon dessein: je veux seulement que vous n'accordiez à la douleur que ce qui lui appartient.

Elle a sa vanité, qui est de s'exhaler au-de-là des bornes. On veut se faire honneur. Les larmes redoublent, quand on a des témoins. Elles diminuent & cessent même dès qu'on se croit seul. C'est l'absence ou la présence d'un témoin qui marque le degré de la douleur.

Il faut rappeler tout à la raison: il est ridicule de se faire un point d'honneur de son chagrin. L'imprudence
autre

outre tout , tant dans la joie que dans la douleur.

Mettons de la justice dans nos pensées , & disons à celui qui regrette un enfant mort dans la fleur de son âge ;

La distance des jeunes & des vieux n'est rien , lorsqu'on voudra porter son esprit jusqu'à l'immensité des temps passés & à venir. Ce petit espace qui nous reste devient presque une égalité parfaite entre tous les hommes dans la comparaison. Que dis-je ? il est plus près du néant que de l'existence.

É P I T R E C I.

CH A Q U E jour , chaque heure nous avertit que nous ne sommes rien.

Le moindre événement nous fait sentir notre fragilité , & nous oblige de quitter toutes ces idées d'un avenir incertain pour revenir à celle-ci , nous sommes mortels.

Vous m'allez dire à quoi tend ce préambule ? le voici.

Vous avez connu Sénécion , Chevalier Romain. Il étoit entré dans le

M

monde avec une fortune médiocre ; il s'étoit avancé par degrés. Il avoit le talent de savoir acquérir, & encore plus celui de savoir conserver. Ses richesses étoient devenues immenses ; il les augmentoit tous les jours par son commerce, qui s'étendoit dans toutes les parties de l'Empire. Sa santé étoit parfaite, une esquinancie vient de l'emporter en peu d'heures.

Quelle erreur de compter sur la vie, pendant que nous ne sommes pas les maîtres du lendemain. Quelle plus grande folie de se proposer un arrangement pour plusieurs années.

J'achatterai une terre, je bâtirai, je placerai mon argent, je me revêtirai d'une charge honête ; & après avoir passé une partie de ma vie dans des emplois utiles & honorables, je me reposerai dans ma vieillesse.

Croyez moi, tout cela est bien douteux, même pour ceux que la fortune favorise.

Personne ne doit se reposer sur l'avenir, ce que nous tenons nous échape, le moment même où nous vivons est entre les mains du hazard.

Nous nous proposons de longues navigations , des emplois à l'armée , des occupations à la ville , nous ne songeons pas que la mort est à nos côtés : nous n'y pensons que par rapport aux autres , & jamais par rapport à nous. Il y a cependant un terme que le destin a fixé pour nous comme pour le reste des hommes.

Concluons de cela que nous devons reformer notre façon de penser & d'agir , & nous mettre dans l'idée que nous sommes arrivés au dernier moment.

Ne différons point : songons que celui qui a arrangé sa vie pour chaque jour , n'a pas besoin du lendemain. Dépêchons nous donc de vivre , mon cher Lucilius , comptons chaque jour pour une vie entière.

Celui qui se conduira ainsi sera toujours dans une parfaite sécurité.

Notre vie s'écoule pendant que nous sommes dans l'espérance ; & pendant ce temps , la cupidité croît , & la crainte de la mort augmente. De-là ce vœu honteux de Mécenas.

(1) *Qu'on me rende impotent ,
Cul de jatte , gouteux , manchot , pourvu
 \ qu'en somme
Je vive , c'est assez , je suis plus que content.*

Il souhaite le plus grand des malheurs qui est de souffrir plus longtemps. Qu'est-ce que de vivre ainsi , si ce n'est d'être plus longtemps à mourir ?

Peut-il y avoir quelqu'un qui soit assez fou pour ne pas demander que son ame s'échape tout d'un coup , plutôt que de vivre dans les suplices & de mourir par degrés ?

C'est donc alors un bienfait de la nature que cette nécessité de mourir.

Chassons loin de nous cette cupidité , ce desir violent de la vie. N'en conservons que pour bien vivre , & non pour vivre longtemps.

(1) La Fontaine , Fable de la mort & du malheureux,



É P I T R E CII.

COMME il est triste de se sentir réveiller au milieu d'un songe agréable, de même aussi je vous avoue que j'ai été un peu fâché lorsque j'ai reçu votre lettre. J'étois tout occupé d'une idée bien essentielle & bien flatteuse.

Je cherchois en moi-même si les âmes sont éternelles : j'étois parvenu à le croire. Je me sentoís entraîné à ce sentiment de plusieurs grands hommes qui m'en assuroient; mais à la vérité sans trop me le prouver.

Je me livrois tout entier à une si grande espérance : je commençois déjà à m'ennuyer de moi même ; je m'éprisois les restes d'une vie foible & fragile , en pensant que je devois un jour entrer en possession de l'immortalité.

C'est alors que j'ai reçu votre lettre : j'ai perdu un beau songe , je le reprendrai cependant.

Dites donc avec moi , qu'il n'est rien de si naturel que d'étendre son esprit dans l'immensité de la nature.

M iij

Qui y a-t'il de plus grand , de plus noble que notre ame ? ses idées n'ont point de bornes ; & si elle en a , elles se perdent dans la divinité.

Elle ne peut concevoir qu'elle ait été créée pour un si petit espace de temps : elle se dit à elle même , tous les âges , tous les siècles m'appartiennent.

Lorsque viendra le jour qui séparera ce qui est en moi de mortel & de divin , je laisserai ce corps où je l'ai trouvé : je me rendrai dans la société des Dieux. Oui un autre séjour nous attend , un autre état est préparé pour nous.

Regardons donc avec intrépidité l'instant de notre départ. Voyons tout ce qui est autour de nous , comme on voit les meubles d'une hôtellerie par où l'on passe. Nous n'emporterons de là pas plus que nous y avons apporté. Tout ce qui nous entoure nous sera ôté. Nous endosserons un nouvel habillement : nous n'aurons plus ce sang qui coule dans nos veines , ces os , ces nerfs , cette chair qui soutiennent le fluide répandu dans notre corps.

Enfin ce jour fatal que vous craignez , que vous regardez comme le

dernier de votre existence , sera le jour d'une naissance nouvelle , le jour de l'éternité.

Alors tous les secrets de la nature vous seront découverts; l'obscurité disparaîtra, vous serez frappé d'une lumière vive & pure.

Imaginez-vous le temps où tous les astres ensemble paroîtront à vos yeux. Vous jouirez de tout leur éclat, aucune ombre ne pourra le troubler. La splendeur des Cieux vous environnera de tous les côtés.

Ce que nous apellons jour & nuit , sont des retours successifs pour notre hémisphere. Là il n'y en aura point. Vous avouerez que vous avez vécu dans les ténébres, lorsque vous verrez dans toute son étendue cette lumière dont vos foibles yeux ne vous faisoient apercevoir qu'une partie , & qui malgré cela emportoit votre admiration.

Que vous semblera cette lumière divine, lorsque vous serez dans le lieu même où elle habite ?

Une telle pensée ne peut rien laisser de bas dans votre esprit , rien qui puisse vous troubler , ou vous désespérer. Elle vous dit que ce sont les Dieux

qui jouissent de cette félicité , qui sont les témoins de cette beauté éclatante , que nous devons les en croire , nous préparer pour cet avenir , & n'avoir en vue que l'éternité.

Quiconque a pû se remplir de toute ces idées sublimes , n'appréhende ni les armées ennemies , ni le son des trompettes , ni les menaces des hommes.

É P I T R E C I I I .

L'HOMME doit sans cesse être en garde contre l'homme : faites-y bien attention. Ayez toujours les yeux tournés de ce côté : c'est de-là que viennent les maux les plus cruels , & en même temps les plus atrayants.

La tempête ne vient que par degrés : une maison menace ruine avant que de tomber : la fumée nous avertit d'un incendie ; mais le mal que fait l'homme est subit ; plus il est près de vous , plus il fait cacher son venin.

Vous vous trompez si vous vous arrêtez à la phisionomie. C'est souvent le visage d'un homme & l'ame d'une bête feroce.

Mais en faisant réflexion sur ce que vous avez à craindre de l'homme, réfléchissez aussi sur les devoirs de l'homme. Soyez en garde contre l'un, de peur qu'il ne vous blesse, soyez en garde contre vous même de peur d'en blesser un autre.

Rejouissez-vous du bonheur de votre prochain : soyez affecté de ses malheurs, & souvenez-vous bien de ce qui est bon & de ce qui est mauvais.

Enfin, autant que vous le pourrez, retirez-vous vers la Philosophie : c'est dans son sein que vous trouverez de la protection ; c'est dans son sanctuaire que vous serez en sûreté : cependant il ne faut pas tirer vanité d'y être entré : bien des Philosophes s'en sont trouvés mal. La Philosophie doit extirper nos vices & non pas reprocher ceux des autres. Elle doit se prêter jusqu'à un certain point aux mœurs générales, aux usages reçus, & agir de façon qu'elle ne paroisse point condamner ce qu'elle ne fait pas.

On peut être sage sans faste, on l'est en même temps sans causer d'envie.

É P I T R E C I V.

JE me suis retiré dans ma petite maison de campagne de Nomentane : vous ne devineriez pas pourquoi. Pour fuir la Ville , ou plutôt la fièvre dont je sentojs déjà les aproches ; je commandai sur le champ qu'on aprêtat ma voiture. Ma bonne femme Pauline vouloit me retenir : je lui représentai ce que j'avois oui dire à Gallion mon frere aîné , qu'étant en Achaye & se trouvant dans le même état , il s'étoit embarqué aussi-tôt , disant que c'étoit une maladie du lieu & non pas du corps.

Voyant que ma résolution étoit prise , elle me conjura d'avoir soin de ma santé. Comme je sens que sa vie dépend de la mienne , je commence à me ménager par amitié pour elle. Je me crois jeune encor , lorsque je vois la tendresse qu'elle a pour moi. Ne pouvant gagner sur elle qu'elle m'aime encore d'avantage , ce qui est impossible , elle gagne sur

moi que je m'aime plus que je ne devrois ; car il faut se prêter à des affections aussi honnêtes que sont les siennes.

Quiconque estime assez peu sa femme & son ami pour ne vouloir pas prolonger ses jours en leur faveur est un homme foible : il faut se commander à soi-même quand l'utilité des autres le demande. C'est l'action d'une ame pleine de force & de vertu, de retourner à la vie pour un si noble sujet.

J'estime qu'il est honorable de conserver sa vieillesse avec courage , pour faire plaisir à nos amis qui souhaitent jouir de nous plus long-temps. Aussi ma Pauline a pris tant d'ascendant, que lorsqu'elle craint pour moi, je crains aussi pour moi-même à cause d'elle.

Vous voulez sans doute savoir comment je me suis trouvé de mon voyage.

Aussi-tôt que j'eus quitté le mauvais air de la ville , que je fus hors de l'odeur empestée qui provient de la fumée des cuisines , je me sentis tout à coup soulagé : dès que je fus arrivé je demandai à manger , & me trouvai entièrement rétabli.

Mon ame a repris toute sa vigueur, je recommence à travailler.

Cependant le lieu ne serviroit pas beaucoup si l'esprit ne s'aideroit lui-même. Avec lui on peut trouver quelques heures au milieu des plus grandes occupations. Mais celui qui change de climat, simplement pour avoir plus de repos, trouvera par tout des affaires qui le détourneront.

Quelqu'un se plaignant à Socrates de ce que les voyages ne lui avoient été d'aucun profit, le Philosophe lui repondit, c'est que vous voyagiez avec vous même.

En effet que sert-il d'aler de ville en ville ? si vous voulez secouer le joug des passions qui vous tourmentent, il n'est pas nécessaire de changer de lieu ; il faut se changer soi-même.

Vous voulez aller à Athènes ou à Rhodes pour y faire votre demeure ; mais que vous importent les mœurs de chacune de ces deux villes, n'y apporterez vous pas les vôtres ?

Jamais voyage, jamais changement de climat n'a été utile à personne : il

n'a point effacé le goût des plaisirs, il n'a point arrêté la cupidité, il n'a point dompté l'humeur, il n'a point servi de frein aux impétuosités de l'amour & du libertinage.

Enfin il n'a guéri d'aucune des maladies de l'esprit, il n'a point formé le jugement, ni chassé les erreurs : il n'a servi seulement qu'à arrêter les yeux comme fait un enfant qui regarde & qui admire tout ce qui est nouveau pour lui.

Ce changement ne fait qu'entretenir la légèreté de l'esprit, & qu'à le confirmer dans son inconstance. Ce qu'on souhaitoit vivement, on l'abandonne avec encore plus d'ardeur.

Il est vrai que les voyages donnent la connoissance des peuples, enseignent la situation des lieux ; mais on n'en revient ni meilleur, ni en meilleure santé.

Il vaut bien mieux consulter les sages pour profiter de leurs recherches, & se mettre en état de rechercher soi-même ce qui n'a pû être encore découvert. C'est le moyen d'arracher notre esprit du misérable esclavage où il est détenu.

Lorsqu'un homme est malade, c'est

un Médecin qu'on lui propose & non d'aller dans tel & tel pays. Ce ne sont point aussi les pellerinages qui forment les Médecins.

Seriez vous assez fou pour croire que la sagesse va se trouver sur la route que vous allez entreprendre ? Il n'y en a aucune qui vous conduise hors du lieu où habitent vos passions. Nous ne pouvons les fuir, elles demeurent avec nous.

Restons donc où nous sommes ; mais cherchons à nous corriger , à nous décharger du fardeau qui nous accable : arrachons de notre ame ces vices qui la déchirent.

Et pour finir , apprenez que la seule ressource qui nous reste dans cette vie pleine de trouble & d'incertitude , est de mépriser les accidents que nous pourrions craindre , de nous tenir fermes contre ceux qui sont arrivés.

Abandonnons l'or, l'argent, & toutes ces richesses qui semblent faire le bonheur des maisons opulentes , & qui n'en sont que le fardeau. Il en coûte pour acheter la liberté ; mais aussi si l'on peut parvenir à la préférer à tout , tout le reste ne nous paroîtra rien auprès d'elle.

É P I T R E C V.

JE vais vous dire ce que vous devez observer pour passer la vie avec fureté & tranquillité.

Si vous cherchez d'abord ce qui nuit le plus à l'homme , vous le trouverez dans l'espérance , l'envie , la crainte , la haine & le mépris.

La moins dangereuse de toutes ces choses est le mépris ; car celui qui vous méprise , passe outre , & ne daigne pas vous offenser. Dans une bataille un soldat ne va pas combattre un ennemi qui est à terre , il attaque celui qui peut se défendre.

Si vous voulez détruire l'espérance des gens avides qui comptent sur votre succession , n'ayez rien au jour qui puisse nourrir leur cupidité.

Quant à l'envie , vous pouvez l'éviter si vous ne faites point trophée de vos richesses devant ceux que la fortune a moins favorisés que vous & si vous savez en jouir sans ostentation.

Vous ne ferez haï de personne , si

vous n'offensez personne de propos délibéré. Il y a des gens qui vous haïssent, quoique vous ne leur en ayez donné aucun sujet. La douceur de votre esprit vous servira beaucoup vis-à-vis de ceux qui sentiront qu'ils peuvent vous offenser sans danger, vous les ramènerez bien plus aisément.

Quant à la crainte, j'entends celle qu'on peut avoir de nous, il n'y a rien de si fâcheux que d'être redouté de son domestique ou de ses amis; car s'ils nous craignent ils peuvent nous nuire. Les plus petits le peuvent comme les plus grands: ajoutez à cela que celui qui se fait craindre, craint lui-même.

On n'est jamais en sûreté vis-à-vis de ceux qui vous redoutent; il faut donc éviter de se faire trop craindre.

Le plus sûr après cela est de conserver un esprit tranquille, & de converser peu avec les autres & beaucoup avec soi-même.



É P I T R E C V I.

SI je réponds un peu tard à votre lettre , ce n'est pas par rapport à mes affaires : je ne me fers point de cette excuse : j'en suis débarrassé : ceux qui voudront l'être le feront comme moi. Les affaires ne suivent point , on les suit , on les recherche : on pense qu'une grande occupation est un grand honneur.

Pourquoi donc ne vous ai-je pas répondu sur le champ ? C'est que ce que vous me demandiez faisoit partie de l'ouvrage auquel je travaille ; car vous savez que j'entreprends de traiter de la Philosophie morale , & compte présenter toutes les questions qui en dépendent. Je doutois si je devois attendre que je fusse arrivé à celle que vous me faites : j'ai cru enfin ne devoir pas vous faire attendre plus long-temps. Mais je vous avertis qu'elle est de ces choses qui donnent plus de plaisir qu'elles n'apportent de profit.

Vous agitez , si le bien est corpo-

rel (1) ; il est corps , puisqu'il agit ; car tout ce qui agit est corps ; le bien agit sur l'ame , ils sont donc corps l'un & l'autre. Ce qui est propre au corps est le bien du corps ; par conséquent les choses qui appartiennent à l'ame , sont corps. En suivant ce raisonnement il faut convenir que toutes nos passions sont corps : Vous voyez la rougeur ou la pâleur sur le visage de quelqu'un , selon qu'il est affecté. Croyez-vous que ces marques puissent paroître sur le corps , autrement que par l'action d'un autre corps.

Si donc les affections sont corps ; les maladies de l'ame , comme l'avarice , la cruauté , &c. le doivent être aussi.

(1) Non-seulement ce sophisme est trop ridicule ; mais il paroît même par le dernier article de cette lettre , que tout ce que l'Auteur avance ici n'est qu'un jeu d'esprit : & cela est prouvé par la lettre 113 , où le même sujet est traité à peu près de même , quoi qu'en différents termes , & où Sénèque termine ainsi :

Je ne vous dirai pas , comme Cecilianus , tristes inepties , j'ajouterai , ridiculités. *Tristes ineptias , ridiculae sunt.*

Il s'ensuit que le bien le doit être aussi ; parce qu'il est contraire au mal & parce qu'il a de même les signes qu'il manifeste au-dehors.

Voyez quel feu le courage met dans les yeux , quelle sérénité sur le visage apporte la joie , quelle assurance nous donne la vérité : il faut donc que ce qui change la couleur , ce qui exerce son empire sur le corps , soit corps aussi ; car comme dit Lucrece.

Tangere enim & tangi nulla potest res.

Il n'y a que ce qui est corps qui puisse toucher & être touché.

Enfin ce qui commande au corps doit être corps. Le bien de l'homme eût aussi le bien du corps , il eût donc corporel.

Or je vous ai obéi ; j'ai fait ce que vous m'avez demandé. Je vais maintenant me dire à moi-même ce que je suis persuadé que vous vous êtes déjà dit.

N'est-ce pas ici jouer aux échecs , nous appliquons notre sagacité à des choses fort inutiles. Tous ces raisonnements nous rendrons sçavants ; nous rendront-ils bons ? Être sage est une

science plus ouverte & plus simple. On n'a pas besoin de tant de connoissances pour se former un bon esprit ; mais comme nous sommes prodigues sur tous nos biens , nous le sommes de même sur la Philosophie : ce que nous aprenons nous rend habiles pour disputer à l'école , & très-ignorants pour la conduite de la vie.

É P I T R E CVII.

LA vie n'est point un bien aussi délicieux qu'on se l'imagine. Vous avez à parcourir un chemin rempli d'écueils. C'est à votre esprit à se préparer à tous les dangers que vous avez à craindre.

Songez bien que vous êtes venu dans un lieu où vous avez sans cesse à redouter la foudre , où habitent les chagrins , les foudris , la maladie , la vieillesse : c'est au milieu de tant de maux que vous verrez vos jours s'écouler.

Vous ne pouvez les éviter ; mais vous pouvez les mépriser ; & vous y

parviendrez si vous y pensez d'avance ; si vous portez vos idées dans l'avenir. On n'est jamais si fort que lorsqu'on s'est mis en garde contre les événements. Celui qui ne prévoit rien , est accablé de la disgrâce la plus légère : & comme tout ce qui est nouveau nous affecte d'avantage , de même la pensée d'un accident possible ne rend plus le mal nouveau pour nous.

Nous ne devons point être étonnés des choses pour lesquelles nous sommes nés , auxquelles nous sommes destinés. Chacun en particulier ne doit point se plaindre de ce qui est commun à tout le monde ; je dis commun ; car le mal que vous n'avez point éprouvé peut vous arriver un jour.

Ayons de l'équité : payons sans nous plaindre le tribut de la mortalité. L'hiver amène la froidure , il faut souffrir le froid : l'été amène la chaleur , souffrons le chaud : l'intempérie des saisons nous cause des maladies, supportons le mal.

Nous serons attaqués par une bête féroce , nous le serons une autre fois par l'homme , plus féroce encore que les bêtes sauvages.

Celui-ci périra par l'eau : cet autre par le feu. Nous ne changerons point notre condition. Le plus sage est donc de souffrir ce qu'on ne peut empêcher , de s'attacher à Dieu qui conduit , qui règle tout , & de ne point murmurer contre ses décrets. Vivons de façon que le destin nous trouve toujours préparés.

C'est la preuve d'un bon esprit , de se résigner tout entier à Dieu. C'est la marque d'un esprit foible de luter contre lui , de critiquer l'ordre de la nature , & de vouloir corriger les Dieux , au lieu de songer à se corriger soi-même.

É P I T R E C V I I I .

IL n'est pas difficile mon cher Lucilius, de faire entendre raison à l'homme : la nature a mis en lui la semence des vertus : nous sommes tournés pour de grandes choses.

Voyez comme les théâtres retentissent de bruit & d'aclamations , lorsqu'on entend des traits qui plaisent à

tout le monde : le consentement universel nous en prouve la vérité.

Quand vous verrez donc ceux qui vous écoutent frappés de quelque belle maxime , contre l'avarice , par exemple , ou contre la folle dépense , pressez encor d'avantage , augmentez la force de vos discours : les esprits tendres se rendent facilement aux leçons d'honneur & de vertu. La vérité subjugué bien tôt ceux qui sont dociles & ne sont point entièrement gâtés , lorsqu'elle trouve un Avocat qui fait plaider sa cause.

Je me souviens qu'entendant Atalus déclamer contre les vices , contre les erreurs , contre les différents maux de la vie ; je ne sortois point de ses leçons sans avoir pitié de la nature humaine : je croyois ce mortel au-dessus des autres hommes.

Quand il louoit la pauvreté , qu'il nous avertissoit que tout ce qui excédoit nos besoins n'étoit qu'une charge inutile , la pauvreté me sembloit le plus grand des biens.

Lorsqu'il se mettoit à blâmer les voluptés , à éléver la chasteté du corps , la frugalité de la table , la pureté de

l'ame , je prenois & je pris en effet le dessein d'abandonner non-seulement les plaisirs déshonnêtes , mais même les plaisirs permis & surperflus.

Je me jettai dans la réforme avec excès ; mais ayant été obligé de vivre à Rome , je diminuai un peu de cette austérité.

Cependant j'ai quité les huitres & les champignons pour le reste de ma vie. Ce ne sont pas des viandes ; ce sont des plaisirs pour les gourmands qui veulent manger encore.

Je n'use plus de parfums , ni d'odeurs. La meilleure odeur selon moi est de n'en point avoir. Mon estomach ne connoît plus le vin : j'ai abandonné les bains pour jamais : j'ai regardé comme une chose inutile & trop délicate de cuire , pour ainsi dire, son corps dans ces étuves & de le dessécher par tant de sueurs. Et dans ce que j'ai retenu de la vie ordinaire , je me suis prescrit une règle qui vaut presque l'abstinence : règle peut être un peu plus difficile à observer que l'abstinence même ; parce qu'il y a des choses dont on se prive plus aisément qu'on ne les modère quand on en use.

Mais

Mais puisque j'ai commencé à vous dire que j'avois suivi dans ma jeunesse les préceptes d'Attale , & quoique je confesse que je ne les pratique plus avec la même ardeur dans ma vieillesse , je n'aurai cependant pas honte d'avouer l'amour que Sotion excita dans mon ame pour Pitagore.

Il nous expliquoit les raisons qui avoient engagé ce Philosophe. à s'abstenir de la chair des animaux , & pour quoi Sextius , autre Philosophe , avoit embrassé le même parti.

Les raisons de l'un & de l'autre étoient différentes , mais elles étoient belles des deux côtés.

Pitagore soutenoit qu'il y avoit une communication de tout ce qui est dans la nature , & un passage en diverses formes ; que pas une ame ne meurt , mais va se placer dans un autre corps : que les hommes pourroient sans y penser tomber sur celle de leur pere & déchirer avec le fer , ou avec leurs dents , une bête dans laquelle auroit habité l'esprit de quelqu'un de leurs parents.

Sextius de son côté , pensoit que l'homme avoit assés d'autres nourri-

tures : que de déchirer des chairs pour avoir le plaisir de les manger , c'étoit s'acoutumer à la cruauté. Il disoit encore qu'il falloit couper la racine à toutes les dépenses inutiles , & employoit différents arguments pour prouver que la variété des mets étoit contraire à la santé.

Sotion , après bien des raisonnemens pour soutenir le systême de Pitagore , ajoutoit ceci : ou cela est vrai , ou cela est faux. S'il est vrai , s'abstenir de la chair des animaux ; est éviter un crime : s'il est faux , c'est sobriété.

Frapé de ces raisons je m'interdis tout ce qui avoit eu vie : & en moins d'un an , l'habitude m'en devint non-seulement facile , mais douce & agréable. Il me sembloit que j'avois l'esprit plus libre & plus animé.

Voulez-vous savoir ce qui me fit abandonner cette façon de vivre ? Ma jeunesse commençoit lorsque Tibere parvint à l'Empire. Ce prince persécutoit les religions étrangères. Entr'autres signes de leurs superstitions , on remarquoit l'abstinence de certaines bêtes. Mon pere redoutoit la

persécution & n'aimoit guere la philosophie : il m'engagea à reprendre la façon de vivre commune & ordinaire : il n'eut pas de peine à me persuader de faire un peu meilleure chere. Cependant je retins bien des choses des préceptes d'Attale. Attale faisoit cas d'un matelas dans lequel le corps n'enfonçoit point. Je suis son usage même dans ma vieillesse : on ne trouveroit aucune marque au mien , qui prouveroit que j'y ai couché.

J'ai voulu vous rapporter tout cela pour vous faire voir combien les premières impressions sont vives , & combien les maximes sages & vertueuses font effet sur la jeunesse encore sans expérience , surtout lorsqu'elle y est poussée par un homme sage & vertueux.

Mais le malheur est qu'on s'égare souvent par la faute de ceux qui nous conduisent , qui ne nous apprennent qu'à disputer & ne nous apprennent point à vivre. Et d'un autre côté leurs écoliers ne vont à eux que pour exercer leur esprit , & non pour cultiver leur ame. Il est arrivé de là , que la philosophie est devenue philologie.

Un grammairien , par exemple , n'examinera que la beauté de ces vers de Virgile , il n'ira pas plus loin.

Fugit irreparabile tempus.

*Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit , subeunt morbi , tristisque Se-
nectus ,*

Et Labor , & dura rapit inclementia mortis.

Ce sera , au contraire pour le Philosophe , un champ fertile de réflexions sur la vitesse avec laquelle le temps s'écoule , sur la perte que nous en faisons , & sur l'emploi que nous en devrions faire.

Fugit irreparabile tempus.

Le temps fuit , il ne revient point ; il faut donc veiller , il faut se presser d'en jouir. Si nous différons , il est perdu.

Optima quæque dies prima fugit.

Le Philosophe voit encore le sens de Virgile , qui n'a point dit le temps se passe , mais le temps fuit.

Le Poëte dit , *optima quæque dies.* La meilleure partie de nos jours , c'est-

à dire la jeunesse. Pourquoi la meilleure partie ? C'est que c'est là le temps où nous pouvons apprendre, où nous pouvons former notre esprit & notre cœur. Il l'appelle *optima*, parce que lorsqu'elle sera passée, la vieillesse arrivera. *Tristis* Senectus. Pourquoi la triste vieillesse ? Parce qu'alors la maladie, la foiblesse, les chagrins viendront s'emparer de nous.

Si les livres de la république de Cicéron tombent entre les mains d'un Grammairien, d'un Philologue ou d'un Philosophe, chacun d'eux les examine à sa façon, il n'y voit que ce que son génie lui inspire.

Le Philosophe sera étonné de tout ce que cet Ecrivain a pu dire sur la justice.

Le Philologue examinera si on fait le nom de la mere du Roi Servius Tullius, & s'il est vrai qu'on ne fait pas celui du pere d'Ancus Martius.

Le Grammairien verra que Cicéron a dit *reapse*, pour *reipsa*. *Sepse* pour *seipse*. Il parlera des mots qui sont encore en usage & de ceux qui ont vieilli.

Pour ne pas m'étendre d'avantage,

je vous renvoie aux philosophes ; mais je vous conseille de n'en rapporter que ce qui regarde la conduite de la vie , & non l'exemple de la vie qu'ils ont menée & qu'ils mènent encore.

É P I T R E CIX.

LEs gens de bien font d'une grande utilité entre eux ; ils s'aident à conserver la sagesse : ils s'exercent mutuellement à la vertu.

C'est l'exercice qui fait qu'on cherche celui avec qui on peut pratiquer ce qu'on fait : un musicien cherche un musicien.

Le sage a besoin & de l'exercice & de l'exemple des vertus ; car l'exemple sert ou nuit. Un méchant nuit à un autre méchant ; car il rend sa colère encore plus grande qu'elle n'eût été ; il soutient un voluptueux dans son vice , en l'applaudissant.

L'homme de bien, au contraire, communique sa bonté à celui avec qui il vit.

On dit ordinairement que les hom-

mes voyent moins clair dans leurs affaires que dans celles des autres ; mais cela arrive plus souvent dans ceux que l'amour propre aveugle.

Il y a cependant des occasions où un sage voit moins ce qui est en lui qu'un autre sage ; voilà pourquoi le sage est infiniment utile au sage.

É P I T R E CX.

JE vous écris de ma campagne ; je vous souhaite ou plutôt je vous ordonne de vous former un bon esprit ; c'est de cette façon que vous vous rendrez les dieux propices ; & ils le seront pour vous, lorsque vous serez content de vous même.

Mettez à part cette idée qui a plû à quelques philosophes , que nous avons toujours un Dieu à nos côtés pour nous servir de précepteur , de ces Dieux qu'Ovide appelle *de plebe deos* : cependant n'écartez pas entièrement cette idée & souvenez-vous que ça été le sentiment de nos anciens Stoïciens ; car ils croyoient que chacun avoit son génie.

Nous examinerons un jour si les Dieux ont assés de temps inutile pour s'embarasser de ce qui regarde les hommes (1).

Il s'agit maintenant de songer dans quelles ténèbres nous sommes enfoncés. Si nous voulions nous en pourrions sortir.

On peut y parvenir si on veut s'élever à la connoissance des choses divines & humaines, si on peut distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais, si on ne s'est pas trompé dans la dénomination du bien & du mal, si on peut atteindre à connoître ce qui est honnête, ce qui est bas, & ce qui dépend de la Providence.

Notre esprit est en état de pénétrer encore plus loin ; il peut se transporter hors des bornes du monde.

Mais au lieu de ces contemplations grandes, belles, divines ; l'avarice nous a attachés ici bas. Dieu avoit

(1) On voit bien la foiblesse des philosophes anciens qui decidoient des ocupations de la Divinité, d'après les ocupations des hommes.

placé au tour de nous ce qui nous étoit nécessaire, tout ce qui pouvoit aider à notre bien être : il n'a pas voulu qu'on le cherchât : il nous l'a donné avant que nous le lui demandassions. Quant à ce qui pourroit nous nuire, il l'a éloigné de nous, il l'a laissé dans les entrailles de la terre.

Nous n'avons à nous plaindre que de nous-même : nous avons découvert malgré la nature, ce qu'elle nous avoit caché ; nous avons trop permis à notre esprit de porter ses idées vers la volupté. Cette indulgence est le commencement de tous nos maux.

Delà nous nous sommes livrés à l'ambition, au desir de plaire & à tant d'autres choses qui sont inutiles & vaines.

Quel remède à cela, me demandez-vous maintenant ? Je n'en fais point d'autre que de vous bien examiner vous-même, de voir ce qui est nécessaire, ce qui est superflu. Le nécessaire se présente naturellement à vous ; mais vous voulez chercher le superflu.

Croyez-vous être en droit de vous louer vous même parce que vous faites peu cas des lits & des enmeublements

couverts d'or, de perles & de diamants. La vertu ne consiste pas à mépriser ce qui est superflu. Commencez à être content de vous, lorsque vous serez parvenu à mépriser même ce qui est nécessaire.

Vous ne faites pas un grand sacrifice de n'envier point la pompe des Rois, ni le faste des grands.

Moi ; je commencerai à vous admirer, lorsque vous mépriserez jusqu'au pain que vous mangez, & que vous serez persuadé que l'herbe des champs convient à l'homme aussi bien qu'aux animaux.

Qu'importe la nature de la chose qu'on reçoit, puisqu'on doit bientôt la perdre.

Vous aimez à voir sur votre table ce qui a été cherché au loin sur la terre & sur la mer : ce qui est de plus nouveau vous flatte : vous ne voulez que les viandes les plus exquises & les mieux engraisées : leur bonne mine, la façon dont elles sont servies est un attrait pour vous ; mais en conscience tous ces différents mets qui vous ont coûté tant de soins, tant d'argent, & tant de peine à ceux que vous avez em-

ployez , tous ces mets différens auront une même digestion. Voulez-vous parvenir à mépriser cette délicatesse dans les repas ? Faites reflexion à leur issue.

Aussi, lorsqu'il y a quelque chose qui arrête mes yeux, que je vois une maison magnifique, une cohorte de beaux & grands valets habillés superbement, je me dis voilà bien de la vanité, on ne possède point tout cela, on ne l'a que pour le faire voir.

Tournons-nous vers des richesses véritables : contentons nous de peu : ayons le courage de dire tout haut, j'aurai soif, je boirai de l'eau : j'aurai faim, du pain me suffira. C'est de cette façon que je combattrai de félicité avec Jupiter même : il ne souhaite rien, je ne souhaiterai rien non-plus.



É P I T R E C X I.

VOUS m'avez demandé ce que nous entendons par le mot de *sophisme* que nous avons emprunté des Grecs. Plusieurs ont cherché à lui donner une explication juste , & je crois que c'est Cicéron qui l'a trouvée. Il appelle le sophisme une chicane (*cavillatio*). En effet, celui qui s'y livre ne fait que vous présenter de petites questions subtiles, qui sont inutiles pour la conduite de la vie, qui ne vous rendent pas plus fort, plus maître de vous-même & enfin qui ne servent point à élever l'esprit : celui au contraire qui s'exerce dans la Philosophie, donne de l'étendue à son génie, acquiert du courage. Plus on l'aproche, plus on le trouve grand. Semblable aux montagnes : dans le lointain on ne peut juger de leur hauteur : avancez jusqu'au pied, vous en déciderez mieux.

Tel est le Philosophe : il est grand, non par artifice, mais par les choses même. Il ne s'élève point sur le bout

du pied pour paroître plus grand : il est content de sa propre grandeur ; mais aussi il est toujours le même , soit que la fortune le favorise, soit qu'elle l'abandonne.

Toutes ces petites finesses dont je parlois tout à l'heure , ne sont pas capables de faire naître en nous , cette constance , cette égalité d'ame. C'est un jeu pour notre esprit , ce n'est point un profit.

Je ne vous empêcherai pas cependant de donner quelquefois dans ce badinage ; mais ce sera dans un temps où vous n'aurez rien de mieux à faire , & encore j'y vois quelque chose de bien pernicieux : on y trouve un certain plaisir : sous prétexte d'aiguïser son esprit on s'y arrête , on perd un temps précieux qui seroit bien mieux employé à apprendre la seule chose nécessaire , qui est le mépris de la vie.



É P I T R E CXII.

JE souhaite fort que votre ami se reforme, comme vous le desirez vous même; mais il s'y prend bien tard. Il est maintenant courbé sous une longue & mauvaise habitude.

Je veux vous apporter un exemple fidele de mon occupation présente. Toute vigne n'est pas propre à être entée; si elle est vieille & malade, elle ne recevra point la greffe, celle-ci ne pourra passer en qualité & en nature de vigne.

Celui dont vous me parlez & que vous me recommandez n'a plus de forces, les vices se sont emparés de lui, il y est endurci; il ne pourroit entendre & recevoir la raison, il ne pourroit la nourrir.

Il en a, dites-vous, bonne envie; je n'en crois rien: je ne dis pas qu'il mente; mais il croit en avoir envie. Il commence à se repentir de ses dérèglements passés: mais ils ont formé son caractère. Il se reconciliera bientôt avec eux.

Vous ajoutez qu'il est fâché contre lui-même de la vie qu'il a menée : elle lui déplaît : j'en conviens : elle déplaît à bien d'autres ; mais combien d'hommes aiment leur vie & la haïssent tout ensemble ? Attendons à porter notre jugement , qu'il nous ait bien convaincu que ses folles dépenses lui déplaisent réellement. En attendant je croirai toujours que ce n'est qu'une querelle d'amis.

É P I T R E C X I I I .

V O U S souhaitez , mon cher Lucilius , que je vous écrive sur cette question déjà agitée , savoir si la justice , le courage , la prudence & enfin toutes les autres vertus sont du ressort de l'ame ; ou si elles sont simplement animales. Il arrive de cette subtilité que nous nous exerçons sur des choses purement inutiles , & que nous perdons le temps en disputes qui ne conduisent à rien ; mais n'importe je vais vous satisfaire. Voici les raisons de ceux qui soutiennent ce dernier parti.

N^a. J'ai élagué prodigieusement ceci, je crois que ce que je laisse suffira.

La vertu agit, on ne peut agir sans mouvement; le mouvement n'est propre qu'à l'animal, donc la vertu est un animal.

Ainsi tout ce que produit la vertu, les arts, les sciences, les opérations de l'ame seront animales. Il suit de là, ou que je suis à la fois plusieurs animaux, ou que j'ai un millier d'animaux en moi (1).

Je ne vous dirai pas comme Cecilus, tristes inepties ! j'ajouterai, ridiculités.

Pourquoi ne discutons nous pas quelque matière utile & nécessaire ? par exemple ; de quelle façon nous pouvons parvenir à la vertu, quel chemin nous y conduit.

Au lieu de m'enseigner que le courage est un animal, faites moi con-

(1) Le Rabin Moyse Maimonides, avoit une idée à peu près dans le même goût. Il soutenoit que toutes nos facultés étoient autant d'AnGES.

noître qu'aucun mortel ne peut être heureux s'il ne s'est fortifié d'avance contre les caprices de la fortune , & si , par ses méditations , il ne s'est pas mis au-dessus des événements.

Qu'est-ce que le courage , sinon le rempart de la foiblesse humaine ?

Ecoutez un mot de notre Philosophe Posidonius. Vous ne serez jamais en sûreté avec les seules armes que vous fournit la fortune. Servez-vous des vôtres pour combattre contre elle-même. Les secours étrangers ne sont point une deffense assés forte.

On fait vaincre ses ennemis , on ne fait pas se vaincre soi-même. Alexandre domptoit les Perses , les Hircaniens , les Indiens , tout fuyoit devant lui ; il assassine son ami , il le regrette. Le vainqueur de tant de peuples succombe sous la colere & sous le désespoir. Il étoit le maître de l'Univers , il est l'esclave de ses passions.

Que les hommes sont bien dans l'erreur de croire qu'ils seront heureux en subjuguant des nations , en joignant des provinces à celles qu'ils occupent déjà. Ils ne savent pas qu'il y a une autre façon de régner. Commander

sur soi-même , voilà le véritable empire.

Apprenez moi ce que c'est que la justice : mettez à part l'ambition , la réputation : songez à vous plaire à vous-même ; ne vous embarrassez pas que les autres soient convaincus de votre probité. Celui qui veut que sa vertu soit connue , travaille moins pour la vertu que pour la gloire.

É P I T R E C X I V .

V O U S me demandez comment il s'est glissé différents vices dans le discours.

Tantôt on s'est servi de termes empoulés , tantôt de termes doux & mols , comme s'il s'agissoit de les mettre en chant. Quelquefois on ne parloit qu'à demi mot , il falloit deviner. Il y a eu des siècles entiers où on n'a osé employer la métaphore.

Je vous rapporterai sur cela le proverbe grec , telle est la vie des hommes , tel est leur langage. Si les mœurs d'une nation sont corrompues , leur

langage le fera aussi. L'esprit ne peut avoir une couleur & l'ame une autre. Voyez, lorsque l'ame est foible & paresseuse le corps l'est aussi; si elle est furieuse, le corps prend de la force. Jugez si la même chose ne doit pas arriver à l'esprit qui est une partie de l'ame; car c'est à elle qu'il obéit, c'est elle dont il prend la loi.

La maniere dont vivoit Mécenas, est connue encore : son langage étoit aussi efféminé que l'étoient sa démarche, ses habits, sa suite, sa maison, sa femme. Il étoit né pour être un génie supérieur, s'il eût voulu suivre le bon chemin; mais il étoit prodigue en paroles & cherchoit en même temps à n'être point entendu.

Il commandoit à Rome en l'absence d'Auguste : il se promenoit dans la ville la robe trainante & sans ceinture; lorsqu'il paroissoit dans les assemblées publiques, il avoit la tête couverte de son manteau & ne laissoit voir que les oreilles. Au milieu des guerres civiles, lorsque Rome étoit toute en trouble, que chacun avoit les armes à la main, il se faisoit accompagner seulement de deux Eunuques.

qui étoient encore plus hommes que lui. Il s'est marié mille fois & cependant n'a jamais eu qu'une femme.

N°. (Térentia étoit sa femme, il l'avoit répudiée & reprise plusieurs fois.)

On lui a acordé la louange d'être un homme fort doux ; il ne répandit point le sang, & n'abusa de son autorité que dans la licence qu'il se donna de vivre à sa fantaisie ; mais il gâta cette même louange par la délicatesse affectée & outrée de son langage.

Aureste on peut dire que sa douceur fut plutôt mollesse & lâcheté.

Quand les richesses ont amené la dépense, le luxe s'est étendu peu à peu : on a commencé par la propreté du corps & des habillements, on a passé à celle des meubles. On a voulu ensuite embellir les maisons ; cette délicatesse a été portée jusqu'aux maisons de campagne. Le plancher a des carreaux de marbre, on a voulu que le plafond égalât la propreté du plancher : l'or reluit sur les bois par com-

partiments. Enfin la somptuosité s'est étendue jusques sur les tables : ce qui étoit commun est devenu vil.

Ce mal a passé jusqu'au discours ; on cherche du nouveau , on rapelle les mots hors d'usage , on en invente , on croit que ceux à qui la mode a donné de la célébrité sont les meilleurs. On outre la métaphore , on l'emploie par tout.

Comme le luxe de la table & des habits est un indice certain d'un gouvernement malade , de même aussi la licence qu'on se donne dans le discours , prouve que les esprits sont bien déchus.

Ajoutez à cela que ces grands discours que nous prononçons n'ont ni suite ni conséquence ; il en est comme d'une ville qui n'a point de gouvernement stable , l'usage du jour fait la loi.

De même que notre langue ne fait tort à personne quand notre esprit n'est pas troublé par le vice : de même aussi notre discours est bon , tant que notre esprit est bon. Si celui-ci est fort , nos discours sont forts & mâles , s'il devient foible , tout tombe en décadence.

La santé du prince fait le soutien de l'Etat ; si on le perd , tout se dénoue , tout se déränge.

Notre esprit est notre Roi : lorsqu'il se porte bien , tout le corps se ressent de sa santé , tout lui obéit : s'il est malade , tout languit avec lui. Mais notre esprit est tantôt notre Roi , tantôt notre tyran. Il est notre Roi , lorsqu'il ne nous présente que des choses honnêtes & qu'il prend soin de ce corps dont la garde lui a été commise , qu'il ne lui commande rien de bas , rien de honteux ; mais lorsqu'il n'est pas maître de lui-même , qu'il se porte à trop de délicatesse , ou à des desirs effrenés , alors il prend le nom infâme & détestable de tyran.

Mon cher Lucilius , n'est-ce pas une fureur qui s'empare de tous les hommes ? aucun d'eux ne fait reflexion qu'il est mortel , qu'il est foible , qu'il n'est qu'un homme.

Notre esprit & notre corps seront en bonne santé , si nos desirs sont modérés , si nous nous calculons nous-même , si nous mesurons ce peu d'espace que nous remplissons , si nous considérons que de tous ces mets dif-

férents qui sont préparés dans nos cuisines, de tous ces greniers remplis, de toutes ces caves où nos vins sont accumulés, nous n'en pourrions contenir qu'une très-petite partie, & encore pendant très-peu de temps.

Rien ne nous entretiendra d'avantage dans l'idée de frugalité, que de penser perpétuellement que notre vie est non-seulement courte, mais incertaine.

Chaque chose que vous ferez, songez toujours que vous devez mourir.

É P I T R E C X V.

J E n'aime point, mon cher Lucilius, que vous vous donniez tant de peine pour le choix des mots, pour la tournure des phrases : j'ai des choses plus grandes & plus nobles à vous recommander.

Pesez ce que vous devez écrire, & non comment vous l'écrirez : il n'est question que de bien concevoir. Quand vous verrez quelqu'un dont

le langage est affecté & fardé , pensez la même chose de son ame.

Vous voyez des jeunes gens tout occupés de leurs cheveux & de leur parure , qui ont toujours la boîte à la main pour se parfumer , n'en attendez rien de mâle , rien de ferme. La parole est le visage de l'ame. Les ajustements recherchés ne sont point le véritable ornement de l'homme.

S'il étoit possible de pénétrer dans l'ame d'un homme de bien , d'y voir la justice , le courage , la tempérance , la prudence , la continence , la liberté , la douceur , & enfin l'humanité qui est le bien le plus rare qui soit dans l'homme Qu'elle clarté ! nous serions éblouis : nous croirions voir une divinité , nous tomberions à ses genoux pour l'adorer.

C'en est une en effet que l'homme vertueux : elle ne manquera pas de venir à nous , si nous allons à elle ; mais ce n'est pas par des sacrifices , ni par des aumônes jettés dans le tronc de son temple que nous la rendrons favorable : elle ne demande qu'une volonté sainte & soumise.

Mais sa clarté même nous offusque
les

les yeux : nous restons dans les ténèbres. Nous pourrions en sortir , si nous osions travailler à écarter de nous les nuages qui nous environnent ; mais nous ressemblons aux petits enfants qui n'aiment que les jouets. Et qu'elle différence entr'eux & nous , comme dit Ariston , si ce n'est que nous sommes encore plus foux qu'eux. Les enfants se contentent d'un petit caillou qu'ils ont ramassé au bord de la mer & qui n'a aucune valeur : nous courons après des tableaux & des statues que nous achetons bien chèrement.

Nous nous complaisons dans nous même , en admirant nos murailles revêtues de marbre & de dorures. N'est-ce pas là nous réjouir d'un mensonge ? Car nous savons que qui est derrière ce marbre & cet or , n'est souvent que du bois pourri.

Il en est de même de la félicité de tous les grands de la terre qui marchent la tête levée. C'est une feuille de clinquant : s'y vous y regardiez de près , vous ne verriez que misère & malheur cachés sous l'écorce de leur dignité.

Depuis que la richesse est devenue en honneur, gens de tous états ne s'occupent que d'elle.

Nous suivons ce qui est honête, tant que nous y voyons quelque espérance de profit, toujours prêts à prendre le parti contraire, si nous y trouvons notre avantage.

Les Poètes n'ont employé leurs vers que pour irriter notre cupidité : ils ont cru que les Dieux ne pourroient posséder rien de mieux que les richesses. Ovide a dit :

» Le Palais du soleil étoit tout brillant d'or. Euripide fait parler ainsi Bellérophon dans une tragédie.

» Qu'on m'appelle méchant je le veux, pourvu qu'en même temps on m'appelle riche.

» Car tout le monde dit aujourd'hui, cet homme a-t'il du bien ?
» On ne demande jamais s'il est honnête homme. Pour moi je préférerois la mort à la pauvreté, &c.

Le spectateur se revolta contre ces maximes, il vouloit chasser l'acteur, lorsque Euripide se présenta sur le bord du théâtre, & pria qu'on attendît pour voir quelle seroit la fin de

celui qui ne prêchoit que la richesse. En effet , Bellerophon y étoit puni de son avarice.

C'est la suite ordinaire de ce vice ; que de tourments , que de larmes , que d'ennuis l'opulence entraîne après soi !

Je voudrois que ceux qui portent tous leurs desirs de ce côté , commençassent par consulter les gens riches & ceux qui sont élevés en dignité. Si ceux-ci vouloient dire la vérité , & avouer les chagrins dont ils sont dévorés , je suis sûr qu'ils leur feroient bientôt changer de dessein.

La philosophie , au contraire , apporte à ceux qui la recherchent un bonheur dont ils n'ont jamais à se repentir.

É P I T R E C X V I.

ON a souvent agité cette question. Lequel seroit le plus avantageux ou de n'avoir que des passions foibles , ou de n'en point avoir du tout.

Nos Stoiciens les rejettent entièrement : les Péripatéticiens les admettent , pourvu qu'on puisse les régier.

Pour moi je ne vois pas de quelle utilité peut être la plus petite maladie.

Toute passion dans le commencement est foible. Pour peu que vous vous y laissiez entraîner vous ne pourrez plus vous en débarrasser. Elle acquiert imperceptiblement des forces & des droits sur vous : on l'empêche d'entrer plus aisément qu'on ne la chasse quand elle est entrée.

Il est vrai que les passions sont dans notre nature ; mais si nous leur donnons trop de liberté , elles deviennent un vice.

La nature a mêlé le plaisir aux choses les plus nécessaires à la vie , non pour que nous ne recherchions que lui , mais pour nous rendre plus attractantes ces mêmes choses sans lesquelles nous ne pouvons vivre.

Vous me direz peut-être , parmi les passions il y en a auxquelles on peut laisser l'entrée : n'y a-t'il pas des occasions où il est permis d'être triste , de se plaindre jusqu'à un certain point ?

Mais ce terme jusqu'à un certain point s'étend quelquefois bien loin : croyez-moi , coupons la racine , évi-

tons tout ce qui peut nous entraîner
au delà des bornes.

Je vous entends déjà, Messieurs les
Stoiciens, me dites-vous ; vous nous
réduisez dans un état bien dur ; songez
que l'on est homme, & par conséquent
foible. Ne pouvons nous pas
nous plaindre pourvu que ce soit avec
douceur ; désirer, pourvu que nos desirs
soient modérés ; nous livrer à la
colère dans des occasions justes, pourvu
qu'elle ne dure qu'un moment ?

Nous vous répondrons, nous Stoiciens : savez-vous pour quoi vous ne
voulez pas vous rendre à nos préceptes ? C'est que vous croyez ne pouvoir
les accomplir. Vous défendez vos
défautes, parce que vous y êtes attachez,
& vous aimez mieux les excuser que de les
chasser. La nature nous a donné assez de
forces pour cela, si nous voulons les rassembler
toutes. On croit ne pouvoir pas ; c'est l'objet
qui est cause qu'on ne veut pas.



E P I T R E C X V I I .

VOUS nous mettez tous les deux dans un grand embarras , par les questions que vous me donnés à résoudre. je ne puis les contredire , sans offenser nos Stoiciens , ni les acorder sans blesser ma conscience.

Vous me demandez si cet axiome des Stoiciens est vrai. La sagesse est un bien ; mais ce n'est pas un bien d'être sage.

Je vous prie de me dire pourquoi perdre son temps à discuter une thèse qui peut être est fausse , mais qui certainement est inutile.

Quel profit me reviendra-t'il , quand j'aurai appris la difference qu'il y a entre la *sagesse* & *être sage* : quand j'aurai examiné si la *sagesse* est corporelle (1) & si *être sage* , ne l'est pas : si la *sagesse* est l'état d'une ame parfaite , &

(1) Pour entendre cela il faut avoir recours à l'Épître 113. vers le commencement.

fi être sage, est l'usage que cette ame parfaite fait de sa sagesse.

Montrez moi plutôt le chemin qui me conduit à la sagesse : apprenez moi ce que je dois éviter, ce que je dois rechercher. Quelles sont les études qui pourront donner de la force à mon esprit ? Comment je m'y prendrai pour chasser hors de moi les passions qui me tyrannisent ? Comment je pourrai me mettre en garde contre les maux, les calamités qui viennent m'assaillir.

Enseignez-moi comment je pourrai supporter les disgraces sans m'en plaindre, & la bonne fortune sans causer de la jalousie.

Traisons, mon cher Lucilius, de ces matieres & de bien d'autres semblables : formons notre esprit là dessus. Passons ces amusements subtils, pour courir après quelque chose de nécessaire.

Y a-t'il quelqu'un qui courant à sa maison où le feu a pris, s'arrête en chemin pour voir jouer aux échecs ? Au milieu d'un nombre infini d'occupations nécessaires que l'on a dans la vie, vous allez vous distraire, pour

savoir la différence qu'il y a entre la sagesse & être sage : c'est faire des nœuds pour avoir le plaisir de les dénouer. La nature en nous accordant un temps ne nous a pas été assez libérale pour que nous ayons à en dépenser inutilement. Voyez combien ceux même qui savent l'employer en perdent malgré eux. Une maladie nous arrête, celle de nos amis nous distrait : nos propres affaires, les affaires publiques nous en enlèvent une partie. Par-dessus cela le sommeil a partagé notre vie entre nous & lui.

Je vous le dis encore, je ne fais point la différence de ce dont il est question : ce que je fais, c'est qu'il m'est fort indifférent de le savoir, ou de l'ignorer. Et en supposant que je le sache, en deviendrai-je plus sage ? Pourquoi s'embarrasser dans les termes quand il faut songer aux choses.

Rendez moi plus fort que je ne suis, plus maître de moi-même. Rendez moi égal & même supérieur à ma fortune : je ne le serai qu'en pratiquant ce que j'ai appris.

 ÉPITRE CXVIII.

IL vaut bien mieux traiter de ses propres maux , que de ceux des autres ; examiner & voir ce qui nous manque , plutôt que ce qui manque aux autres.

Mon cher Lucilius , ce qu'il y a de meilleur & de plus sûr dans la vie est de ne rien demander , & d'éviter même tous ces lieux où l'on croit trouver la richesse & les honneurs.

Quel bonheur d'avoir le courage assez grand pour ne désirer rien , pour ne prier personne & dire , tu ne peux rien sur moi , fortune : je fais que tu rejettes les Catons , que tu préfères les Vatinius , je ne te prierai jamais de rien.

Na. Vatinius , le plus mal famé de Rome l'emporta sur Caton pour la place de Préteur , par la brigue de Pompée.

Nous pouvons nous écrire là dessus

Qv

en liberté : & pour traiter à fond cette matière , commencez par jeter les yeux sur tant de milliers d'hommes dans l'inquiétude & dans l'incertitude , qui employent mille moyens détestables pour arriver à quelque chose dont la possession se tournera bientôt en dégoût.

Quel est celui qui croyant demander beaucoup en a assez lorsque ses desirs sont remplis ? Tout ce qui est loin de nous , nous paroît beau : y sommes nous parvenus , ce n'est rien. Je suis sûr qu'on veut aller au-delà , & ce qui paroissoit d'abord le sommet n'est qu'un degré pour avancer encore.

Ce qui trompe tout le monde est l'ignorance du vrai. Le vulgaire prend pour bon ce qui lui paroît grand : & nous courons après des biens que nous croyons tels sur le rapport des autres. Quand nous les avons acquis & que nous avons éprouvé les tourments qu'ils nous causent , nous éprouvons , ou qu'ils sont bien moindres que nous n'avions compté , ou qu'ils sont bien frivoles , ou même que ce sont de véritables maux.

ÉPITRE CXIX.

V O U S souhaitez de savoir comment on peut devenir riche en très-peu de temps : je vais vous l'enseigner.

Mais il vous faudra un créancier de qui vous emprunterez pour pouvoir négocier. Or Caton nous apprend quel est ce créancier. *Tu emprunteras de toi-même*, a-t'il dit, *pour peu que tu trouves, il te suffira.*

D'abord sachez qu'il n'y a pas de différence entre ne point désirer une chose & ne l'avoir pas. Tous deux ont une même fin. Car si vous ne la désirez pas, il vous importe fort peu de l'avoir ou de ne l'avoir pas. Et des deux côtés vous y trouvez le même profit, vous n'en ferez point tourmenté.

Je ne prétends pas vous empêcher de désirer les choses que la nature demande : elle est opiniâtre, il faut lui acorder ce qu'elle veut ; mais il ne lui faut que le nécessaire : elle ne demande point ce qui est au-delà.

Q vj

Vous avez faim , hé bien mangez ; mais qu'importe que votre pain soit de pain commun , ou de la fine fleur de farine : cela ne fait rien à la nature : elle ne cherche point à vous faire plaisir , elle songe à vous nourrir.

Vous avez soif , qu'importe que l'eau que vous allez boire vienne d'être prise à la rivière , ou ait été mise à la glace ; cela ne fait rien à la nature : elle ne vous demande qu'une chose , qui est d'éteindre votre soif.

Qu'importe que la coupe dans laquelle vous buvez soit d'or , de cristal ou de pierre précieuse ? Ne cherchez dans tout que le but , ce qui est superflu vous deviendra inutile. J'ai faim , je mets la main sur le premier mets qui se présente : l'appétit n'examine point , ne méprise rien.

Mais , m'allez-vous dire , vous vous moquez de moi , vous m'aviez promis de m'enseigner le chemin des richesses , & vous me conduisez dans celui de la pauvreté.

Comment ? vous croyez un homme pauvre , quand il ne lui manque rien , quand ce qu'il n'a pas c'est par

sa propre volonté qu'il ne le possède point ; & non par les caprices de la fortune.

Lequel aimeriez-vous donc le mieux ou d'avoir beaucoup , ou d'avoir assés : celui qui a beaucoup souhaite encore d'avantage ; voilà la preuve qu'il n'avait point encore assés. Celui qui a assés , est arrivé au but où le riche n'arrivera jamais.

Vous croyez donc que le peu que vous possédez ne sauroit vous acquérir le titre de riche , parce que vous ne ferez pas dans le cas des proscriptions , parce que vous n'aurez pas à craindre l'avidité de vos enfants qui pourroient vous empoisonner , parce qu'en temps de guerre vous n'aurez point de perte à redouter , & qu'en temps de paix vous n'avez point d'embarras.

Croyez - vous avoir peu , quand vous avez su vous garantir du froid , de la faim & de la soif ; Jupiter en a-t'il d'avantage ?

Alexandre est pauvre encore après la conquête de la Perse & des Indes. Il cherche des mers inconnues : il envoie des flottes dans l'Océan , & veut , pour ainsi-dire , forcer les bar-

rières du monde : ce qui suffit à la nature ne suffit pas à l'homme : l'argent n'est pas capable de le rendre riche : au contraire il augmente sa cupidité. Pourquoi cela , d'avez-vous ? C'est que celui qui a beaucoup sent la possibilité d'avoir encore d'avantage.

Je n'ai donc point autre chose à vous conseiller que de mesurer vos desirs aux besoins de la nature.

La faim n'est point ambitieuse : quand elle est satisfaite elle ne va point au-delà : quels maux ne se préparent pas ceux qui cherchent à se procurer une nouvelle faim & une nouvelle soif ?

Le créateur nous a mis dans ce bas monde pour conserver notre santé & non pour être délicats. Ce qui nous est nécessaire est toujours tout prêt. La délicatesse demande des soins & des embarras.

Entre les bienfaits de la nature , regardons comme un des plus grands , que ce que nous prenons par nécessité n'a jamais ni désagrément , ni dégoût.

É P I T R E C X X .

VOUS me faites , dans votre dernière lettre , bien des questions différentes , je m'arrête à une seule.

Vous me demandez comment la connoissance de ce qui est bon & de ce qui est honnête est parvenue jusqu'à nous.

Divisons cette manière entre le bon & l'honnête. Il y en a qui croient que le bon est ce qui est utile ; de sorte qu'ils en donnent le nom aux richesses , au nombre de chevaux qu'on a dans ses écuries , à la quantité de vin qu'on a dans ses caves , à ses ajustements , & jusqu'à sa chaussure : tant ils avilissent l'idée du bon , pour descendre jusqu'aux choses les plus basses.

Ils estiment honnêtes les devoirs ordinaires , comme les soins qu'on a d'un pere dans sa vieillesse , les secours qu'on procure à un ami qui est dans l'adversité , les avis sages que l'on donne.

Or , ces deux parties nous les réduisons en une seule , & nous disons qu'il n'y a rien de bon que ce qui est honnête , & que ce qui est honnête est bon en même-temps.

Nous ne regardons point comme bon , tout ce dont on peut faire un mauvais usage , comme les richesses , la noblesse , la force du corps.

Pour revenir à ce que vous m'avez demandé d'où nous peut venir la connoissance du bon & de l'honnête. La nature ne peut nous l'avoir enseigné. Elle a bien mis en nous la semence de toutes les sciences ; mais elle ne nous a communiqué aucune science. Ce sont les réflexions que nous avons faites , les observations que nous avons rassemblées , & encore l'analogie ou comparaison qui nous ont conduit à juger de ce qui est bon & de ce qui est honnête.

L'analogie , mot que nous avons emprunté des Grecs , & à qui nous avons donné le droit de naturalité , nous y a conduit ainsi.

Nous avons connu la santé du corps , nous avons conclu qu'il devoit y avoir aussi une santé pour l'ame : nous avons

connu les forces du corps , nous avons conclu qu'il pouvoit y en avoir aussi dans l'ame.

Nous étions ensuite étonnés de voir des actes d'humanité , de clémence de courage : nous commençâmes à les admirer. Nous vîmes que ce qui étoit véritablement bon , brilloit d'une façon éclatante : mais nous vîmes aussi qu'il n'y a point de vice qui ne puisse prendre le masque de la vertu. Le prodigue veut passer pour libéral ; l'homme indolent pour être doux & complaisant : on prend la témérité pour de la valeur.

Cette ressemblance , cette affinité nous a engagé à séparer deux choses si différentes ; nous avons examiné avec attention ceux qui nous faisoient voir des traits de vigueur & de magnanimité. Nous avons vu l'un brave dans un combat , timide au milieu du peuple : soutenant la pauvreté avec constance , & la disgrâce avec bassesse. Nous avons méprisé cet homme en louant ses belles actions.

Nous en avons vu un autre bien-faisant envers ses amis , modéré avec ses ennemis , remplissant les devoirs

de son état avec une exactitude scrupuleuse , montrant de la patience dans les malheurs , prudent dans les affaires ; toujours égal dans sa conduite : non - seulement il étoit parvenu au point de bien faire , mais il n'étoit pas en lui de pouvoir mal faire.

Ainsi le seul homme qui a dû paroître grand , est celui qui n'a point gémi sur les maux dont il étoit affligé , qui ne s'est point plaint de sa destinée , qui s'est fait un plaisir de communiquer ses connoissances , qui par son humeur docile , tranquille & par l'attention qu'il a eue de remplir les devoirs de son état & de sa religion s'est attaché tous les esprits.

Celui-là a atteint la perfection qui a pû élever son ame , jusqu'à un degré où il n'y ait que l'esprit de Dieu qui soit au-dessus du sien. Car c'est alors qu'une partie , qu'une étincelle de la Divinité peut passer , peut pénétrer jusqu'à lui.

Cet homme n'est jamais si près de Dieu que quand il a bien fait réflexion qu'il est né mortel , qu'il a reçu la vie pour la quitter , que son corps n'est point le domicile de son ame.

qu'il n'en est que l'hôtellerie, & encore une auberge où on n'a pas à demeurer long-temps, & qu'il faut même quitter sans chagrin si l'on s'aperçoit qu'on est à charge à son hôte.

Une des grandes preuves qu'un homme est arrivé au point de sentir qu'il vient de plus haut, est lorsqu'il a pu parvenir à regarder tout ce qui l'entoure, comme bas & méprisable, & qu'il ne craint point de le quitter. Car celui qui sait d'où il vient, fait en même-temps où il doit retourner.

Ne voyons nous pas par combien de maux notre ame est assiégée, quel fardeau importun est pour elle ce corps où elle est liée. A tout moment il se plaint de la tête, de la poitrine, de la gorge : un autre est attaqué par les nerfs, par les pieds, par des fluxions, par des indigestions. L'un a trop de sang, l'autre n'en a pas assez : tous maux qu'on ressent plus particulièrement lorsqu'on habite un climat étranger : tous maux où notre ame participe, & qui prouvent bien qu'elle n'est pas dans son élément.

Et cependant nous voulons jouir avec ce corps de boue & de poussière :

nous portons nos idées dans le lointain : nous voudrions que notre âge s'étendît encore : nous cherchons les richesses , nous soupirons après les honneurs.

Quelle folie ! Il n'y a rien de trop pour des gens qui doivent tout quitter, puisqu'ils doivent mourir , & qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils meurent tous les jours : que chaque moment nouveau dans la vie est un pas que l'on fait vers la mort.

Ainsi un bon esprit , qui sent qu'il est destiné pour quelque chose de plus noble , doit se comporter avec honnêteté , avec circonspection , & regarder tout ce qui est autour de lui comme ne lui appartenant point , mais seulement à son usage , comme voyageur.

Les véritables vertus sont constantes , les fausses ne durent pas longtemps. La marque d'un esprit foible & mauvais , est de flotter perpétuellement entre l'amour du vice & l'envie de paroître vertueux.

Presque tous les hommes sont de même. J'aurois pu dire tous. On n'est jamais semblable à soi-même : on

Donne tour à tour dans les deux extrêmes. On desiré une chose : on en desiré bientôt une autre. Celui-là veut prendre femme , un moment après il ne veut qu'une simple intrigue. Aujourd'hui il cherche à vous dominer en tyran , demain il vous offrira ses services en esclave : d'une main il répand l'argent , de l'autre il pille , il vole.

Croyez que c'est une chose bien difficile que d'être un dans sa conduite. Il n'y a que le sage qui puisse l'être.

Vous connoissez tel , que vous vîtes hier , dont vous pourriez dire aujourd'hui , quel est cet homme là.

É P I T R E C X X I.

NO U S agitions dernièrement si les animaux connoissent leur existence. Nous voyons qu'ils remuent leurs membres avec autant de facilité & de justesse que s'ils avoient été instruits à le faire.

Un ouvrier dispose de ses instru-

ments ; un comédien par son geste & par sa voix imite le naturel. Ce que l'art a enseigné aux hommes , la nature l'a appris aux animaux. Ceux-ci n'ont point été instruits , ils naissent avec la science qui leur convient.

S'ils ont cette science , me direz-vous , ils ont donc le raisonnement ?

Nous pourrions en juger si nous connoissions leur constitution. Nous l'apercevons , nous ne pouvons guère en raisonner.

Un enfant ne fait pas ce que c'est que cette machine dont il est composé : il la connoît cependant & en fait usage. L'animal de même ne fait pas qu'il est animal : il sent seulement qu'il est : s'il connoit sa constitution , il ne la connoit qu'en gros & obscurément.

Et nous-mêmes nous savons qu'il y a un esprit qui habite en nous : savons nous en quelle partie il réside , quel il est , d'où il vient ?

De-même que nous avons le sentiment de cet esprit qui est en nous , quoique nous en ignorions la nature , de-même aussi les animaux ont le sentiment de leur être , quoiqu'ils ne sa-

chent comment, ni pourquoi ils sont.

Les animaux sont comme les enfans, ils ont un sentiment ; mais il n'est point développé. Dans l'enfant la constitution change : il devient homme, son esprit se développe : & ce même esprit n'étant point dans l'animal, la nature y a pourvû d'un autre façon : dès qu'il est né il sent ce qui lui convient, ce qui lui est contraire.

On demande comment l'animal peut avoir cette connoissance.

Il ne s'agit pas de demander comment il l'a, il s'agit de savoir s'il l'a.

En suposant qu'il n'en ait point, comment pourroit-il faire mieux tout ce qu'il fait, comme d'avoir soin de sa progéniture, de chercher & trouver ce qui lui est nécessaire, d'éviter les animaux qui lui sont nuisibles, de ne point craindre les autres : chez les oiseaux de se bâtir une maison pour élever leurs petits.

Cet art naît avec eux, ils ne l'apprennent point. Aussi on ne voit pas un animal plus savant qu'un autre (1) :

(1) Il a voulu dire aparament par l'exemple des araignées un animal de même espèce.

les toiles des araignées sont toutes pareilles. Ce que la nature enseigne est toujours égal, aulieu que ce que l'art nous apprend est inégal & incertain.

Ne peut-on pas dire que cela est faux ? Renfermons-nous dans les chiens barbers ; quelle différence entr'eux pour l'esprit ? Les uns ne sont-ils pas plus susceptibles d'éducation que les autres ? D'où cela vient-il ? Sinon de la différente conformation de l'individu, & des organes plus ou moins déliés.

É P I T R E CXXII.

IL est honteux pour un homme de faire de la nuit le jour.

Il y a bien des gens qui pervertissent les usages & les fonctions des différentes heures de la journée, qui n'ouvrent leurs yeux encore acablés de la débauche de la nuit précédente, que pour retomber dans une nouvelle nuit. Ils sont d'aussi mauvais augure que les chouettes & les hiboux. On croiroit qu'ils veulent faire un sacrifice

fice aux morts , en se faisant voir pendant tout le jour pareils à eux.

Ils ressemblent aux oiseaux qu'on a mis dans la mue pour les engraisser ; aussi leurs corps languissants dans les ténèbres , deviennent pesants : une graisse inutile surcharge tous leurs membres : vous les voyés pâles , foibles , languissants : c'est une chair morte qui enveloppe un homme vivant.

Voilà cependant le moindre de leurs maux. Les ténèbres qui environnent le corps s'emparent aussi de l'esprit.

Car il faut convenir que tout ce qui est contre la nature est un vice , & c'en est un de renverser l'ordre des choses. C'en est un contre la nature de prendre des habits de femme. N'en est-ce pas un de vouloir briller avec les ajustements de la jeunesse , lorsque cet âge est passé ? N'est-ce pas agir contre la nature que de faire naître des fleurs en hiver par le moyen d'une chaleur empruntée ? De planter des arbres & de faire paroître une forêt sur le toit des maisons ?

Quand on s'est acoutumé à ne pas suivre les loix de la nature , on s'en écarte en tout. Il fait jour , il faut nous

mettre au lit. Voici le temps du repos, marchons, courons mettons-nous à table. Convient-il de vivre comme le peuple? Cela est trop bas.

Pour moi, ces sortes de gens me paroissent ressembler plutôt aux morts, dont les corps sont entourés de flambeaux.

Ne pourroit-on pas dire à ceux qui préfèrent la nuit au jour, que ce n'est point parce que la nuit a quelque chose de plus agréable que le jour, mais que leur conscience leur fait craindre de se montrer à la lumière. Et comme les mauvais raisonnements les ont conduits à dénaturer tout, ils sont parvenus à mépriser tout ce qui s'achète à peu de frais, & dédaignent le flambeau du jour qui ne leur coûte rien.

Outre cela ces personnages si singuliers veulent qu'on parle d'eux : on ne le feroit pas s'ils vivoient comme le commun des hommes ; aussi tout ce qui ne leur donne pas une réputation leur paroît inutile ou mauvais.

Vous ne devez donc pas vous étonner s'il y a tant de sortes de vices, & si chaque vice a tant de faces différentes, Ce qui est juste, & bon est

simple. Ce qui est mauvais se multiplie à l'infini

Ceux qui suivent la simple nature sont vrais, doux, tranquilles : ils se ressemblent tous ; les autres au contraire sont faux & ne sont jamais d'accord entr'eux.

La principale cause de cette maladie est selon moi, l'ennui & le mépris de la vie commune.

Croyez moi, mon cher Lucilius, tenons nous-en à la façon que la nature même nous a prescrite. Tout nous paroîtra commode & facile.

ÉPI TRE CXXIII.

JE suis arivé à ma campagne plus fatigué de la voiture que de la longueur du chemin. Je n'y ai trouvé rien de prêt, il n'y avoit que moi qui l'étois. Aussi ai-je pris le parti de me mettre au lit, pour me reposer & donner du temps à mon boulanger & à mon cuisinier. Car je me suis dit à moi-même, mes domestiques sont paresseux, j'augmenterai ce petit désa-

grément en me fâchant de leur négligence. Tout mal est léger quand on le prend légèrement.

Celui qui fait mon pain ne peut m'en donner aujourd'hui ; mais il y en a dans le village : mon fermier en a , mon concierge en a. Vous me direz , leur pain est mauvais. Attendons que la faim soit venue , & je le trouverai bon : ainsi je ne mangerai que lorsqu'elle m'avertira.

Il est nécessaire de s'habituer à se contenter de peu , personne ne sauroit avoir tout ce qu'il souhaite. Ce qu'il peut , c'est de ne point vouloir ce qu'il n'a pas & de jouir de ce qui se présente.

Une des grandes parties de la liberté est d'avoir un estomach patient , aux fantaisies duquel on n'ait pas la foiblesse d'obéir. Les Rois & les grands ont souvent des occasions où ils ne peuvent se mettre à table à l'heure marquée.

Vous ne pouvez imaginer le plaisir que je ressens des biens que ma lassitude extrême m'a procurés. Je ne me sens aucun besoin de bains , de frottements , de parfums que je n'ai point

ici : je n'attends mon remède que du repos. Nous ne connoissons bien l'inutilité des choses que lorsqu'elles nous manquent. Nous nous en servons , non parce quelles nous sont nécessaires , mais parce que nous les avons.

Que de superfluités nous nous donnons ; parce que nous les voyons chez les autres.

Une grande cause de nos maux , vient de ce que nous nous laissons entraîner par l'exemple : ce n'est pas la raison qui nous conduit, c'est l'usage.

Aujourd'hui ceux qui veulent voyager ont une avant-garde de cavalerie , une troupe de coureurs qui marchent avant eux , qui écartent tout ce qui est dans les chemins , & qui par une nuée de poussière qu'ils ont élevée , font connoître que c'est un grand seigneur qui va paroître.

On a des mulets pour porter sa vaisselle de cristal & d'agate , travaillée par les plus savants ouvriers. On se croiroit déshonoré si tout ce qu'on traîne après soi n'étoit pas d'une matière délicate & fragile.

S'il n'y avoit que peu de gens qui pratiquassent une chose , quoique bon-

ne , on ne voudroit pas les imiter.

Une mode se répand : sur le champ elle devient honnête , & nous la suivons. Enfin l'erreur tient chez nous la place de la vérité , lorsqu'elle est devenue générale.

.

L'espèce d'hommes la plus détestable est celle de ces indiscrets , qui portent ailleurs les discours qu'ils ont entendus : quelquefois il n'en résulte aucun mal dans l'instant ; mais le coup est parti , la cicatrice en reste , la plaie peut se réveiller. Il faut donc se boucher de bonneheure les oreilles , quand on est en la compagnie de ces grands parleurs ; car , plus vous les écouterez , plus ils continueront à parler.

Ils vous conduiront jusqu'à vous soutenir , que la vertu , la Philosophie , la justice , sont de vains noms , qu'il n'y a qu'une félicité au monde : de se souvenir qu'on est mortel , & ainsi de jouir de la vie : de ne faire que sa volonté : d'user largement de son patrimoine.

A quoi bon , diront-ils , avancer sa mort par une trop grande frugalité. La mort n'arrive t'elle pas assez-tôt ?

Quelle folie de se refuser tout en faveur de ses héritiers ? On ne songe pas que c'est se préparer des ennemis ; car plus vous êtes riche , plus ils convoitent votre succession , plus ils se réjouiront de votre mort. Croyez-nous , méprisez ces censeurs austères & sourcilleux , & mettez-vous bien dans l'esprit qu'une bonne vie , telle que nous vous la conseillons , vaut mieux qu'une bonne renommée.

C'est ainsi que ces messieurs cherchent à faire oublier l'amour de la patrie & des vertus , l'attachement pour sa famille & pour ses amis.

Suivons plutôt ce qui est juste & ne regardons pour agréable que ce qui est honnête. Nous pourrions y parvenir si nous faisons réflexion qu'il n'y a dans la vie que deux choses à examiner , celles qui peuvent nous attirer & celles que nous croyons devoir fuir.

Les premières sont les richesses , les voluptés , la beauté , l'ambition de tout ce qui peut avoir quelque attrait pour nous.

Les autres sont le travail , la mort ,

la douleur, la disgrâce, & enfin la disette.

Combattons toujours contre ces deux ennemis, pour être en état de ne nous point trop livrer aux uns, & pour nous mettre au-dessus des autres.

Suivons l'exemple de ceux qui montent & qui descendent. Ceux qui montent se courbent en devant de peur de tomber en arrière. Ceux qui descendent se tiennent droits, crainte de se laisser entraîner par la pente. On va aux voluptés en descendant ; on monte aux choses difficiles.

Personne n'est honnête homme par hazard. La vertu est une science qu'il faut apprendre, il faut y monter.

La volupté est d'autant plus basse & plus méprisable, qu'elle nous est commune avec les animaux.

La gloire n'est qu'une chose vaine, plus mobile & plus incertaine que le vent.

La pauvreté n'est un mal que pour ceux qui ne savent pas s'y acoutumer.

La mort, non plus, n'est point un mal. Pourquoi nous plaindre d'une loi

qui est égale pour toute l'espèce humaine ?

La superstition est une erreur ridicule. Elle craint ce qu'elle devrait aimer , elle profane ce qu'elle veut adorer.

É P I T R E C X X I V.

ON demande si la félicité de l'homme doit provenir de ses sens , ou de son esprit. Ceux qui la mettent dans la volupté accordent tout aux sens. Nous , nous voulons que l'esprit puisse nous la procurer.

Si c'étoit aux sens à juger , il n'y auroit aucune volupté que nous dussions rejeter ; car toute volupté leur plaît , les attire. Au contraire , nous rejeterions toutes sortes de douleurs ; car la douleur offense les sens.

Or nous-autres , nous condamnons la gourmandise & la débauche : nous méprisons ceux que la crainte de la douleur empêche de se livrer aux grandes actions.

Il n'y auroit donc plus aucun pé-

ché , aucune mauvaise action si les sens étoient les juges du bien & du mal. Mais certainement , comme la raison a été donnée à l'homme pour la conduite de sa vie , elle lui a été donnée aussi pour décider de la vertu & par suite pour juger du bien & du mal. Et il seroit bien étrange que la plus noble partie de nous fut réduite à suivre les sentiments de la plus vile , de nos sens qui n'ont pas même la sagacité & la vivacité de ceux des animaux.

On objecte à ce raisonnement. De même que dans tout art , dans toute science , il faut partir d'un point connu par les sens pour arriver à leur connoissance : de même le fondement de la vie heureuse ne peut venir que d'un point qui soit connu , & ce point connu ne peut l'être que par les sens.

Moi , je vous soutiens qu'il n'y a de vie heureuse que celle qui suit les loix de la nature : or ce qui est selon les loix de la nature , est sain & entier , paroît aux yeux de tout le monde.

Mais ce bien sain & entier n'appartient pas à tous les Etres. Il y en a quatre , le végétal , l'animal , l'homme

& la Divinité. Les deux premiers ne sont pas raisonnables, le bien qui est en eux ne s'appelle ainsi que par emprunt : des deux autres l'un est mortel & l'autre immortel. La nature a rendu parfaite la Divinité ; mais faut du soin & de l'étude à l'homme, pour arriver à ce degré de perfection.

Ainsi l'enfant n'a point encore ce bien, mais il a en lui ce qui l'y conduit, c'est-à-dire, le germe, la semence de la raison.

Or il n'y a rien de parfait que ce qui est selon la nature universelle, & la nature universelle est raisonnable. Pour avoir la raison parfaite, il faut avoir connoissance des trois parties du temps, du passé, du présent, du futur.

Les sens sont bien connoître à l'animal ce qui est présent : il se ressouvient du passé, lorsque ces mêmes sens l'en avertissent. Un cheval se rapelle la route qu'il va parcourir, lorsqu'on le mène dans le même chemin par où il a déjà passé : il en a perdu la mémoire dès qu'il est rentré dans son écurie (1). Mais le troisième temps

(1) Ce système est-il bien vrai ? Un chien de chasse en dormant rend des sons pareils

je veux dire le temps futur , les animaux ne le connoissent point.

Comment pourroit-on dire que la nature est parfaite dans les sujets qui ne peuvent jouir de toute l'étendue du temps ? Aussi, tout chez les animaux se fait sans ordre & sans règle : ils n'ont point de vices , mais aussi ils ne peuvent avoir de vertus : & il ne peut y avoir rien de bon que dans les sujets où la raison peut entrer.

Vous me demanderez de quelle utilité cette discussion peut être pour notre esprit ? Le voici : elle l'exerce , elle l'aiguise , elle lui fournit quelque occupation honnête pour le tenir toujours en action. Elle sert encore pour arrêter notre penchant vers les choses qui sont mauvaises.

Je vous dis donc que je ne puis vous

à ceux dont il se sert pour arrêter une perdrix. Niera-t'on qu'il rêve à la chasse en ce moment ? Ses sens alors ne sont avertis , ni par la vue d'un chasseur , ni par celle d'un fusil. Cette idée est donc restée dans la mémoire ? Si elle y est même en dormant , peut-on soutenir qu'il ne la peut avoir en veillant ?

donner de conseil plus utile qu'en vous faisant voir ce qui est véritablement bon, qu'en cherchant à vous séparer des animaux pour vous unir avec la Divinité.

Car enfin, vous nourrissez votre corps; mais la nature a accordé cela aux bêtes comme à vous. Vous cherchez à vous décorer, à vous embellir : vous avez beau faire, les animaux sans aucune préparation l'emportent sur vous : vous vous exercez à la course, le lièvre en fait plus que vous ! Abandonnez donc toutes les choses où les animaux vous surpassent, pour ne vous livrer qu'à ce qui vous appartient, vous qui êtes homme. Et qu'est-ce qui vous appartient à vous seul ? Un esprit réglé, pur, émule, & presque rival de la Divinité, regardant toutes les choses humaines au-dessous de lui.

Tu es un animal, mais un animal raisonnable. Qu'est-ce donc qui doit être de bon en toi, sinon une parfaite raison ?

Rappelez-la à vous, mon cher Lucilius, cultivez-la, tâchez d'en augmenter les ressorts : vous pourrez vous

juger heureux quand tous vos plaisirs
seront au dedans de vous-même.

Alors , dans tout ce que les hommes
desirent , dans tout ce dont ils
jouissent , vous ne trouverez rien , je
ne dis pas , que vous aimiez mieux ,
mais rien à quoi vous vouliez vous
attacher.

Je vous donnerai une règle très-
courte par le moyen de laquelle vous
pourrez convenir & sentir que vous
êtes arrivé à la perfection ; c'est lorsque
vous ferez parvenu à connoître
que tous ces prétendus heureux sont
les plus malheureux du monde.

F I N.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

Rien ne doit plus nous marquer la fausseté de nos plaisirs, que de voir ceux qui croient en jouir, n'en plus faire de cas aussi-tôt après la jouissance : le plaisir comme le temps, coule & passe bien vite, & souvent nous est enlevé avant que nous y soyons parvenus.

F I N.

A P R O B A T I O N.

J'A I lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un manuscrit intitulé, *Extrait des Epîtres de Sénèque, & autres petits ouvrages*, du même Auteur; & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression, A Paris, ce 4 Avril 1770.
LOUVEL.